GHISLAIN PERRON

ANDRE WILBAUX

HISTOIRES

DE

TOURNAI

SOCIETE ROYALE D'HISTOIRE ET D'ARCHEOLOGIE

ROYALE COMPAGNIE DU CABARET WALLON

INTRODUCTION

Depuis que l'ancien archiviste Paul Rolland écrivit la dernière en date de l'Histoire de Tournai, il y a cinquante ans – ouvrage épuisé depuis belle lurette-, bien peu d'écrits furent publiés à ce sujet, sauf de façon fragmentaire, sur les évènements qui jalonnèrent les 1900 années d'existence de notre ville.

Devrait-on attendre une réédition des œuvres d'anciens historiens ? Ou ne faudrait-il pas, plutôt, évoquer les grands moments historiques locaux, dont peut s'enorgueillir, aujourd'hui encore, l'antique cité de Clovis ?

C'est finalement cette démarche qui prévaut et c'est bien pourquoi l'histoire que voici a hérité d'un modeste pluriel. Car, loin de prétendre avancer une véritable étude scientifiquement complète de notre passé, cet ouvrage illustré veut réveiller le souvenir particulièrement évocateur d'évènement local, également de personnages plus ou moins connus, voire de

quelques faits divers tragiques, glorieux ou amusants parfois.

Il n'évoque donc pas la fondation légendaire ou imaginée de la cité. Etrangement, c'est ce passé qui est, d'année en année, précisé et remis en question : car les archéologues sont toujours étonnés de ce que leur dévoilent les fouilles de notre sol...

Il ne s'appuie que sur ce que nous découvrent les historiens confirmés et crédibles quand ils nous évoquent les événements dont ils furent les témoins : Sidoine Apollinaire vivait au temps des premiers rois francs, et Grégoire de Tours avec les descendants de Clovis.

Quant à Hériman, il assista aux visions du petit chanoine Henry. Philippe Mouskes a connu la bataille de Bouvines et Froissard ou Gilles Li Muisy décrivaient la vie d'un siècle plus tard.

Qui les contredirait alors, quand ils évoquent des événements dont ils furent témoins ?

Certains ne nous avaient pas encore été contés par nos archives locales, hélas disparues dans le sinistre de mai 1940.

Voilà les sources originales de cet ouvrage : il se veut écrit par articles, que ne classe à peu près que la chronologie.

C'est un style de journaliste qu'il adopte, plus que celui d'un historien ou romancier. On le peut lire de manière dispersée, car les chapitres n'ont que peu de liaisons entre eux.

Puissent-ils, autant que le firent à leur époque les Cousin, Chotin, Hoverlant ou d'Herbomez et Hocquet éveiller l'intérêt de leurs lecteurs de ce siècle nouveau !...

A.W.

1. LES DEUX PREMIERS ROIS (A.W.)

CLODION LE CHEVELU.

Sidoine Apollinaire, historien romain contemporain des grandes invasions de 407, qui voient l'effondrement de l'Empire, est le premier qui cite Tournai dans ses écrits.

Avec lui, notre ville quitte l'archéologie et entre dans l'histoire.

Les Francs, nous rapporte-t-il, qui n'étaient jusqu'alors commandés que par des chefs de clan et habitaient au delà du Rhin, se sont donné Clodion comme roi.

Celui-ci, ayant appris, par des éclaireurs, la fertilité des terres de nos régions, franchit le fleuve à la tête d'une forte armée. Il s'empare de la cité de **TOURNAI** et s'avance jusqu'à Cambrai, puis s'empare de tout le pays jusqu'à la Somme.

L'historien nous détaille une contre-attaque du romain Aétius, qui surprend les Francs, qui sont occupés à festoyer, durant un mariage.

Battu, Clodion fait retraite jusqu'au Rhin puis s'installe à Dispargum qu'on croit situé entre Bruxelles et Louvain : ne serait-ce pas Diest ?

La tradition surnomme Clodion : le Chevelu. C'est que, déjà à cette époque, les modes capillaires avaient de l'importance. Aux dires de Nicolas Gilles, Jules César avait fait tondre les Gaulois, en signe de victoire. Clodion, à son tour, fait subir le même sort aux Gallo-romains, pour les reconnaître des guerriers francs, seuls à demeurer abondamment poilus, ce qui doit les faire facilement distinguer au combat.

Clodion, qui meurt en 447 ou 448, aurait eu deux fils, peut-être trois.

Hormis la prise de la ville, rien ne permet d'affirmer qu'il ait séjourné longtemps chez nous et en ait fait sa capitale.

LE LEGENDAIRE MEROVEE.

Le femme de Clodion, se baignant un jour dans la mer, est surprise par un monstre qui la viole. Suite à cette union, elle donne le jour à Mérovée : c'est le fondateur de la dynastie mérovingienne, qui lui doit son nom.

Cette légende, rapportée par Frégédaire, nous fait penser que la filiation de Childéric avec Clodion n'est rien moins que certaine : Grégoire de Tours se contente d'écrire que « certains prétendent que le roi Mérovée, qui eut pour fils Childéric, était né de sa race. »

On sait que Mérovée a conduit ses troupes alliées avec les Romains d'Aétius et les Wisigoths de Théodoric Ier, lors de la fameuse bataille des Champs Catalauniques contre les Huns d'Attila en 451.

L'histoire rapporte que 162.000 hommes y perdent la vie en un jour !

Hormis ce fameux combat, on sait peu de choses du court règne de Mérovée. On ne sait même pas s'il résidait chez nous, sauf la certitude que son fils Childéric y demeure et y règne à la mort de son père.

Le contexte de l' « Histoire des Francs » nous dit que Childéric et Clovis son fils étaient apparentés avec les rois de Cambrai et de Thérouannes.

On peut donc supposer que les fils de Clodion avaient dû avoir ces royautes en partage.

Il est donc possible que Mérovée ait, avant tout, vécu à Tournai durant les neuf années de son règne, jusqu'à l'arrivée au pouvoir de son fils, ce diable de Childéric...

2. CE DIABLE DE CHILDERIC ! (A.W.)

Il aura fallu la découverte, en 1674, de la somptueuse tombe de Childéric, non loin de l'église Saint Brice, pour que la réalité de la monarchie française, ici à Tournai, soit irréfutablement confirmée.

Jusqu'alors, les témoignages à son sujet reposaient surtout sur l'« *Historia Francorum* » de Grégoire de Tours, toute emplie de récits merveilleux, dont on se délectait alors.

Au cours du Livre 4 de ses récits, le saint historien rapporte nombre d'actions guerrières que notre roi entreprend : tantôt en Touraine contre les Wisigoths d'Aquitaine, tantôt contre les Saxons d'Odoacre qu'il repousse jusqu'en leurs îles de la Frise, tantôt allié des mêmes Saxons, poursuivant les Alamans jusqu'en Italie.

Mais Childéric était-il né à Tournai ?

Cela semble peu probable ; car en 435, époque de sa naissance, les Francs Saliens commandés par Clodion nomadisent entre le Rhin et la Somme.

Ce qui semble sûr, c'est que c'est à Tournai qu'il succède à son père Mérovée, quand il a 22 ans environ..

Mais les Francs se rebellent très vite contre lui parce que « se livrant à une luxure effrénée, il déshonorait toutes les filles de son peuple.

Craignant pour sa vie, il s'enfuit au loin jusque chez le roi Basin « in Thorigia ». Le contexte de l'histoire nous donne à penser que cette « Thorigia » est plus probablement le pays de Tongres que l'actuelle Thuringe allemande.

Pourtant le proscrit ne part pas sans espoir de retour :il laisse derrière lui Winemak (ou Guinemaud ?), qui sait, par ses paroles, adoucir les esprits furieux. Ensemble ils conviennent d'un signe qui lui fera savoir quand il pourra sans danger regagner son

pays : donnant au roi la moitié d'une pièce d'or, son ami lui déclare qu'il enverra l'autre moitié quand tout sera apaisé.

Les Francs, dès lors, se choisissent pour chef le général romain Aegidius, dont le pouvoir s'étend déjà des régions franques jusqu'à la Loire. Notre Winemak sait prolonger auprès de lui ses fonctions de chambellan.

Mais ses conseils sont si sournois, qu'il réussit à le faire exécuter par ses nouveaux sujets. Alors, au bout de huit ans, Childéric reçoit l'autre moitié de la pièce d'or et revient en notre bonne ville.

Comment s'étonner qu'avec un pareil homme, son exil n'ait pas été sans agrément ? Basine, la reine du pays, en garde un si bon souvenir qu'elle le rejoint alors à Tournai, abandonnant Basin, son royal époux. :

« Comme Childéric, écrit Grégoire de Tours, lui demandait avec empressement pour quel motif elle venait d'un pays si éloigné, elle répondit, à ce qu'on raconte :

*Je connais ton mérite et ton grand courage.
C'est pour cela que je viens habiter avec toi.
Car sache que, si j'avais connu au delà des
mers, un homme qui valut mieux que toi,
j'aurais voulu vivre avec lui*

Celui-ci, plein de joie, l'épousa. Il en eut un fils qu'on appela Clovis. Ce fut un grand roi et un redoutable guerrier. »

Le récit est plaisant, bien dans l'esprit de style « légende dorée » de ce saint chroniqueur.

Mais la chronologie laisse un espace de temps bien étroit entre le retour de Childéric et la conception de Clovis, tellement étroit, du reste, qu'on imagine les réactions des esprits d'aujourd'hui : si la petite reine est venue chez lui rejoindre notre Tournaisien, c'est parce qu'il le fallait, peut-être ! Et, de son mérite et de son courage, elle devait probablement s'en rappeler ...un fameux bout !...

Les historiens rapportent que, outre son fils, Basine a donné trois filles à son royal époux. Pourtant Grégoire de Tours n'en évoque que deux : Lantéchilde qui, de religion arienne, accepte un nouveau baptême et Alboflède qui se fait baptiser à Reims en même temps que son frère et devient l'épouse de Théodoric Ier, dont on admire encore aujourd'hui à Ravenne l'impressionnant mausolée, car la coupole en est formée d'une seule gigantesque pierre. *(il ne se trouve pourtant de trace de la femme du roi, dans le monument).*

Alboflède, du reste, meurt peu après son baptême et saint Rémy adresse à Clovis une émouvante lettre de condoléances.

Que devint donc l'éventuelle troisième fille ? On sait que, lors de la découverte de 1653, Quiquin Latôme mit au jour le squelette entier de Childéric (qui mesurait 1,70m environ) mais aussi un crâne plus petit. Serait-ce celui de sa femme (Basine ?) ou plutôt celui de cette fille, morte par exemple en bas-âge ?

Cela pourrait, dans ce cas, nous faire espérer une possible découverte d'une sépulture toujours inconnue de Basine, maman de notre grand roi Clovis.

A PROPOS DES ABEILLES DU TRESOR ROYAL

On sait ce qu'il advient du trésor de Childéric : il échoit à Léopold, monarque autrichien, et finalement à Louis XIV, roi de France.

La fabuleuse découverte échappe à Tournai, alors que le nouveau possesseur n'en fait guère de cas... jusqu'au jour où, préparant son sacre impérial, Napoléon fait coudre sur son manteau les fameuses abeilles d'or.

En 1831, des voleur s'emparèrent du trésor. Près d'être rattrapés, ils précipitent les bijoux dans la Seine. On ne retrouve que quelques uns de ceux-ci, qui demeurent toujours à Paris.

Mais, en 1952, à la suite d'une conférence à laquelle il a assisté, notre concitoyen Jules Deschamps signale que les fameuses abeilles,

dixit un entomologiste, pourraient n'être que des cigales !

Faut-il en être déçus ? Ce n'était pas son avis quand, en un vibrant hommage poétique à sa ville, il la chantait en ces termes :

*Toi qui sèmes des cigales
Sur le manteau de César,
Ton histoire sans égale
N'est pas le fruit du hasard !*

Après tout, si Esope se moquait d'elle dans sa fable, en l'opposant à la fourmi, Homère et Platon ont, eux, célébré l'humble chantre des étés provençaux !

Du récit de la découverte du tombeau faite en 1653 par l'ouvrier Adrien Quinquin et des péripéties du destin de ce trésor, que rapporte la « Revue Tournaisienne », je retiens un détail qui mériterait d'être réactualisé : la paroisse St Brice doit posséder encore, dans son trésor, s'il a survécu au désastre de 1940, une fibule d'or de Childéric : elle servait de fermoir à la chape porteuse de l'ostensoir processionnel :

c'est la seule richesse mérovingienne que nous
ont transmis nos ancêtres royaux !

3. SAINT ELEUTHERE ET SES PREDECESSEURS

(A.W)

La nouvelle religion chrétienne avait été introduite à Tournai par deux missionnaires romains, St Piat et St Eubert, sous le règne de Dioclétien, au troisième siècle de notre ère.

Le premier fut décapité en 290, non loin, dit-on, de l'église qui lui est encore dédiée aujourd'hui, et sous laquelle on découvrit naguère les restes de deux anciens oratoires.

Eubert qui survécut à son ami se retira à Seclin où il mourut peu après. Est-ce lui qui y transporta la tête ou le corps de ce saint martyr ? Qui le sait ?

Toujours est-il que le goût du merveilleux et des légendes étant très vivace dans le haut Moyen-Age, on rapporta que St Piat y aurait transporté lui-même sa tête, relique vénérée dans l'église de cette ville voisine, de même

que le corps de St Eubert, qui fut plus tard déposé dans une chasse encore vénérée à Lille jusqu'à la révolution.

St Piat n'est pas considéré comme évêque, la communauté chrétienne n'étant probablement pas encore organisée à cette époque. Et Jean Cousin cite, comme premier évêque, un certain Supérieur que les chroniqueurs renseignent comme « évêque des Nerviens », sans spécifier si son siège était ou non en notre ville, quoique cela soit probable.

Supérieur participa à deux conciles, à Sardice en 347 et à Cologne en 351. Aucun indice ne permet d'affirmer qu'il ait eu des successeurs jusqu'à l'époque de Clovis, contemporain de St Eleuthère, un siècle plus tard, et de son éphémère prédécesseur Théodore.

Il n'existe aucune relation de contemporains de St Eleuthère qui fasse mention même de son existence et de ses faits et gestes. Ce que nous connaissons de lui de science sûre, c'est la tombe où il fut enterré à St-Pierre de

Blandain, qui, elle, fut ouverte par l'évêque Hédilon le 18 septembre 897 et la translation des restes du saint dans une châsse, le 25 août 1064. Nous ne connaissons sa vie que par des hagiographes très postérieurs, ayant écrit en 897 bien sûr, en 1141 et en 1247, date de notre châsse actuelle. Mais les récits légendaires qu'ils rapportent seraient-ils plus dignes de foi s'ils avaient été rédigés au temps du saint évêque, friand de miracles plus encore que les chroniqueurs capétiens ?

Plongeons-nous donc sans autre réserve dans la légende dorée de notre grand saint ! Les parents de St Eleuthère étaient chrétiens, riches gallo-romains qui possédaient des terres à Blandain. Ils n'eurent que ce seul fils dans leur vieillesse, en 456, sous le règne de Mérovée.

Le tribun Scandinien dirigeait Tournai à cette époque. Il en avait expulsé la communauté chrétienne qui avait naturellement trouvé refuge à Blandain. Le jeune enfant fréquenta l'école royale, où le jeune Médard fut son

condisciple et lui prédit qu'il deviendrait comte et évêque.

Sur le conseil d'un certain Sérénus, les chrétiens choisirent comme prélat Théodore qui ne les dirigea que quelques années et périt foudroyé. En 484, ils élurent alors Eleuthère pour lui succéder et l'envoyèrent à Rome, d'où il revint muni de la bulle du pape Félix III, le confirmant évêque.

La vie d'un saint des premiers siècles ne saurait être dépourvue de tel ou tel miracle : celle de St Eleuthère ne fait pas exception. La fille du tribun avait été condisciple du saint et elle l'aimait sans rien en dire. Ayant appris la soudaine promotion ecclésiastique de celui-ci, elle vint le trouver dans son oratoire et tenta de le séduire en lui tirant la robe.

Eleuthère la repoussa, la traitant en envoyée de Satan. Il se défit de sa longue robe et quitta l'église. La pauvre fille revint en larmes en ville, se recouvrant de la robe de son aimé et en mourut dès son retour. On l'enterra au

Champ de Mars (peut-être MARquain ?). Notre évêque qui était parti dans les environs apprit la mort tragique à son retour et promit aux parents éplorés de ressusciter leur fille, s'ils se faisaient chrétiens.

Promesse que ceux-ci ne firent qu'à demi-mot, incrédules comme tous leurs concitoyens. Mais, après trois jours de diverses manifestations et en présence de nombreux témoins, Eleuthère fit ouvrir la tombe et sortit la jeune fille du tombeau.. Il la baptisa illico, lui donnant le nom de sa propre mère, Blande ou Blandine. Les parents n'en tinrent pas pour autant leur promesse : ils firent au contraire pression sur leur fille pour qu'elle renie sa jeune foi. Mais elle tint bon et il fallut une épidémie de peste qui désola notre ville, pour que St Eleuthère réussisse à convertir ses concitoyens, en faisant cesser le fléau. Le baptême collectif eut lieu le 27 septembre 492 et le saint évêque revint résider à Tournai, au milieu de la liesse populaire. Peu de temps après, les parents d'Eleuthère moururent à Blandain et c'est là qu'il conduisit plus tard au

tombeau, un 12 septembre, Blandine, sa petite amoureuse demeurée vierge et pure.

La légende rapporte d'autres miracles de notre premier évêque : il aurait donné la vue à l'aveugle Mantilius, près du portail qui porte encore son nom depuis lors, aurait redressé un boiteux nommé Clavius et, en le baptisant, guéri Péritius, un lépreux qui serait plus tard devenu moine et premier abbé d'un monastère établi par St Médard.

St Eleuthère mourut le 30 juin 531 à l'âge de 75 ans, après 46 ans d'épiscopat, dont 8 à Blandain.

Que ses miracles fussent ou non légendaires, les circonstances évoquées laissent supposer qu'il édifia dans notre bonne ville une église cathédrale qui en fut le théâtre. Il demeure, en tous cas, le premier ayant indéniablement occupé le siège épiscopal de Tournai.

Il devait rester, pour les 600 ans qui suivraient, le seul à en être l'exclusif titulaire. Car après lui, l'évêché de Tournai fut uni à celui de

Noyon, pour des raisons que nous exposerons par après.

4. LE BON ROI CLOVIS (A.W.)

Il faudrait bien plus que l'espace d'un chapitre pour conter toutes les anecdotes, parfois cruellement savoureuses, qui émaillent la vie de notre Clovis. En voici seulement quelques unes, plus significatives ou moins connues.

Childéric, son père, est mort en 481/82. Clovis monte sur le trône à l'âge de quinze ans et règne plus de trente ans jusqu'à sa mort en 511.

Le premier, il réalise la presque complète unification de la France sous son autorité. Cela se réalise à coups de conquêtes guerrières, de diplomatie, de félonie aussi.

Sûrement, son plus remarquable coup d'éclat est son baptême : il devient ainsi le champion incontesté de l'Eglise romaine, dans ce monde barbare, essentiellement de religion arienne.

Grégoire de Tours, dont les grands-parents sont contemporains du roi et dont l'évêché a su

profiter souvent de ses générosités royales, se complait visiblement à le parer de bien des vertus, voire à justifier parfois ses perfidies.

Voici, citées presque intégralement quelques traits caractéristiques du caractère de notre monarque tournaisien.

Et, tout d'abord, le fameux épisode du « vase de Soissons ».

Dans ce temps, l'armée du roi Clovis pille un grand nombre d'églises, parce que ce prince est encore plongé dans l'erreur de l'idolâtrie.

Avec d'autres ornements du saint ministère, ses soldats ont enlevé d'une église un vase d'une grande beauté.

L'évêque lui dépêche un messenger : il lui demande que, s'il ne peut obtenir de recouvrer les autres vases, on rende au moins celui-là.

Le roi répond au messenger : « Suis-moi jusqu'à Soissons, parce que c'est là qu'on

partagera le butin ; et, si le sort me donne ce vase, je ferai ce que me demande le « Papa » .

Etant arrivé à Soissons, on réunit au milieu de la place tout le butin et le roi dit , en montrant le vase : « Braves guerriers, je vous prie de bien vouloir m'accorder, outre ma part, le vase que voici ».

Les plus sensés accèdent à ce souhait. Mais un guerrier présomptueux, jaloux et emporté, élève une francisque et en frappe le vase, en s'écriant : « Tu ne recevras ici que ce que le sort t'aura vraiment donné. ».

Tous restent stupéfaits. Le roi dissimule le ressentiment de cet outrage sous un air de patience et, après s'être fait donner le vase, il le remet au messenger de l'évêque, gardant au fond du cœur une secrète colère.

Un an s'étant écoulé, Clovis ordonne à tous ses guerriers de venir au Champ de Mars, tous munis de leurs armes, afin de les présenter brillantes et en bon état.

Tandis qu'il examine tous les soldats, en passant au devant d'eux, il arrive à celui qui a frappé le vase et lui dit : « Personne n'a d'arme aussi mal soignée que les tiennes : ni ta lance, ni ton épée, ni ta hache ne sont bien entretenues. »

En lui arrachant sa hache, il la jette à terre. Le soldat s'incline pour la ramasser. Le roi lève sa francisque et la lui abat sur la tête, en disant : « Voilà ce que tu as fait au vase de Soissons. » L'ayant tué, il congédie les autres, après leur avoir, de la sorte, inspiré une grande crainte.

Les coups de francisque sur la tête émaillent la vie de Clovis. Voici un autre exemple avec Ragnachaire, roi de Cambrai : l'historien a soin de nous le présenter comme un débauché.

Ragnachaire, voyant son armée défaite, se prépare à prendre la fuite, lorsqu'il est arrêté par les soldats et amené, lui et son frère Richaire, en présence de Clovis.

Celui-ci lui dit : « Pourquoi as-tu fait honte à ta famille en te laissant enchaîner ? Il te valait mieux mourir » En ayant levé sa hache, il la lui abattit sur la tête.

S'étant ensuite tourné vers Richaire, il lui dit : « Si tu avais porté secours à ton frère, il n'aurait pas été enchaîné ! » Et il le frappa de même.

Un autre de ses procédés favoris semble avoir été d'inciter, par personnes interposées, un fils ambitieux au meurtre du roi son père. Puis d'intervenir comme justicier du parricide et, en toute bonne conscience, s'approprier fortune et royaume vacants.

Ainsi agit-il à Thérouanne, puis à Cologne, où il tient un discours aux habitants pour se laver de tout soupçon :

« Ecoutez ce qui vous est arrivé ! Pendant que je naviguais sur le fleuve Escaut, Clodéric a envoyé contre Sighebert des meurtriers qui l'ont tué.

Lui-même a été aussi assassiné, je ne sais par qui, au moment où il ouvrait les trésors de son père. Je suis étranger à tout cela, car je ne puis répandre le sang de mes parents, ce qui serait un crime. »

Cette dernière histoire nous permet de penser que, au milieu de ses campagnes le menant au loin, notre Tournaisien n'oublie pas son pays d'origine, qu'il visite quand il en a le temps.

Fraîcheur d'âme ou générosité intéressée, il est fréquent de voir que, pour les choses de la religion et ses ministres, il n'a que prévenance.

Les ordres d'en respecter les biens, les apparitions miraculeuses au cours des combats émaillent toute sa vie. On retrouve plusieurs fois des anecdotes comme celles du don d'un fief épiscopal qu'il fit à Saint Rémy à Reims : il concède à l'archevêque le droit de propriété de toute la terre, qu'il saurait circonvenir en trottant à dos d'âne, pendant que le roi ferait sa sieste de midi...

Clovis fut, comme le roi Ostrogoth d'Italie, confirmé dans son autorité par la nomination au titre du Patriciat qui lui parvient d'Anastase, qui est l'empereur romain de Constantinople.

Il en ceint le diadème à Tours, puis vient ensuite résider à Paris, où son fils aîné Thierry vient le rejoindre.

Thierry est fils d'une ancienne concubine. Les autres fils, Clodomir, Childebert et Clotaire viennent de son mariage avec Clotilde, de même qu'une fille qui porte le nom de sa mère et épouse Almaric d'Espagne.

Clovis meurt le 27 novembre 511 à Paris et est enterré à Saint-Pierre, où aujourd'hui se dresse le Panthéon. La reine Clotilde l'y a rejoint 34 ans plus tard, en 545.

5. SAINT MEDARD.^(A.W.)

Médard est né en 457 à Vermandinum, aujourd'hui Saint-Quentin. Il a donc un an de moins qu'Eleuthère, son condisciple quand ils fréquentent l'école palatine de Tournai. Mais il lui survit quatorze ans. Il a un frère jumeau nommé Gildard.

Sont-ils homozygotes ? On pourrait le croire, tant leurs destinées sont parallèles !

En effet, nés le même jour, c'est le même jour qu'ils sont ordonnés prêtres, consacrés plus tard comme évêques, le premier au siège de Vermandinum, le second à Rouen ! Et ils meurent aussi le même jour, à l'âge respectable de 88 ans !

Les deux frères sont d'origine franque. Et ce sont, croit-on, les premiers barbares qui accèdent au sacerdoce suprême, celui-ci étant jusque là l'apanage des seuls gallo-romains.

La tradition populaire invoque St Médard pour protéger des pluies diluviennes et prétend que, quand il pleut le jour de sa fête, il pleut quarante jours durant.

Il est, semble-t-il, au cours des récits de Grégoire de Tours, une légende de la vie du saint : elle pourrait être à l'origine d'une telle particulière protection :

Quand il est enfant, son père l'envoie, un soir, mettre ses chevaux en pâture.

Un inconnu passe ; il se plaint d'avoir été dépouillé par des brigands. Médard ému lui donne un des chevaux de son père.

Un orage survient dans la nuit. Les parents s'inquiètent de ne pas voir rentrer leur enfant. Partis à sa recherche, ils l'aperçoivent au loin, surmonté d'un aigle gigantesque, qui le protège de l'averse, en étendant ses ailes au dessus de lui.

Saisis par ce miracle, ils le confient à l'évêque du lieu, qui l'adopte comme son propre fils.

Le nouvel évêque, en ces temps incertains, a peu de confiance en la précaire sécurité, que lui assurent les murs de la cité épiscopale.

Aussi décide-t-il de transférer le siège du Vermandois, derrière les remparts plus solides de Noyon, dont il est le premier prélat.

Il a gardé, dans l'âge adulte, une amitié sincère pour Eleuthère, son aîné de dix ans. Il lui vient souvent en aide plus tard, dans son ministère.

A la mort de notre saint évêque local, c'est lui qui le conduit en terre à Blandain, ne cachant pas son affliction.

Dès le lendemain, on entreprend de chercher un successeur à Eleuthère. L'unanimité se fait de le désigner pour prendre la tête du diocèse. Ce à quoi il se refuse, en alléguant une incompatibilité canonique : il est déjà titulaire de Noyon.

Nos ancêtres proposent alors une formule d'évêché unique à double siège apostolique et en réfèrent à l'autorité de St Rémy à Reims, lui qui a baptisé Clovis.

Avec l'accord de cet archevêque, la jonction des deux évêchés est entérinée.

La situation a perduré pendant six cents ans, donnant à ce gigantesque évêché et à ses prélats un prestige et une autorité qui ne se départit jamais.

St Médard meurt en 545, à l'âge de 88 ans : exceptionnelle durée de vie à l'époque ! Le roi Clotaire, fils de Clovis, qu'il n'a pas manqué de conseiller, voire de morigéner, l'estime tant, qu'il fait bâtir sur sa tombe un couvent uni au domaine royal de Soissons. Il est faux de croire qu'il en a été l'évêque.

St Médard, premier co-évêque de Noyon et de Tournai, prolonge le travail d'évangélisation que son ami et prédécesseur St Eleuthère a

entamé, sa vie durant. Aucune trace ne reste de son séjour en notre ville, mais y est implantée une abbaye à son nom, en bordure du fleuve, en amont de celle-ci. Fondée par un certain Monin, Oger en est le premier abbé.

Ne reste visible, de cette implantation, que les ruines d'une tour. Les fréquentes inondations et l'insécurité des temps l'a fait se déplacer en aval, au fil des siècles.

Sa dernière implantation, avant sa disparition à la Révolution, est au bas de la rue As Pois .

Son entrée est encore visible sur la place Roger de la Pasture : une statue mitrée la surmonte.

Devant elle, une fontaine moderne et banale se pourrait et même se devrait voir surmontée d'une statuette : pourquoi n'évoquerait-elle pas notre Médard enfant, protégée de l'averse par les ailes d'un aigle ?

L'eau de la fontaine retombant sur les ailes de cet aigle, protégeant un enfant agenouillé, quel beau sujet pour inspirer un sculpteur moderne !

6. UN MIRACLE DE ST ELEUTHERE

(A.W.)

C'était il y a bien longtemps, au cours des tout premiers temps de notre bonne ville .

Vers l'an 500, y régnait le premier roi des Francs, notre célèbre concitoyen Clodowild, que chacun, depuis lors, prénomme Clovis.

Royal, il l'était tant de naissance que de caractère. Mais, à côté de son héréditaire sauvagerie, on rapporte à son sujet des anecdotes savoureuses parfois, généreuses aussi, qui parent son image d'une aura chevaleresque, à tel point qu'il peut être aussi considéré comme l'ancêtre de cet esprit de courtoisie qui humanise plus tard les grands seigneurs du Moyen-Age.

Comme il a quitté sa bonne ville natale de Tournai pour s'installer à Soissons d'abord et ensuite à Paris, il revient parfois dans sa première capitale qu'il chérit toujours.

La demeure royale, le Burg, qui s'étend sur la rive droite de l'Escaut, abrite encore sa mère, Basine , veuve du grand Childéric.

C'est probablement aussi une des raisons qui le fait revenir souvent chez nous.

Le préfet de la cité, Sempronius, est mort. Et c'est à Eleuthère, notre premier évêque, qu'il confie, en nouveau converti qu'il est, le soin de gérer matériellement les intérêts de ses concitoyens.

Le saint est de dix ans son aîné. Il a grandi au bord de notre fleuve et l'école du palais a fait de lui un homme cultivé. Sa vie s'émaille déjà de nombre de faits miraculeux, qui portent au loin un renom de sainteté qui a franchi les siècles.

A Clovis, premier roi chrétien, St Rémy n'a-t-il pas déclaré : « Adore ce que tu as brûlé ! Brûle ce que tu as adoré ! »

Alors le roi obéit à cet ordre : comme il y a alors bien plus à brûler qu'à adorer, la moisson de pillage possible n'est pas là d'être achevée :

Cela assure le soutien fidèle de ses valeureux guerriers. Mais bien des chefs de petits royaumes francs ne partagent pas encore les nouvelles convictions de notre royal Tournaisien.

Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'ils profitent de son éloignement en de lointains combats pour ravager à leur profit les régions acquises et conquises par Clovis.

C'est ainsi que le roi de Cambrai Raghenger, cousin pourtant du grand roi, s'en vient un jour faire incursion dans son ancienne capitale et dévaster celle-ci. C'est Richer, le frère de Raghenger, qui prévient le roi de la nouvelle.

Ce dernier conseille à son cousin de se défaire du vilain prédateur, et la couronne cambraisienne change de tête. Alors Clovis

reproche publiquement au traître ce crime familial et le sanctionna de son habituel coup de francisque : il hérite ainsi , une fois de plus, d'un héritage familial pour son domaine.

Ces nouvelles terres devenant ainsi chrétiennes allègeraient-elles ainsi sa conscience ? De passage à Tournai, il s'en ouvre en confession à Eleuthère et demande ses conseils.

Le saint l'assure qu'il consacrera la messe du lendemain à cette intention, demandant le pardon pour le roi.

Vers la fin de l'office du lendemain, il se fait dans le sanctuaire une incroyable lumière, qui saisit toute l'assistance. Eleuthère seul en devine la signification. Aussi confie-t-il à Clovis que le Ciel, à sa prière, pardonne les fautes royales.

On dit qu'à cette nouvelle, le souverain offre au prélat de nombreux bienfaits, sans spécifier ce qu'ils sont.

Pourtant, Imagination, la bonne fée, nous a révélé, un beau soir, qu'ils sont très semblables à ceux que le bon roi accorde en semblables circonstances, au cours de sa vie.

Notre évêque joint au souci des âmes l'intérêt terrestre de ses ouailles. Raghether a dévasté notre ville d'autant plus facilement qu'elle n'est munie que de défenses vétustes ?

Aussi convient-il de la pourvoir sans tarder de solides murailles, bien équipées de tours, pour en assurer la sauvegarde.

Clovis marque son accord. Mais avec un bon sens de subtil guerrier, il ajoute qu'il n'est de meilleure défense qui ne résiste que si elle est garnie d'un nombre suffisant d'hommes valides pour occuper les remparts :

« Je ne saurais admettre une étendue de murailles trop grande. Aussi voici ce que je te propose pour en établir le tracé ! Tu feras proclamer en ville qu'un jour donné, tous les hommes en âge de porter les armes se

rassembleront au forum. Ensuite, se tenant tous par la main, ils formeront une chaîne qui, longeant l'Escaut et la chaussée qui descend jusqu'au Pont-à-pont, cernera un contour s'étendant vers l'aval pour rejoindre le fleuve. »

Ce qui est ainsi fait. Le jour dit, tous les Tournaisiens se réunissent, main dans la main, pour délimiter la future enceinte. Saint Eleuthère, le tout premier, se tient sur la rive, à hauteur de l'actuelle Rue des Fossés, attendant l'arrivée de la chaîne humaine : mille cinq cents hommes la constituent.

Quand la tête de la colonne tente de le rejoindre, le long de la rive, il s'en faut d'un homme pour fermer le contour. Clovis, en riant, se propose pour la fermer. Mais St Eleuthère refuse son généreux office :

« Sire, vous ne serez pas toujours là pour nous défendre contre un envahisseur. Mais Dieu y pourvoira. ».

Et, allongeant sa crosse épiscopale vers son voisin, il ferme ainsi le tracé de la muraille que les historiens appellent depuis lors :la première enceinte ...épiscopale ! Si non e vero...

7. CHILPERIC ET FREDEGONDE

(A.W.)

A sa mort, Clovis a laissé quatre fils qui se disputent son héritage. Tournai n'est pas évoqué dans cette période trouble qui voit finalement Clotaire rassembler l'héritage en ses seules mains. Mais de ses trois femmes, il a sept fils, dont trois survivent à leur père et poursuivent entre eux les fratricides ébats de leurs parents.

Le plus sage d'entre eux est Gontran, qui règne à Orléans. Les deux autres, Sigebert d'Austrasie et Chilpéric de Neustrie-la région qui englobe notre ville- en viennent aux mains.

La guerre a repris entre eux pour une affaire de femmes. C'est que Sigebert, loin d'imiter ses frères qui chassent le « cotron » parmi les filles du peuple, épouse une élégante princesse espagnole, sa célèbre cousine Brunehaut, de qui nombre de chaussées romaines et même une de nos communes voisines portent le nom.

Jaloux, Chilpéric demande la main de l'autre sœur, nommée Gashuinde : sa dot fabuleuse n'est pas pour lui déplaire.

Mais sa maîtresse Frédégonde, qu'il ne délaisse pas pour autant, le pousse à faire étrangler la malheureuse et n'est pas longue à la remplacer sur le trône.

Brunehaut en conçoit une haine implacable : elle pousse son mari à envahir la Neustrie.

Après de successives défaites, Chilpéric et Frédégonde viennent se réfugier dans les murs de Tournai en 575.

L'épisode qui s'ensuit est raconté en divers endroits, sur chapiteaux, bas-reliefs et vitraux de notre cathédrale.

Notre Frédégonde, apprenant que son beau-frère et son armée approchent de la ville et campent à Vitry, y envoie deux de ses officiers qui, feignant la désertion, s'introduisent dans

la tente du roi et le poignent. L'armée ennemie décapitée fait retraite.

A Paris, Brunehaut apprend avec douleur la mort de son mari. Tombant elle-même aux mains de Chilpéric, elle est déportée à Rouen.

L'année suivante, elle prend sur son beau-frère une revanche à sa façon, puisqu'elle séduit Mérovée, fils aîné du roi et s'en fait épouser.

Le pauvre se fait assassiner en 578 à Thérouanne par des mains mercenaires, peut-être à l'initiative de la charmante Frédégonde.

Il se pourrait qu'elle ne soit pas étrangère non plus à l'assassinat de Chilpéric qui, rentrant de chasse, l'a soupçonnée et surprise en 584.

Baptisant ce roi de Neustrie Néron et Hérode de son temps, Grégoire de Tours fait du roi un portrait qui est loin d'être un éloge funèbre : Dame ! Il a osé frapper d'impôt les biens ecclésiastiques !

Mais il est intéressant d'apprendre que, parmi tous les défauts du défunt, le saint évêque se gausse de sa prétention d'avoir écrit, outre des hymnes et des messes inacceptables, deux livres de poésie « dont les vers ne savaient se tenir sur leurs faibles pieds ».

Ce commentaire n'est guère élogieux mais il nous permet en tous cas d'affirmer que ce roi mérovingien n'était pas aussi analphabète qu'on a coutume d'affirmer.

Quant à l'ineffable Frédégonde, elle s'est mise sous la protection du roi Gontran, son beau-frère, à qui elle a confié la gestion du royaume, la protégeant des entreprises vengeresses de Childebert, fils de Brunehaut.

Quoique demeurant surtout à Paris ou Rouen, elle revient cependant à Tournai, où elle a naguère mis au monde Samson, un fils qui meurt de la peste en bas âge.

La chronique nous rapporte d'un de ses séjours en notre ville une cruelle et savoureuse anecdote datée de 591.

Il s'éleva une grande discussion entre les Francs de Tournai, parce que le fils d'un d'entre eux s'indignait que le fils d'un autre, qui avait reçu sa sœur en mariage, la délaissait pour des prostituées.

Ils en vinrent aux mains et le mari infidèle fut tué par son beau-frère et ses amis.

Malgré les instances de Frédégonde, les deux partis se trucidèrent, au point qu'il n'en resta finalement plus que trois survivants.

La reine organisa alors un banquet de pacification qui se prolongea jusque dans la nuit.

Quand on eut emporté les tables suivant la coutume d'alors, Chairvald, Leudovald et Waldin, pris de boisson, continuaient à converser.

Alors, derrière eux, Frédégonde fait venir trois de ses hommes qui abattent leurs haches de concert sur la tête des derniers combattants, dans le moment où l'ivresse et la bonne chère les ont, pour un moment, réconciliés.

Justice expéditive, bien dans la note du temps de la terrible reine. Mais la dernière cigarette des condamnés d'aujourd'hui est-elle moins cruelle que cette euphorique exécution mérovingienne ?

8. MYSTERIEUX EVEQUE CHRASMER

(A.W.)

Entre le passage de Chilpéric et Frédégonde à Tournai en 575 et les incursions normandes de 880, il n'existe guère de traces d'histoire de notre cité.

Nous ne connaissons d'elle que la nomenclature des divers évêques qui occupent les sièges conjoints de Noyon et Tournai, établie par l'historien Hériman, abbé de St Martin et de leurs actes, parfois légendaires, peu en rapport avec notre ville.

Cette lettre est pourtant discutée en un endroit : on ne sait où placer l'épiscopat de Chrasmer et ceci a donné lieu à nombre de discussions entre historiens.

Cette date revêt pourtant une importance très grande, qui n'a pas manqué d'avoir des répercussions tardives, lors des premières manifestations de notre autonomie communale.

Hérیمان place Chrasmer au 8^{ème} siècle dans sa chronologie. Après lui, on en vient à prétendre qu'il y eut 2 Chrasmer, l'un contemporain de temps de Chilpéric II !

Puis plus tard, on trafique l'ordre établi, en faisant disparaître le Chrasmer de 720, tel qu'on le constate dans la liste que relate le chanoine Jean Cousin au 17^{ème} siècle.

Notre ancien archiviste Paul Rolland s'est penché sur la question et, comme il était chartiste de qualité, il a publié à ce sujet une explication très bien étoffée.

A première vue, cela ne devrait intéresser que des historiens. Et pourtant, ceci éclaire d'un jour nouveau des témoignages semés en divers endroits dans notre cathédrale.

Le Chrasmer de 720 est bien gênant ; alors, les chanoines du 12^{ème} siècle trafiquent, pour la vieillir de 200 ans, une charte royale donnée à l'évêque !

Les choses deviennent plus claires aujourd'hui : Chrasmer, évêque de Noyon-Tournai, est un ami d'un moine de souche royale qui quitte la bure, pour devenir roi de France sous le nom de Chilpéric II : il succède à Dagobert II en juin 715.

C'est en témoignage d'amitié que le roi-dont le règne ne dura pas cinq ans- donne à Chrasmer un diplôme de tonlieu, lui apportant d'énormes prébendes tournaisiennes.

Ce diplôme est au bénéfice de l'évêque...et de ses successeurs : c'est ici que l'affaire se corse : on ne fait jamais état de ce diplôme jusqu'à la séparation des évêchés au XIIème siècle.

Mais cela change avec l'arrivée d'un prélat autonome : à ce moment, il paraît du plus grand intérêt d'opposer aux prétentions communales naissantes un document qui assure à l'évêque les taxes d'octroi et la

juridiction pour juger des litiges, que cette perception fait naître.

Seulement, ce document, tel qu'il a été rédigé, pourrait gêner la toute fraîche autonomie épiscopale, si on y regardait de plus près.

Voilà pourquoi interviennent quelques scribes qui se croient astucieux : on efface l'en-tête, modifiant quelques mots et la formule finale du document, de façon qu'il devienne moins gênant.

Puis on fait deux copies qu'on fait authentifier par un « Vidimus » royal de Philippe-le-Bel.

Les notaires royaux ont été sans doute abusés, n'étant pas chartistes comme Paul Rolland : seul peut-être les intéressait le sceau royal frappé d'un « Hilpéricus Rex ».

Il suffisait alors aux faussaires de détruire l'original...

Les heurts de siècles suivants sont cause de la disparition des deux copies que les historiens appellent palimpsestes mais que, plus platement, nous appellerions des faux en écriture.

Il reste pourtant deux des quatre copies qui en furent faites et qui dorment aux archives capitulaires.

C'est sur celles-ci que Rolland a travaillé en 1926 : les comparant aux textes rédigés aux diverses époques mérovingiennes, il réussit à déceler quelles tranches du document sont fausses, quels mots ajoutés, quelles parties mal recopiées.

Il a pu établir de la sorte que la donation fut bien faite en 716 par Chilpéric II à Chrasmer, qui vivait donc bien à cette époque.

Quatre ans plus tard, le digne évêque préside à l'inhumation du roi en sa cathédrale de Noyon.

Voilà la vérité rétablie, mais ne le criez pas sur les toits ! Qui sait si, au courant de celle-ci, l'héritier épiscopal de Chrasmer ne viendrait pas rétablir une nouvelle taxe au Pont-à-pont ?

9. LES NORMANDS !

En 880, Hédilon, 40ème évêque de Tournai-Noyon, vient de monter sur le trône épiscopal, malgré l'opposition farouche de la Cour de France et des calomnies de toutes sortes dont on le charge.

A peine nommé, il s'en vient à Tournai. C'est pendant son séjour que St Eleuthère apparaît à une sainte femme nommée Thècle, lui demandant de faire part à son successeur de son vœu d'être relevé de son tombeau à Blandain.

Ceci est fait en présence des évêques voisins.

Mais les choses ont du en rester là et les reliques du saint probablement gardées sur place, puisque ce n'est qu'en 1064 que, sous Baudouin 1^{er}, les reliques sont ramenées à Tournai.

Dès la fin de l'année, les Normands font leur apparition dans les environs. Ils ravagent la

Flandre depuis une vingtaine d'années et, cette année-là, ils décident de prendre à Gand leurs quartiers d'hiver.

C'est en partant de là qu'ils remontent le fleuve jusqu'à notre ville pour la mettre à sac.

Toutes les villes voisines se dépeuplaient ; chacun fuyait avec ce qu'il avait de plus précieux, le clergé emportant ses reliques, le plus insigne bien de son patrimoine.

Les évacués se réfugient dans les places fortes solides, comme par exemple la ville de Laon réputée imprenable. Mais les Tournaisiens, eux, préfèrent accompagner leur évêque Hédilon jusqu'à la ville-sœur de Noyon.

Ils abandonnent leur ville, en la vidant de ses 12000 habitants.

Les historiens de Noyon doutent qu'ils s'y vinrent tous loger, certains d'entre eux ayant choisi d'autres destinations. Mais Noyon offrait pour eux une assurance de meilleur

accueil. La ville, ayant déjà subi les incursions normandes en 859, a, depuis lors, renforcé considérablement ses murailles.

On croirait que cette décision d'évacuation et le voyage même d'une telle population a pu se faire progressivement et par palier : il n'en est rien.

On sait que les envahisseurs viennent à Tournai dans le courant du mois de décembre 880. Et, déjà le 9 janvier 881, Hédilon, de retour à Noyon, fait déposer les diverses reliques dans un caveau creusé sous les murailles gallo-romaines de la ville, pour protéger celle-ci du malheur. En moins d'un mois, Tournai a donc été vidée de sa population.

Cela a dû être une évacuation du genre de celle de 1940 !...

Hédilon mourut en fin 902. Rambert, qui lui succéda, régna 20 ans sur le diocèse. La lutte contre les pillards du Nord dura jusqu'en 912,

époque où le roi Charles-le-Simple traita directement avec eux, en mariant leur chef Rollon à sa fille, à qui il donne en dot ce qui va devenir la Normandie.

Du coup, le péril écarté, les Tournaisiens songent à retourner chez eux, après 30 ans d'exil.

Quatre bourgeois se partagent le territoire de la ville, chacun se chargeant de la reconstruction d'un quartier, pour en céder ensuite les maisons aux habitants, moyennant redevance annuelle.

On ne sait rien des destructions normandes. Pour la plupart en bois à cette époque, les habitations ont dû brûler.

Mais certains édifices religieux ont vraisemblablement conservé des subsistances, car, quatre ans plus tard, l'éphémère évêque Fulcher donne en bénéfice à des amis noyonnais les églises St Pierre et St Quentin.

Si les bombes allemandes de 1940 n'y ont pas réussi, comment ces pillards normands auraient-ils pu mettre tout à plat ?

Quant à notre cathédrale, Hérیمان rapporte dans ses chroniques que les chanoines, avant leur départ pour Noyon, ont enterré leurs vases sacrés « au pied de la tour du Septentrion ».

Mais n'allez pas les rechercher, surtout : une malédiction pèse sur ceux qui les voudraient déterrer...

10. LEGENDAIRE KARL MAYAK

Un nom, une date, un portrait : tout ce qui reste de lui désormais !

Les visiteurs de notre cathédrale, scrutant les somptueux chapiteaux qui en font l'orgueil, s'arrêtent souvent devant l'étonnant décor de l'un d'eux : on l'appelle d'habitude « le petit bonhomme qui tombe ».

De ce mystérieux personnage, on a beaucoup discuté. Certains y voient un architecte du monument qui se serait tué accidentellement à cet endroit. Mais d'autres, lui remarquant un air souriant, les chausses retroussées qui découvrent la partie la plus charnue de son individu, contestent cette opinion : ils sont plutôt d'avis que cette sculpture devait être prévue pour une base de colonne, placée curieusement à contre-sens : elle représenterait alors un brave homme se

soulageant avec béatitude, sous la pression et à la volonté de Dame Nature : les artistes du Moyen-Age étaient loin d'être les derniers à transmettre leur humour de telles façons.

Le chanoine Warichez, dans son étude sur « la Cathédrale de Tournai et son chapitre », en revient à la première version : même il y précise que la tradition parvenue jusqu'à lui a spécifié jusqu'au nom du personnage et la date de sa chute : ce serait un certain Karl Mayak : sa chute daterait de l'an 915.

L'historien s'étonne d'un tel nom germanique que porterait un architecte tournaisien... Et que dire de la date !..Où est donc la vérité dans ces deux versions ? Un peu dans les deux, ce me semble.

Pour reprendre un air de l'époque, de la même façon que le fit, deux siècles plus tard, le petit chanoine Henry en même lieu, on pourrait ici narrer la vraie histoire du gentil Karl Mayak, telle qu'il me la conta lui-même, en ce rêve d'une nuit où il m'est apparu...

Ce mois de décembre 880 avait été tragique pour les Tournaisiens : Rollon, le grand chef normand qu'on appellera plus tard Robert-le-diable, remonta de Gand, où il avait pris ses quartiers d'hiver.

Il s'approche de la ville, en détruisant et pillant tout sur son passage.

La cité, ses alentours se vident. C'est la fuite éperdue devant la fureur nordique.

Déjà les moines de l'abbaye de Saint-Martin ont aussi abandonné leur monastère, pour se réfugier à Paris.

Notre évêque Hédilon connaît bien l'ennemi et il est justement en nos murs. Il rapporte à ses ouailles que Noyon, l'autre siège du diocèse, a subi son assaut en 859.

Depuis lors, les nouvelles murailles de la ville sont conçues pour mieux résister, ce qui n'est

certes pas le cas des antiques tours de notre enceinte capitulaire.

L'évacuation est décidée à la hâte : chacun emporte ce qu'il peut.

Pendant que le clergé ramène de Blandain la dépouille du grand Saint Eleuthère, fondateur de notre église, et rassemble quelques vases sacrés, le vieux chanoine préposé au pressoir enterre, en cachette, dans la cave secrète située en sous-sol, tout ce qui, demeure vraiment précieux parmi les trésors de la cathédrale.

A bon droit, il se méfie des pillards, qui pourraient assaillir les évacués.

La retraite est à ce point rapide, que les douze mille compatriotes se trouvent à Noyon le 9 janvier 881 avec leur évêque.

Ce jour-là, Hédilon dépose les reliques de saint Eleuthère dans le caveau de l'oratoire Saint-Benoît, situé sous les remparts.

Trente ans durant, elles y côtoient les restes du grand saint Eloi, autre remarquable apôtre de nos diocèses jumeaux.

La fuite des citadins a été si soudaine que certains d'entre eux, éloignés de la ville pour quelque raison, la trouvent étrangement déserte à leur retour.

C'est le cas de la jeune Berthe, tournaisienne de quinze ans : en service à l'abbaye de Seclin, elle vit la panique qui gagnait de proche en proche.

Dès lors, elle décide de rejoindre bien vite ses parents, avant une évacuation qui devrait être générale.

Hélas pour elle, tout le monde a fui ! A peine a-t-elle découvert sa maison, abandonnée au quartier Saint-Pierre : déjà les premiers Normands envahissent la ville..

Où se cacher ? Dans le fracas et le hourvari qui s'approchent, elle n'a d'autres ressources que

de se dissimuler derrière le coffre vide de la chambre d'étage du logis.

Déjà la porte cède sous les coups des pillards conquérants.

...C'est là qu'il la découvre : c'est un jeune guerrier aux yeux brillants, aux longs cheveux d'un blond cendré.

Alors que d'autres pillards bousculent les pauvres vaisselles abandonnées en bas, il s'est hissé par l'échelle jusqu'aux combles.

Ah ! Que dans sa frayeur soudaine elle pouvait être jolie, la petite tournaïsiennne ! Le guerrier qui la découvre, comme il se doit en telle circonstance, profite des droits du vainqueur...

Mais il le fait avec tant de douceur, que les défenses de la fillette s'effondrent bien vite. Et le sémillant garçon, paraît-il, clame à ses amis restés en bas que, ne trouvant rien dans les greniers, il se repose des fatigues de la route.

Il les encourage donc à poursuivre plus loin, et, sans lui, leurs rapines.

Leur nuit fut délicieuse. Au point que, pris d'amour pour la jouvencelle, le jeune danois se laissa oublier par les siens.

Après de longues journées de pillages et de ruines, les conquérants s'égaillent dans les campagnes. Puis, ils s'éloignent, de proche en proche, gagnant les villes et bourgs du sud, en remontant le val d'Escaut.

De la ville incendiée, ne restent debout que quelques masures, quelques bâtisses en pierre au pied des hauts murs de la cathédrale, dans laquelle brûlent encore le reste des vénérables charpentes.

Chiens et chats errants peuplent seuls le champ de gravois.

Le guerrier et sa compagne se débrouillent donc pour survivre, ma foi, assez facilement

car peu nombreux demeurent les habitants, après le cataclysme.

Le Normand s'appelle Mayak et il est courageux, débrouillard, souriant, amusant même ; il apprit bien vite le picard, que seul connaît sa compagne : faut-il beaucoup de mots pour se comprendre, quand on s'aime comme ils s'aimaient ?

Neuf mois plus tard, le couple donne le jour à un joli bambin. Berthe, fière de son nom royal, en veut donner un aussi à son fils : Carloman régnait alors : il en aurait le nom...

C'est ainsi que naquit...KARL MAYAK !

Que devient notre héros, durant les trente années qui suivent ? Mon visiteur nocturne ne me l'a pas raconté.

Mais ce que j'en ai pu apprendre, c'est que, à la solide instruction que son père lui donna, en bon normand qu'il était, il dut les précieuses habiletés de charpentier qu'on lui connaissait.

Il les utilise à son profit, pour s'installer une confortable demeure.

Ses parents sont morts tous deux, du choléra, en peu de jours, quand il approchait de ses seize ans : seul au monde, il apprend à se débrouiller seul.

L'Escaut déborde fréquemment dans le quartier Saint-Pierre. Il décide de quitter ces lieux trop humides à son gré.

Les ruines de la cathédrale exercent sur lui un attrait puissant :elles ont été, dans sa jeunesse, le lieu privilégié de ses découvertes enfantines. Pourquoi ne s'y logerait-il pas ?

Quand il n'exerce pas, pour les habitants des environs, son métier de charpentier, il amène poutres et solives débitées dans les chênes de la forêt toute proche.

Il les hisse dans les hauteurs de la tour Saint-Jean, ouverte à tous les vents mais agrémentée d'une cheminée qu'on voit encore aujourd'hui.

Son logis devient confortable. La vue porte aux confins de l'horizon. Et la sécurité y est totale, contre les prédateurs de toutes sortes.

Souvent, il erre dans le gigantesque édifice, ainsi que dans les ruines de la basilique Saint Etienne voisine, dont il ne reste que quelques murs à l'ouest.

Souvent aussi il rêve : il rêve qu'un jour viendra peut-être, où il se verra l'artisan de la reconstruction de la formidable cathédrale...

Or, voici qu'un soir, avant de regagner son ermitage, il s'en écarte, suivant son habitude, pour se soulager d'un pressant flux de ventre : c'est la suite probable d'un copieux dîner chez un de ses clients d'occasion.

Dans la pénombre du monument désert qu'il traverse, lui apparaît soudain une blanche

forme mitrée. Elle lui désigne de la crosse la direction de la tour de la Treille, pour y procéder à son naturel exercice.

Tout ému devant ce soudain prodige, il court s'y réfugier et s'y installe dans un coin.

Comme il convient à tout homme civilisé, il procède aussitôt à l'enfouissement des fruits de son nécessaire ouvrage : un chat n'en fait-il pas autant ?

A peine sa pelle a-t-elle creusé les gravois que, soudain, le sol cède sous ses pieds.

Tête première il est précipité dans une cavité inconnue.

Dans le nuage de poussière s'élevant du sol, la pleine lune d'hiver éclaire d'un rayon laiteux un fabuleux trésor : vases sacrés, crosses et croix pattées, pièces d'or, gemmes précieuses brillent de tous leurs éclats.

Karl Mayak, à peine revenu de la frayeur de sa chute, n'en croit pas ses yeux : et si son rêve allait se réaliser ?

Et l'évêque mystérieux apparu n'est-il pas le grand saint fondateur de la cathédrale ?

Ne s'est-il pas montré à lui pour le désigner comme le reconstruteur du noble édifice, en lui donnant les moyens de financer le travail ?

Mille idées l'assaillent : à qui confier ce trésor ? Comment le monnayer, trouver les ouvriers pour réaliser l'énorme ouvrage ?

Il croit bon de faire silence sur sa découverte. Mais, chaque soir, à la fin de sa journée de labeur, il rejoint l'aire de sable qu'il a étalée dans la nef ouverte de la basilique voisine.

Là, il trace, trace sans cesse des épures de charpente, pour le grand œuvre à venir....

Le temps passe ; les hommes aussi. Là-bas, dans la lointaine Noyon, l'évêque Hédilon est mort et, avec lui, bien des Tournaisiens qui y ont fait souche.

Sûrement aussi l'ancien chanoine du cellier, à qui Karl doit sa somptueuse découverte !

Après les orages et les ruines, la paix revient enfin. Rambert occupe le siège de Noyon. Et Charles le Simple régné à Senlis.

Le roi traite définitivement avec les Normands en donnant sa fille en mariage à Rollon : il lui cède la partie de Neustrie qu'il occupe : elle devient donc la Normandie, dont les fils du redoutable conquérant vont plus tard essaimer en Angleterre.

Il n'en faut pas plus pour décider certains de nos ancêtres à revenir au pays.

Avec quelques uns des leurs, quatre bourgeois arrivent, peu de temps après.

Notre jeune charpentier les voit arpenter la ville entière dont chacun d'eux se partagent les ruines de la cité en quatre quartiers principaux

dont, grâce à la reconstruction, ils tireront un fameux profit.

C'est en leur souvenir que notre beffroi s'orna plus tard de ses quatre « hurlus » : ceux ci le cantonnent encore aujourd'hui.

Bien sûr, Karl Mayak prête ses bras et son talent à ces vastes projets. Ceux-ci s'étoffent et s'accélèrent à la mesure du retour des anciens habitants et de leurs familles.

Un soir, après le labeur, les quatre édiles se réunissent comme de coutume pour discuter de leurs travaux.

Notre maître d'œuvre vient les joindre et leur tient de singuliers propos.

Ses origines dramatiques et capacité évidente, son étrange logement, digne d'un Styliste, lui donnent un prestige certain. De là à imaginer les propos qu'il leur tient !....

Reconstruire la cathédrale toute entière ?
Comment y penser ? Bien sûr, la basilique St

Etienne mise à part, l'église Notre-Dame garde l'essentiel de sa structure de pierre locale. Mais, pour couvrir et achever la ruine, que ne faudra-t-il d'argent et de labeur !

De l'argent ? Il n'en faut guère : Karl Mayak le met, sans problème à disposition, pourvu qu'ils acceptent de monnayer le trésor qu'il leur offre s'ils lui confient la tâche de diriger les travaux, dont il a, depuis de longs mois, tracé toutes les épures.

Et il n'a crainte, alors, d'avouer la fabuleuse découverte qu'il a faite et qu'il a cachée si longtemps.

L'évêque et son chapitre partagent la surprise: l'aveu de la miraculeuse apparition achève de les convaincre ...

Le chapiteau actuel en témoigne.....

Si non e vero...

11 . LA GUERRE FROIDE ENTRE TOURNAI ET NOYON *(G.P.)*

Le second millénaire commence, en nos régions, par des épidémies, batailles et effervescence populaire de toutes sortes.

La peste de 1012 tue 20.000 habitants : dire qu'ils n'étaient que 12000 à être revenus de Noyon ! A moins qu'ils aient été très prolifiques en évacuation...

A la mort d'Harduyn de Croy en 1031, c'est Hugues (1044) qui est choisi pour lui succéder.

Les remous populaires qui secouent notre ville n'ont pas dû être étrangers à ce choix, car Hugues es un prévôt de Tournai.

Aussi le voit-on prendre des mesures d'apaisement dans les luttes intestines qui déciment nos contrées.

A sa mort, lui succède Baudouin Ier qui régné 24 ans. Son tombeau vient d'être découvert lors des fouilles dans la cathédrale.

En 1055, l'empereur Henri II incendie notre ville et la cathédrale n'est pas épargnée.

Au milieu du feu, un diacre va retirer de la crypte (personne ne sait où) la relique la plus prestigieuse : un demi-corps de St Nicaise, objet de tant de pèlerinages.

Et il s'en va le porter au métropolitain de Reims qui en possède l'autre moitié. Aussi ne l'a-t-on jamais rendu à notre clergé !

Alors, en 1064, pour compenser cette perte, Baudouin transfère le corps de St Eleuthère, de Blandain à Tournai , entouré des miracles qui vont garantir son crédit.

Mais cela ne suffit pas à nos aïeux : ils veulent, eux, retrouver un évêque local, bien distinct de cette lointaine Noyon.

Dans ce but, ils font des démarches auprès du Pape et aussi du roi.

Baudouin, au courant de la chose, part en hâte pour Rome défendre la cause de Médard et d'Eloi, contre ces chanoines qui veulent tourner le dos à ces grands saints.

Le pape reconnaît le 20 mars 1064 que les évêchés sont trop pauvres pour être disjoints. Ce n'est que partie remise.

En 1067, monte sur le trône un nouvel évêque, qui y restera 31 ans. Noyon a choisi, une fois de plus, pour apaiser les rebelles, un oncle d'Evrard, châtelain de Tournai : Radbod II.

Le nombre de pièces et actes signés de l'évêque montre bien qu'il se montre souvent chez nous.

C'est lui qui rétablit l'abbaye de St Martin. C'est à son époque que sévit le Feu St Antoine, peste qui ne s'arrête que lorsque le prélat institue une procession annuelle de

pénitence en 1092 : depuis lors, elle parcourt en septembre les rues de notre ville.

Malgré de vains soupçons de simonie, l'évêque demeure en poste avec l'appui du Pape. Il est enterré chez nous en 1098, après sa mort à Bruges , le 10 janvier.

Redécouverte aussi récemment, sa tombe est voisine de celle de Baudouin.

Son origine locale, ses nombreuses faveurs à sa ville natale n'empêchent pas une nouvelle tentative séparatrice de se produire .

C'est l'idée fixe des Tournaisiens : ils députent en 1094 près du pape Urbain II les chanoines Elbert et Geldulf ; mais ceux-ci reviennent bredouille.

A la mort de Radbod, Noyon fait élire à nouveau un tournaisien : c'est Baudry, fils du châtelain Evrard et petit neveu du défunt.

Mais nos aïeux ne sont pas contents pour autant : ils refusent l'élection. Tant le pape que l'archevêque de Reims, tous deux la maintiennent.

Baudry semble avoir séjourné souvent chez nous. Il ne serait pas étranger à la rédaction d'une première charte communale, que n'a fait qu'amplifier celle accordée plus tard par le roi Philippe-Auguste en 1188.

Un crime a lieu dans la cathédrale et l'évêque fulmine un interdit. Furieux, les chanoines en prennent prétexte pour redemander leur liberté à Rome.

Baudry en a une telle peine qu'il se retire à Thérouanne et y meurt en 1133.

Alors, en une bulle, le pape promet d'accepter une future scission. Noyon propose, pour calmer le jeu, l'élection de Lambert, archidiaque de Tournai.

Les chanoines, insatisfaits, contre-proposent Herbert, de Thérouanne, qui ne leur est rien.

Le pape tranche : Lambert sera élu. Mais, à sa mort, il est promis de fractionner le diocèse actuel.

Lambert meurt en 1123. Mais, hélas, le pape l'a précédé dans la tombe et son successeur Calixte est bien ennuyé : voici que le roi lui-même veut faire nommer un prince de sang : Simon de Vermandois.

Le chapitre de Tournai ne s'y oppose pas, s'en trouvant même flatté et le nouveau prélat , souvent présent, a bien des attentions pour nos régions.

De son vivant, la vie monastique y prend un élan nouveau, avec l'appui de Saint Bernard qui va plaider à Rome la cause de Tournai. Avec un tel avocat, la cause est gagnée enfin et notre ville retrouve, après un siècle de lutte, un prélat autonome, huit cents ans après Saint Eleuthère..

12. LES CROISES TOURNAISIENS^(A.W.)

Dans les dernières années de l'épiscopat de Radbod II(+1098), se réunit en 1095 à Clermont, un concile terminé en coup de tonnerre : le pape Urbain II lance l'idée de la Croisade contre les Infidèles, promettant aux Croisés indulgence et remise de leurs péchés.

A Tournai, le pouvoir temporel est exercé par le comte Evrard Radou, neveu de l'évêque.

Il se « croise » avec d'autres Tournaisiens. Aux dires des Annales de Jacques Meier, figurent parmi eux : Robert II de Flandres avec son frère cadet Philippe d'Ypres, puis Charles de Danemark, futur Comte de Flandres, ainsi que Bauldouin de Tournai, Everard de Tournai, Conon de Tournai, Ludolf de Tournai et son frère Ingelbert, etc.

Tous accompagnaient Godefroid de Bouillon et ses frères, dans une armée qui, aux dires des

chroniqueurs de l'époque, était forte, au départ de près de 600.000 hommes.

Le siège de Jérusalem commence à la mi-juin 1099. Dans la nuit du 9 au 10 juillet, Godefroid et ses troupes flamandes et normandes qui occupent le secteur ouest, déplacent leurs machines de siège face au secteur nord-est devant la porte St Etienne, près du torrent de Cédron.

La garnison égyptienne dispose d'un terrible feu grégeois, dont elle inonde les tours roulantes de l'assaillant.

L'attaque reprend le 15 juillet au matin ; c'est un vendredi. L'historien Guillaume de Tyr qui assiste au siège, rapporte la prise de Jérusalem en ces termes :

« Le duc Godefroid, ayant dressé un pont, est entré le premier dans la ville avec son frère Eustache.

Ludolf et Guillaume, frères utérins natifs de Tournai les ont suivi incontinent et, après eux, le comte de Flandres et le duc de Normandie.

Que les noms des deux frères soient Letalde et Englebert ou Ludolf et Guillaume, cela a peu d'importance.

René Grousset, dans son « Histoire des Croisades » rapporte les faits comme ceci :

« L'attaque reprit le 15 au matin. Godefroid put approcher jusqu'à la muraille même sa tour de bois qu'il avait recouverte de peaux de bêtes fraîchement écorchées, pour en protéger les poutres contre le feu. Il avait pris place à l'étage supérieur avec son plus jeune frère Eustache de Boulogne.

Vers midi, il réussit à lancer une passerelle sur la muraille. Il s'y précipite avec Eustache et deux chevaliers de Tournai. »

Mais dans sa relation du siège, auquel il aurait assisté personnellement, Albert d'Aix, le

chroniqueur, affirme, lui, que ce sont bien les deux frères tournaisiens qui ont précédé le chef de la Croisade et son frère Eustache.

Ceux-ci se tenaient à l'étage supérieur de la tour mobile, pour arroser de flèches les Sarrazins. Voyant la défense faiblir, nos deux concitoyens lancent les poutres d'une passerelle et se précipitent les premiers, ce que voyant, Godefroid descend d'un étage pour suivre dans leur premier assaut Ludolphe et Engelbert.

A quelle relation des faits faut-il se fier ? Ce n'est pas, je crois, être chauvin que d'accorder plus de crédit à la relation la moins favorable aux plus hauts personnages, à qui l'on prête plus volontiers des actes héroïques, pour faire prévaloir leurs mérites.

Pour clore la relation des faits guerriers dont s'illustrent les Croisés de chez nous, il en est un moins connu qui fut celui de deux autres frères, eux, seigneurs de Wattripont.

Faits prisonniers par les Sarrazins, ceux-ci les entravent en les liant dos à dos.

La nuit venue et la garde se relâchant, nos deux compères s'enfuient, l'un portant l'autre et, se relayant dans leur effort, ils parviennent à rejoindre l'armée franque.

Leurs descendants, en souvenir de ce fait d'armes, ont adopté comme devise, simple et imagée, trois mots qui résument l'histoire : « Cul à cul » Plus parlante que notre devise nationale « L'union fait la force », cette devise se lit encore sur le blason des anciens seigneurs de Wattripont : on l'y retrouve si l'on visite l'église du village voisin de Renaix.

13. SIMON DE VERMANDOIS_(A.W.)

C'est la haute noblesse de sa famille qui avait fait élire Simon au siège de Tournai-Noyon.

Quoiqu'il n'eut pas l'âge canonique, Raoul de Reims le sacre, en 1123, avec une dispense du Saint-Siège.

Trois ans plus tard, il entérine la fondation de ce monastère de St Nicolas des Prés, par les chanoines de Tournai, monument dont il ne reste plus d'autres traces qu'une tour en ruines et des bases enterrées au long de l'Escaut, près de l'usine Carton-Meura à Chercq.

Il affecte une prébende à l'hôpital de la ville. L'année suivante, le comte de Flandres Charles le Bon, son beau-frère est assassiné dans l'église de St Donatien : il la purifie après ce crime sacrilège.

En 1129, notre évêque, lié d'amitié avec Bernard de Clervaux, fondateur des

Cisterciens, fonde avec ses moines l'abbaye d'Ourscamp. Comme le saint homme a, en 1118, créé à Noyon le si célèbre Ordre des Templiers, Simon va le doter très puissamment : de toutes les prébendes devenues vacantes dans le diocèse : ceux-ci hériteront des Annates, c.à.d. de la première année de revenus.

A l'échelle d'un tel diocèse, ce n'est pas négligeable ! Il semble d'autant plus étonnant, dès lors, que Bernard sera, dix ans plus tard, l'avocat du séparatisme des Tournaisiens.

L'année 1131 voit Noyon détruite au tiers par un gigantesque incendie qui n'épargne ni la cathédrale ni l'évêché.

L'évêque doit rassembler des fonds pour la reconstruction et jette les bases de l'actuelle église.

Comme il semble que, dans le même temps, s'édifiait l'actuelle partie romane de celle de Tournai, quoi d'étonnant si l'on trouve, dans

les deux édifices, plusieurs liens de parenté, le même prélat ayant présidé à leurs deux travaux ?

En 1132, il préside à la dédicace de l'église abbatiale de Saint-Martin. En 1135, en un synode à Tournai, il fait statuer que les chanoines devront prêter serment de résider en ville, sous peine de voir leurs prébendes devenir vacantes : ce devait bien plaire aux Templiers !

Quatre ans plus tard, Simon est entraîné dans une triste affaire d'annulation de mariage de son frère Raoul, ce qui lui vaut la « suspense » ecclésiastique.

Bernard va étouffer le litige, mais nos chanoines vont en profiter pour tenter une nouvelle démarche de libération.

Hériman va présenter au Pape les promesses de son prédécesseur Pascal. Innocent II confirme cet accord, autorise l'élection et le sacre d'un nouvel évêque à Reims et même

précise qu'il le fera lui-même en cas de refus de l'archevêque !

Tournai élit donc Absalon, abbé de St Amand. Mais celui-ci ne bouge pas, craignant les foudres royales.

Et Simon de Vermandois part à Rome défendre ses droits. Il a finalement gain de cause.

Enfin, en 1146, Eugène III monte sur le siège de Pierre. Il est un des disciples de saint Bernard. Celui-ci, épris de justice, défend les Tournaisiens et emporte la décision. Il use aussi de son influence sur Simon pour le convaincre et celui-ci accepte finalement, à la grande colère des Noyonnais.

On envoie le chanoine Lotbert à Rome, avec les lettres de St Bernard. Le pape ne transige plus : il consacrerait lui-même le nouveau pontife.

Comme il n'y a pas de candidat sur place, il choisit Anselme, moine de Laon qui est à Rome, à cette époque.

Nommé malgré lui, il devient le premier évêque indépendant de Tournai, depuis la mort de Saint Eleuthère !

Simon ne sera plus désormais que seul évêque de Noyon. Il part, le 14 juin 1147, pour la 2^{ème} croisade, où il mourra de maladie, le 10 février suivant à Séleucie de Syrie.

On l'enterre à Ourscamp, qu'il avait fondé avec St Bernard.

Mais avouons que ce dernier l'a, à notre profit, bien curieusement récompensé de sa sollicitude !

14. LES VISIONS DU CHANOINE

HENRY_(A.W.)

Le grand historien Hérیمان, troisième abbé de l'abbaye restaurée de St Martin, fut un des plus ardents défenseurs de l'autonomie du diocèse de Tournai, auprès du Pape et de St Bernard, grand réformateur de la vie monastique.

Un des arguments les plus percutants fut bien la relation qu'il fit des trois visions du petit chanoine Henry, dont il fut personnellement témoin.

Chacun sait combien, au Moyen-Age, on accordait foi aux songes et apparitions diverses. Voici, en résumé, comment Hérیمان rapporte cette miraculeuse anecdote.

On était bien vite chanoine en ce temps-là : Henry n'a qu'une quinzaine d'années ! Or, voici que, le lundi de Pâques 21 avril, au soir, il passe seul « par l'ouvrage neuf de l'église

Notre-Dame », dit notre chanoine Jean Cousin : « per novam fabricam ecclesiae » écrit Hériman.

Cette circonstance est, pour les historiens, la preuve que notre cathédrale se construisait en 1145. Du reste, ce mot « fabrica » peut aussi bien signifier la « fabrique », c.à.d. le chantier des tailleurs de pierre qui jouxte un édifice en construction.

Donc notre petit chanoine entend soudain un grand tapage de voix. Puis, il voit s'approcher un tison enflammé, qui lui brûle la robe et le bras.

Tombant d'effroi et comme ravi en extase, il voit venir divers personnages qu'il savait morts. Puis, à leur suite, quatre hommes en blanc ; enfin trois évêques portant leur nom sur leurs mitres : St Eleuthère, St Eloi et St Achaire.

St Eleuthère le relève, en le caressant de son manipule. Il lui prie de lire, en sa présence,

l'histoire de sa vie, dans le livre ouvert qu'il tient en mains, ce que fait le jeune homme.

St Eloi veut faire de même. Mais Henry lui répond qu'il connaît la vie du saint évêque.

Et St Achaire lui déclare qu'il a, lui, ressuscité un mort au nom du Christ.

Revenant à lui, notre visionnaire rentre chez lui et, malade, se couche dans la demeure paternelle. Le lendemain, il montre son vêtement et son bras brûlés.

Le dimanche suivant, devant les chanoines assemblés, il récite la vie d'Eleuthère, qu'il a lue lors de sa vision du lundi : il semble que l'histoire légendaire de notre premier évêque tire son origine de ces visions.

Quelques jours plus tard, au pied de la « fierte » du saint, dans la sacristie, il retombe en pâmoison, en présence, cette fois, de divers témoins, dont était Hérیمان.

Ceux-ci l'entendent raconter l'élévation du saint ; puis il répond à diverses questions qu'on lui pose. Quand il revient à lui, les spectateurs prient ensemble pour que, si cette vision est d'origine divine, elle se manifeste encore une fois.

Ce qui a lieu, moins de quarante jours après, dans de semblables circonstances. Au cours de cette dernière pâmoison, le petit chanoine conte divers miracles du grand saint...et annonce que l'église de Tournai aura bientôt un évêque particulier !...

Oh ! Le finaud petit prophète ! Qui lui a donc soufflé cette astucieuse prédiction ?

Henry a-t-il eu des visions ? Ou n'a-t-on pas monté cette anecdote de toutes pièces ? Qui le démontrera ? Mais il n'empêche : l'histoire est bien jolie et bien de cette époque, moins friande de rigueur historique que de somptueux miracles, dont s'émaille notre légende dorée tournaisienne....

15. LES PHILOSOPHES TOURNAISIENS

(A.W.)

L'histoire de notre ville est tellement riche en évènements politiques et marquée de tant de noms dans le domaine des arts plastiques que ceux qui ont brillé dans les domaines plus austères de la science sont bien moins connus à notre époque : leurs œuvres demeurent enfouies dans l'ombre des bibliothèques spécialisées.

Pourtant, au cœur du Moyen-Age, tant la cathédrale que l'abbaye de Saint-Martin ont abrité quelques grands noms de savants.

Seul, le médecin Despars nous demeure familier parce qu'une rue porte son nom. Mais parmi ces hauts esprits, il faudrait ne pas oublier les philosophes du début du millénaire.

Odon en est le précurseur. Sans être né à Tournai mais bien à Orléans, il devient écolâtre à l'école capitulaire de notre ville. Son

enseignement d'alors garde une renommée comparable à celle de futures grandes universités...au point que les chroniqueurs, chauvins peut-être, baptisaient notre ville « Athènes du nord ».

Professeur de philosophie et d'astronomie, dialecticien, il se tourne vers la théologie.

L'ascèse qu'il acquiert à l'étude de saint Augustin le détourne de l'enseignement.

Il fonde, dès lors, l'abbaye de St Martin en 1092 puis est nommé évêque de Cambrai en 1095.

Mais quinze ans plus tard, il retourne à la vie monastique en l'abbaye d'Anchin où il meurt en 1113.

Parmi ses successeurs, Gautier de Mortagne, fils et frère des châtelains de Tournai, et avec lui Hugues, autre tournaisien suivent tous deux les cours de philosophie de Reims.

Gautier fonde une école à Laon avant d'enseigner la philosophie et la rhétorique à Sainte Geneviève de Paris, berceau de l'université naissante.

Comme son prédécesseur, il est nommé évêque à Laon en 1155, où il meurt en 1174.

Mais, bien plus connu du monde savant, Simon de Tournai naît chez nous en 1130. Il suit les cours de la jeune université de Paris.

Nommé chanoine de sa ville natale en 1170, titre dont il se prévaudra toujours, il devient docteur en philosophie et enseigne en l'université de Paris.

Ses cours et ses publications ont, à l'époque, une renommée considérable. En effet, avant lui, la pensée médiévale française était entièrement basée sur les doctrines de St Augustin. Or toute notre philosophie moderne tire ses origines de la pensée d'Aristote, maître incontesté de cette science dans l'Antiquité.

Mais ce grand esprit était presque totalement ignoré de notre occident qui n'en possédait pas d'écrits. Il avait par contre été traduit en syriaque d'abord, en arabe ensuite, par la grande école de philosophie musulmane.

Lors des conquêtes de l'Islam, vient à s'ouvrir un brillant foyer de culture à Tolède. C'est par là que, traduite en latin, la pensée d'Aristote et sa dialectique s'introduisent en Occident.

C'est la gloire de Simon de Tournai d'avoir été un des plus brillants défenseurs de cette pensée. La foule des étudiants qui suivent ses cours est si grande, que les locaux ne peuvent la contenir ; ses ouvrages sont partout répandus.

Mais les contemporains jaloux ont jeté sur lui le discrédit au nom de la sainte orthodoxie. Ce n'est que 50 ans plus tard que St Thomas d'Aquin reprend le flambeau allumé par son prédécesseur.

Mais l'éclat des écrits du saint a bien étouffé le feu des anciens écrits de Simon de Tournai.

Evoquons aussi un autre docteur solennel de l'université de Paris, le chanoine Henri de Gand, élève de St Thomas à Cologne et auteur de « Sommes » très remarquées, qui mourut à Tournai en 1293.

C'est un autre « doctor », le chanoine Warichez, qui naguère a réveillé le souvenir de ses anciens confrères tournaisiens.

16. NOTRE CHARTE COMMUNALE

(A.W.)

La fameuse charte communale que possédaient nos archives, brûlées hélas en 1940, date de 1211. Mais ce ne sont que les aléas des guerres flamandes qui ont empêché la chancellerie royale de ne pas savoir l'expédier avant cette date.

En fait, elle a été octroyée en 1187, par Philippe-Auguste, premier roi de France à être venu à Tournai, depuis que Clovis nous a quittés.

Le roi ne fait qu'y confirmer, en grande partie, les us et coutumes préexistants dont les bourgeois jouissent, depuis l'octroi d'une probable charte antérieure, accordée par le comte et d'autres autorités tutélaires.

L'historien Chotin en a publié le texte entier, en latin et en français. Cette charte contient 36 articles, qui constituent un code civil et pénal,

dont certaines caractéristiques méritent d'être épinglées.

Les 23 premiers articles sont d'ordre pénal. Se pratique, dans les cas graves, la loi du talion : mort pour mort, membre pour membre, si le crime est commis sur la personne de quelque habitant de la commune.

Mais la charte ne prévoit qu'une amende communale de 10 livres, si, évadé, le justiciable fait la paix avec les parents de l'occis ou dédommage le blessé.

Un homme qui tuerait un intrus dans sa maison pour l'en chasser n'encourt aucune peine. Un enfant qui en tue un autre par accident ou imprudence voit sa conduite laissée à l'appréciation, la prudence et la bénignité du prévôt et des jurés.

Les blessures, bagarres, injures et autres mauvais traitements ne sont passibles que d'amendes au profit de la commune et de la partie lésée.

En cas d'accusations diverses, hors flagrant délit, le prévenu peut prouver son innocence, tantôt par témoignage de « tierce ou septième main », c.à.d. de trois ou sept témoins à décharge, tantôt par diverses épreuves physiques, la plus commune étant l'épreuve dite « d'eau froide » : c'est, somme toute assez bénin : cela consiste à se voir, pieds et poings liés, précipité dans une cuve emplie d'eau.

Comme il est, à l'époque, de croyance générale que l'eau, purifiée par exorcisme, n'accepte en son sein aucun objet impur, un prévenu qui flotte -et donc repoussé par l'eau - est présumé coupable. Si, par contre, il va au fond, et donc accepté par l'eau, il est supposé innocent. Il suffit donc de savoir plonger assez longtemps pour être tiré d'affaire !

Tout autre « jugement de Dieu », duels, épreuves du feu, huile bouillante, fers rougis, sont proscrits : en ces temps de barbarie où ces pratiques sont monnaie courante, on ne peut qu'admirer la bénignité de notre charte communale.

Dans les sept articles suivants, traitant des vols, exactions et faux témoignages, les peines sont le bannissement, l'amende et la perte des biens. Mais il est important de signaler que les militaires en garnison et le châtelain lui-même peuvent être passibles des sanctions communales.

Deux articles ont trait aux mœurs : bannissement de sept ans pour quiconque enlève la femme d'un bourgeois ou fait violence à une fille. Mais l'accès de la ville est à nouveau accordé si l'auteur du délit se réconcilie et dédommage le mari ou s'il épouse la fille forcée, avec accord des parents.

Les quatorze derniers articles ont trait à la gestion des biens communaux et de l'Assistance publique, aux éventuels impôts communaux, à l'élection, qui se fait par paroisse, des avoués, prévôts et jurés, au nombre de trente.

Tout homme libre, d'où qu'il vienne, peut habiter la ville et y jouir de ses droits, s'il observe les coutumes.

Les habitants de la rive droite, -hors l'enceinte sont citoyens de plein droit.

La commune met 300 hommes à la disposition du roi pour son ost. Et reçoit le droit de cloche.

Le droit d'asile pour homicide est refusé aux églises. N'était-elle pas libérale et humaine, notre vieille charte communale ?

17. ETIENNE D'ORLEANS (A.W)

Le 28 septembre 1190, Everard d'Avesnes, le quatrième évêque autonome de Tournai après la séparation obtenue de haute lutte des deux sièges épiscopaux, vient de mourir.

Le clergé s'empresse de nommer pour successeur Pierre-le-Chantre, qui est un grand professeur à Notre-Dame de Paris. Encore faut-il que ce choix agrée le Métropolitain de Reims et le roi Philippe-Auguste

Mais ce dernier est parti pour la troisième croisade, avec Frédéric Barberousse, Richard Cœur de Lion et notre Philippe d'Alsace, comte de Flandre.

En l'absence du roi, c'est l'archevêque de Reims qui est régent du royaume : il détient donc les deux droits en sa personne.

Or le choix des chanoines est loin de l'agréer : face au comte de Flandre, il rêve de voir une

de ses plus fidèles créatures. Il faut ajouter que, à Reims, le prélat n'est autre que Guillaume de Champagne, l'oncle du roi absent.

Et voici qu'un très grand personnage bien en cours auprès des autorités se manifeste et défend le point de vue des Tournaisiens : c'est Etienne d'Orléans, grand lettré et un des meilleurs conseillers royaux : n'a-t-il pas été choisi par le roi pour être le parrain du dauphin, le futur Louis VIII ?

Ceci rend perplexe le prélat régent du royaume. Après tout, si ce remarquable abbé de Ste Geneviève de Paris défend à ce point les intérêts royaux, pourquoi ne pas le nommer lui-même pour remplir cette succession à Tournai ?

La ville n'a pas que la direction de cette petite portion éloignée au Nord des possessions personnelles du roi de France : elle est aussi la tête de ce diocèse qui, pour sa plus grande

partie, s'étend dans cette Flandre, si contestataire.

Alors la solution est toute trouvée : « Puisque vous défendez à ce point les intérêts tournaisiens, c'est vous que je nomme évêque à ce siège. »

Cela, Etienne ne s'y attendait pas du tout. Et le voilà arrivé chez nous et il y sera un extraordinaire évêque, pas comme les autres !

On sait qu'il avait amené avec lui un maître d'œuvre dont on ne connaît que la lettre G de son initiale. C'est à lui que le prélat commanda cette toute première chapelle de style gothique en nos pays, qui surmonte un passage reliant l'évêché à la cathédrale et qu'on connaît sous le nom de « Fausse Porte ».

C'est lui aussi qui entreprit la voûte ogivale du transept, travail considérable, dont il ne vit pas, hélas, l'achèvement car, le 13 septembre, Etienne mourut, en 1203.

Mais quel personnage ce fut ! Dans notre pays, notre ville, îlot français perdu au milieu des bouillonnements rebelles des entourages, il sut très habilement naviguer en une neutralité constructive, évitant la colère royale, quand les Flamands font le siège de la ville :

il neutralise les furieuses excommunications, que l'Eglise elle-même exerce sur ses ouailles.

C'est en outre un très grand lettré. C'est encore par centaines qu'on conserve ces lettres aux archives parisiennes. Et c'est aussi un poète savoureux et espiègle : nous en avons encore la trace sur une pierre gravée que son biographe, le chanoine Warichez a fait reproduire sous le passage couvert de la Fausse porte : comme celle-ci sert souvent de sentine pour les passants noctambules, Etienne y appose cette plaisante « Défense d'uriner » qu'il dicte en hexamètres latins à rimes léonines, c.à.d. à rime répétée au milieu du vers.

On observe souvent les étrangers lettrés, même ignorant le français, qui, à sa lecture, ne manquent pas de s'esclaffer : c'est ceci :

SORDIDE QUI SENTIS VENTREM
CONTENDERE VENTIS
LONGIUS ABSISTE QUONIAM SACER
EST LOCUS ISTE
CUI STOMACHUS URGET ET FETIDUS
EOLUS TURGET
NON HIC SE PURGET QUIA NON SINE
VERBERE SURGET

Ce qui pourrait se traduire par :

HOMME SORDIDE, TOI QUI SENS
TON VENTRE EMPLI DE VENTS,
VA PLUS LOIN POUR TE SOULAGER
CAR CE LIEU EST SACRE !
A QUI A TROUBLE D'ESTOMAC,
QU'EOLE MET A PLAT,
MIEUX VAUT PRENDRE FUITE, SINON
IL AURA DU BATON !

18. GERARD ALTRUY A BOUVINES

(A.W.)

De toutes les grandes batailles qui jalonnent l'histoire de la France, la première à avoir définitivement assis la primauté royale est bien le célèbre combat de Bouvines, le 27 juillet 1214.

C'est donc la possession de Tournai qui fut le prétexte de cette énorme estocade où furent aux prises 70.000 combattants : 50.000 alliés anglais, allemands et flamands contre 20.000 français réunis autour du roi. Seule ville de nos contrées à être française, nous y avons envoyé nos 300 hommes d'armes.

Les chroniques de l'époque rappelant les hauts faits de Bouvines citent, parmi les grands noms de l'armée française, un homme qui s'est particulièrement montré à ce moment : Gérard « à le Truy » ou Truie.

Personnage étrange, qu'un historien français a voulu voir d'origine lorraine, quand les témoins contemporains le disent originaire de nos régions.

Du reste, tous les faits et gestes de notre héros donnent à penser qu'il était probablement Tournaisien à part entière.

En effet, le « Gérard la Truie » lorrain aurait eu à l'époque plus de 65 ans, ce qui ne correspond pas à l'âge d'un combattant fort et aguerri. En outre, la connaissance qu'il a de notre ville ne peut être le fait que d'un concitoyen : jugez-en plutôt !

En 1212, revenant d'une campagne contre Ferrand de Portugal, Philippe-Auguste a établi des places fortes dans le Nord. Il confie à Gérard celle de Sainghain-en-Mélantois, à 10 km. de notre ville. Gérard quitte sa garnison, en colère, parce que le fils du roi, le futur Louis VIII, a permis à des bourgeois du lignage « des Salines » de regagner notre ville. Notre homme les tient pour des ennemis personnels. Comment de telles rancunes locales seraient-elles le fait d'un chevalier vosgien de Mirecourt ? Mais le roi ne lui tient pas rancune.

Au contraire, quand, en 1213, Ferrand reprend l'offensive et assiège Tournai, le roi charge Gérard

de transmettre à ses concitoyens un message d'encouragement en attente d'un secours.

Notre chevalier devait bien connaître la ville, puisqu'il y entre de nuit, après avoir traversé les lignes ennemies. Mais il assiste, furieux, à la reddition de la place que la trahison du comte Evrard IV a livrée aux Flamands. Il obtient des vainqueurs un sauf-conduit et fait rapport, à Lille, au comte de Saint-Pol, commandant de place.

Puis le roi désigne Gérard à la garde de la place de Douai.

Durant la campagne de 1214, Gérard est parmi les conseillers du roi. Toutes les troupes ennemies, dirigées par l'empereur Othon lui-même, stationnent près de Valenciennes. Le roi songe à livrer bataille à Mortagne.

Mais Gérard la Truie l'en dissuade parce qu'il connaît bien la région et la sait très marécageuse : la cavalerie française, arme principale du roi, y serait en mauvaise posture face à la piétaille des alliés.

Il conseille plutôt une ruse de guerre très subtile et son plan est approuvé : l'armée fera mouvement vers l'ouest, vers Théroouanne et Ypres, puis fera brusquement demi-tour vers l'est pour joindre les murs de Tournai.

Comme prévu, les armées d'Othon réagissent, en remontant à Mortagne et ses marais.

Pourtant, l'armée française traverse le Mélantois et, entre la Marque et Tournai, Gérard montre la belle plaine vaste et cernée de rieux et marécages, qui sont un terrain de choix pour la cavalerie.

Un conseil de guerre se réunit le 26 juillet dans notre ville.

L'espionnage allait bon train à cette époque. Le roi, sur les conseils à nouveau de Gérard, monte une feinte pour attirer ses ennemis : on simulera une retraite vers le pont de Bouvines pour attirer l'empereur par de fausses nouvelles de découragement de ses ennemis.

Othon mord à l'hameçon : il sort de Mortagne, ce dimanche matin-là, croyant surprendre les Français empêtrés à Bouvines au passage du pont.

Quand ses troupes se sont avancées, par l'ancienne chaussée Brunehaut, les éclaireurs français, dont Gérard fait partie, les voient venir sur les hauteurs de Warnaffe.

Il revient prévenir le roi. Et, quand les impériaux se sont avancés, à hauteur de ce qui est à présent la chaussée de Lille, le Roi exécute un quart de tour, front vers le nord, et se présente aux alliés, dos au soleil, dans ce champ de bataille qu'il a choisi..

Le combat dure tout le jour. Comme chacun sait, la défaite d'Othon fut totale : il ne doit son salut qu'à la fuite, non sans qu'il n'ait subi de furieux assauts, dont ceux de Gérard La Truie qui le frappe de son estoc.

Le roi de France, en reconnaissance des services rendus, donne à notre héros une terre en Normandie, que celui-ci échange contre celle de Sénancourt.(St Quentin)

Les écrits citent encore Gérard en 1215 : il fait libérer Gautier de Ghistelle et Rabodon de Rumes : autre preuve de son origine locale ! Puis, en 1216, lors du siège de Douvres, il combat avec le dauphin et des barons anglais révoltés contre le roi Jean Sans Terre.

Enfin, en 1221, nous le retrouvons à Constantinople, où il commande l'armée de l'empereur Robert de Courtenay et assiste à son couronnement le 26 mars.

L'histoire arrête là les renseignements sur ce singulier personnage, tant homme de guerre hardi que fin stratège et habile diplomate.

Etait-il Tournaisien ? Les événements de sa vie semblent bien le prouver : son inimitié contre les gens « des Salines », sa connaissance de la ville et de ses environs, et surtout la facilité qu'il avait d'y entrer et sortir à sa guise.

A ce sujet, il nous arrive parfois de rêver : l'enceinte de Tournai longeait, à cette époque, la

rue Perdue et son Fort Rouge. C'était au dos d'une des plus célèbres demeures de la ville : le manoir qu'on dit « du Porc » sur la Grand'Place, que nous représentent les anciennes gravures, à l'emplacement de l'actuel « Douze Césars ».

Le pignon central en était surmonté d'un petit porcelet passant. Pourquoi n'était-ce pas une truie ? L'historien Soil de Moriamé nous écrit que c'était jadis la demeure de la famille Li Muisy, dont un des membres fut historien de notre ville et abbé de St Martin.

La famille, dit Mr Soil, avait racheté l'immeuble à une famille qui pouvait s'appeler...Du porc ? Et pourquoi pas La Truie ou Al Truy ? Quand on sait que l'écu de notre héros s'ornait « d'une truie passante », ne peut-on imaginer que cette illustre famille y habitait ?

Et que, comme en fond de terrain, les remparts du Fort Rouge et ses souterrains bordent la cité, il lui aurait été facile d'y accéder par quelque porte dérobée connue de lui seul...Ainsi aurait-il pu entrer et sortir pendant les sièges des armées

flamandes en rébellion contre leur suzerain français.

C'est, bien sûr, pure supposition. Mais est-ce donc si peu vraisemblable ?

19. UN BIEN CURIEUX CHANOINE : BOUCHARD D'AVESNES

(A.W)

Depuis le début du millénaire, l'autorité de chez nous, tant religieuse que politique, était dans les mains des mêmes deux grandes familles : les d'Avesnes et les Mortagne.

Si cette dernière occupait les châteaux de Tournai et Mortagne, et, par mariages, s'alliait aux comtes de Flandre et de Hainaut, la branche d'Avesnes partageait avec elle siège épiscopal ou principaux postes canoniaux du diocèse : c'était presque chasse gardée pour eux !

Vers la fin du 12^{ème} siècle, Jacques d'Avesnes, bouillant seigneur hennuyer, part à cette 3^{ème} croisade dite des rois, où il va mourir dans les bras de son ami Richard Cœur de Lion, légendaire roi d'Angleterre.

Il laisse huit enfants. Bouchard est le troisième fils.

Sans espoir d'héritage, réservé à l'aîné, il est promis, comme de coutume, à l'état ecclésiastique, pour lequel il n'a guère de goût.

Né en 1172, il est élevé à la cour de Gand par le comte Philippe d'Alsace, qui l'aime comme un fils, lui qui n'a pas eu d'enfant.

Ses études sont si brillantes que le comte l'adresse à l'Université de Paris, d'où il sort bachelier et part enseigner la philosophie à Orléans.

C'est là qu'on lui confère, bien qu'à contrainte, le sous-diaconat qui en fait un homme d'Eglise. Son tuteur Philippe lui accorde une prébende de chanoine à Laon et puis une autre plus importante à Tournai : il y retrouve son oncle évêque, Gossuin d'Avesnes.

Mais, en croisade aussi, le comte meurt en 1191 au siège de Saint-Jean d'Acre : il laisse la Flandre sans héritier direct. Or Philippe-Auguste, roi de France, y est aussi et revient bien vite en nos

contrées : le fin renard espère voir tomber la Flandre dans son escarcelle.

Mais il a été devancé par son beau-père : Baudouin V de Hainaut, beau-frère du comte défunt, a hérité du gâteau, qu'il cède, à la mort de sa femme, trois ans plus tard, à leur fils, Baudouin VI de Hainaut, VIII de Flandre, futur empereur de Constantinople en la 4^{ème} croisade.

Et notre Bouchard, me direz-vous ? La vie de cour lui va bien mieux que la soutane. Il l'abandonne, il est fait chevalier à Londres par Richard, libéré et revenant de croisade.

Baudouin lui confie le baillage du Hainaut. Quand le jeune comte part pour la 4^e croisade en 1202, pour y disparaître mystérieusement à Andrinople, notre éphémère chanoine gère les deux comtés avec Mahaut de Portugal, veuve du vieux comte Philippe d'Alsace.

Les deux petites filles du croisé, Jeanne et Margot, à la mort de leur mère Marie de Champagne, partie rejoindre son mari et morte en Palestine,

sont confiées à la tutelle de leur oncle, roi de France et éduquées à Senlis.

Dix ans se passent. Pas de nouvelles de Baudouin ! Le roi cherche à marier Jeanne, mais avec quelqu'un qui sera vassal paisible : surtout pas un anglais Plantagenet !

Il accepte le neveu de Mahaut, Ferrand de Portugal, qui a aussi été élevé à Senlis : mauvais choix pour la France : celui-ci, à peine à la tête du comté, rue dans les brancards.

Quant à Bouchard, on lui confie la tutelle de Marguerite : elle n'a que onze ans...

Mais voilà l'histoire qui se corse : Ferrand n'est pas qu'un guerrier, qui essaie de récupérer la Flandre française, il fait aussi des dettes de jeux envers le roi d'Angleterre.

Celui-ci, pour arranger les choses, propose un mariage de la cadette avec son fils Salisbury.

Comment se tirer de ce mauvais pas en n'indisposant aucun des deux rois ? Une seule solution : marier rapidement Margot pour rendre impossible une autre union.

Du coup, Bouchard d'Avesnes, avec le consentement de toute la cour flamande, épouse sa pupille de 12 ans, au Cateau : lui qui a été chanoine et a trente ans de plus que sa femme !...

Les jeunes ménages de Bouchard et Ferrand s'entendent bien. Mais 1214, c'est la terrible bataille de Bouvines, dont le roi de France sort vainqueur.

Ferrand restera prisonnier, 12 ans, au Louvre. Bouchard a réussi à s'échapper. Il rentre à Gand. Mais Jeanne est pratiquement soumise aux ordres du roi, son ancien tuteur.

Elle n'a pas d'enfant : comment en aurait-elle avec son mari prisonnier à Paris ? Margot non plus d'ailleurs : à treize ans ! Mais elle pourrait en avoir plus tard !

Sans nouvelles de Constantinople, la question de l'héritage se pose. Comme souvent dans ce cas, naît une querelle entre les sœurs et beau-frère. Jeanne, conseillée par de malins légistes et craignant la future fécondité de sa sœur, cherche à éviter la perte de son patrimoine.

Elle adresse au Vatican une lettre qui demande l'annulation du mariage de Bouchard. Des quatre raisons invoquées, la 4ème seule y trouve écoute : Bouchard est homme d'Eglise, consacré !

De tels obstacles ont déjà été levés pour de grands seigneurs. Mais ici rien n'y fait : on lui ordonne, sous peine d'excommunication, d'abandonner sa femme et reprendre l'habit religieux.

Bouchard ne l'entend pas de cette oreille. Il s'enfuit avec son épouse chez un cousin, seigneur d'Houffalize, aux fins fonds des Ardennes.

Là, les tourtereaux filent le parfait amour. Deux enfants naissent de leur union : Jean et Baudouin d'Avesnes.

Margot multiplie les requêtes à Rome pour annuler la sentence et légitimer les deux garçons qui, étant bâtards, ne pourront hériter plus tard des comtés ! C'est justement ce que Jeanne et Philippe-Auguste ne veulent pas.

Lors d'une incursion que Bouchard le rebelle fait en Flandre, il est capturé et jeté en prison. Margot supplie sa sœur de le libérer. Mais la grande sœur n'accepte qu'à une condition : Bouchard ne reverra plus Margot ; celle-ci ira résider à Gand. Les enfants bâtards seront mis en tutelle chez un cousin à Châtillon.

Les deux époux signent encore un legs en 1222, pour remercier leur hôte d'Houffalize. Mais Margot s'incline. Bouchard, seul, multiplie les efforts pour faire lever la sanction romaine et le Saint-Père l'envoie combattre en croisade....

« Brave marin revient de guerre » chante la complainte : c'est ce qui est arrivé à notre héros : quand il rentre au pays, il apprend que Margot s'est remariée avec un sien cousin : c'est Guillaume de Dampierre.

En 1225, naît un fils, Guy de Dampierre : il meurt à 80 ans, père de 20 enfants !

Même si le nouveau mariage est cassé, lui aussi, pour cause de proche parenté, même si ce nouvel enfant est aussi bâtard, la guerre sévit entre les deux branches bâtarde durant 40 ans.

Seul, le roi de France St Louis IX l'apaise aux dépens de Jean d'Avesnes, aîné et spolié de ses droits sur la Flandre.

Le Hainaut que le roi attribue à Jean, est terre d'empire, pas de France !

« Sire, dit Jean au Roi, vous me privez d'un duché que je revendique en aîné. Et vous m'en laissez un autre, qui ne dépend pas de vous ! »

L'écusson du Hainaut témoigne encore de sa rancœur, par son « écartelé aux 4 lions, 2 flamands, 2 aux couleurs d'Avesnes....

Bouchard, lui, meurt en 1242, plusieurs années après son rival, sa belle-sœur Jeanne et son beau-

frère Ferrand, mais sans avoir repris la vie ecclésiastique.

La chance n'a pas souri à notre romantique chanoine tournaisien.

Mais il est le père de la lignée de Jean d'Avesnes, qui va s'illustrer en Hainaut et s'allier à plusieurs familles royales, dont Philippine, épouse d'Edouard III d'Angleterre.

C'est l'intervention de la brave reine hennuyère auprès de son mari qui sauve les quatre bourgeois de Calais, héroïques otages volontaires, que magnifia Rodin !

20. FAUSSAIRE MALGRE LUI ?

(A.W.)

Tragique histoire que celle de ce pauvre Bertand de Rhains, que content la chronique de Sigisbert de Gembloux, les Annales de Hainaut et notre Jean Cousin.

Ils se basent sur l'ancienne Histoire rimée de Tournai qu'écrivit, presque contemporain de la nouvelle, un des premiers historiens français, Philippe Mousket, qui pourrait être Philippe Mus, chanoine de Tournai.

Baudouin VI, comte de Flandres, né en 1171, est devenu, au cours de la 4^{ème} croisade, entre 1202 et 1205, l'empereur de Constantinople.

Il disparaît dans la bataille qu'il soutient à Andrinople contre les Bulgares.

Y meurt-il ou alors est-il fait prisonnier ? Les avis sont partagés.

Or il se fait que en 1224, vit depuis quelques temps dans le bois de Glançon, situé sur l'actuel territoire de Maubray, un ermite qui s'y est retiré, vivant d'aumônes et de prières.

Mais il émane de ce personnage telle impression de noblesse, qu'un bruit court : sous la bure du solitaire, se cache peut-être un noble croisé revenu au pays : la chose est alors courante en divers endroits d'Occident.

Vient à passer par là un chevalier, qui entend parler du mystérieux individu.

Il s'en va le trouver dans sa retraite, fort étonné du comportement du saint homme. Cela ne peut être le comportement d'un manant.

Il lui déclare qu'il le croit de souche de haute noblesse, ce dont se défend le pauvre moine mendiant.

Mais la rumeur se répand durant plus d'un an : l'ermite du bois de Glançon n'est autre que Baudouin de Constantinople !

il s'est miraculeusement échappé de geôles ennemies.

Alors, on l'emmène, à son corps défendant, au château de Mortagne, dont dépend le bois.

Petit à petit, cédant à l'insistance de ses nobles partisans, il accepte l'identité qu'on lui veut voir endosser. Et la rumeur publique répand la nouvelle jusqu'à la cour de Louis VIII, neveu de Baudouin .

Il est vrai que la noblesse du pays est divisée en deux partis à ce sujet. Et le premier multiplie, en comté de Hainaut et puis de Flandres, les joyeuses entrées de son Baudouin retrouvé : Valenciennes, Lille, Courtrai, Bruges puis Gand l'accueillent dans un véritable enthousiasme.

Et Tournai, nous direz-vous ? Quelle fut son attitude ? Les avis devaient y être fort partagés :

Viscéralement, le petit peuple est attaché à la France mais pas le haut commerce qui est lié aux privilèges de la Hanse flamande.

Or la comtesse de Flandres, Jeanne, fille de Baudouin et son héritière légitime, demande l'aide du roi, son tuteur, en cette triste affaire.

Louis prie ses fidèles sujets de refuser l'accès de la ville au cortège du mystérieux ermite ; celui-ci n'insiste guère, quand il parvient devant nos murs.

Par contre, Jeanne est accueillie chez nous, seule cité propriété du roi. Elle y peut être en sûreté.

Le faussaire est prié de se faire reconnaître à la cour de France.

Quoique ses fidèles l'en aient dissuadé, il s'y rend et est honorablement reçu. Il est prié de répondre à diverses questions sur son passé : il y répond bien d'abord . quelques détails l'embarrassent plus.

Différant sa réponse au lendemain, il profite de la nuit pour s'enfuir du château de Péronnes avec des bijoux, probablement amassés durant son périple.

Recherché par tout le royaume, il est finalement découvert en bois de Parthenay par le comte Errad.

Transféré à Lille et soumis à la question, il doit bien reconnaître la forfaiture.

La comtesse Jeanne le fait pendre au gibet de Lomme entre deux chiens.

Mais la pendaison de l'ermite n'a pas éteint les doutes.

Encore longtemps, les petites gens rapportent que la comtesse Jeanne a fait pendre son père pour conserver l'héritage.

Encore au XIX^{ème} siècle, un Sainte-Beuve ne refuse pas d'admettre que le faux Baudouin ait été l'empereur : des aveux de Lille acquis par la torture suffisent-ils pour amener à la certitude d'une imposture ? Rien n'est moins sûr !

Il n'empêche : la lecture des divers récits nous laisse cependant une leçon : c'est celle de la sagesse de nos concitoyens : ils se tiennent, pour leur plus grand profit, à l'écart de cette cruelle aventure du pauvre ermite de Glançon.

Bertrand de Raims était-il faussaire ? La question n'a jamais été résolue. Et, si l'on en croit le récit de Philippe Mousket, historien contemporain, cette reconnaissance de son identité est collégiale et comprend par exemple, Philippe de Namur, frère de Baudouin, et aussi notre Bouchard d'Avesnes, bailli du Hainaut nommé par Baudouin !...

Certains détails de l'arrestation du faussaire sont souvent passés sous silence : près des bois de Partenay vit la veuve d'un fidèle ami du roi Louis qui n'est autre que sa tante, Philippine de Hainaut, jeune sœur de Baudouin de Constantinople.

Le Roi l'a déjà envoyée auprès d'Henry, cadet et successeur impérial de Baudouin, pour obtenir de lui renonciation à ses prétentions sur la Flandre.

C'est elle qu'il délègue aussi pour juger de la vraie identité du nouveau « ressuscité ».

On sait qu'elle murmure, au sortir de sa visite, où elle a obtenu de lui qu'il voit le roi à Péronnes :
« C'est là qu'il cantera autre cançon ! »

Alors, quand on apprend que c'est elle qui fait livrer l'ermite à sa nièce, la duchesse Anne, en Flandre, n'est-ce pas une démarche de plus, pour permettre à son neveu, Louis VIII, le roi de France, de retrouver juste prétention à hériter de fameux duché de Flandre?

Que ne ferait-on pas, pour quelques ...louis !?!

21. WALTER DE MARVIS

(A.W.)

Si nos « cheonq clotiers » se remarquent de bien loin, quand on arrive à Tournai, l'énorme chœur gothique, vaste comme toute une église, est presque aussi impressionnant.

On ne manque pas aujourd'hui d'être sidéré en apprenant qu'il fut construit en douze ans ! Fallait-il que le maître des lieux ait eu, à l'époque, l'énergie...et les moyens d'édifier en si peu de temps, un tel monument ?

Ce personnage n'était vraiment pas n'importe qui. On peut en juger par ce raccourci des évènements qui jalonnèrent sa vie.

On n'a pas la date précise de sa naissance. Mais ce 51^{ème} évêque est un enfant de chez nous, né à la rue Haigne, dans le quartier de Saint-Jean .

A part Etienne d'Orléans qui, au moment de sa naissance, occupe le siège épiscopal durant une

dizaine d'années, la direction du diocèse n'échappe guère, depuis deux cents ans, à la famille des châtelains, comme on l'a rapporté déjà.

C'est du reste à un Gossuin d'Avesnes qu'il succède. Et sa paroisse des Caufours (sur la rive droite d'Escaut, il dépend du diocèse de Cambrai) appartient en propre à Gautier d'Avesnes, aîné de la famille et frère de notre Bouchard.

Il y a donc peu de chances qu'un fils de savetier du quartier puisse, un jour, égaler en puissance ces grands seigneurs féodaux.

Le petit Walter s'instruit : il fréquente l'école capitulaire comme petit « primetier ». Avec ses camarades, il doit sa subsistance à la charité publique, comme il était de coutume en ce temps-là.

Un jour que l'Escaut inonde le quartier, Gauthier d'Allain, le cordonnier, porte son enfant dans les bras pour le mener à l'école.

Son voisin boulanger se gausse : « Tu prends bien de la peine pour ton enfant. Que penses-tu en faire ? Un évêque ?

–Oui, pourquoi pas ?,répond le père.

-Eh bien, s'il le devient un jour, je suis content de fournir gratuitement tout le pain nécessaire au banquet, le jour du sacre ! »

Dès 1205, le petit primetier, élevé et instruit, devient chanoine et écolâtre du chapitre.

Il n'est fait prêtre qu'en 1210 ; mais déjà en 1208, son habileté diplomatique le fait nommer par le Pape, pour résoudre un conflit à Saint- Amand.

En 1217, il part pour la 5^{ème} croisade. Et c'est là, à Saint-Jean d'Acre, qu'il reçoit, en 1219, l'annonce de son élévation comme évêque.

Consacré à Reims en 1220, il choisit le nom de « Marvis », qui est le nom du ruisseau courant non loin de sa maison natale.

A peine nommé, il résoud un conflit qui oppose la commune à l'Eglise, parce que les Consaux ont saisi et pendu un certain Jacques Leclercq, malgré le droit d'asile.

Le Chapitre exige d'incroyables réparations. Les bourgeois s'en remettent au jugement du nouvel évêque.

Celui-ci, fin diplomate, exige une somme de mille marcs d'amende : mais celle-ci sera payée en nature : la terre des Prés-Porçins, où l'évêque édifie un couvent de nonnes (appelé depuis Pré-aux Nonnains). Puis l'édification d'une halle couverte pour le marché des draps, l'ancêtre de l'actuelle « Halle-aux-draps. »

En 1228, le pape Grégoire IX charge notre évêque d'une délicate mission en Languedoc, où il calme la révolte Albigeoise, comme légat du saint-Siège.

Il regagne Tournai en 1232. Dès lors, il n'arrête plus de multiplier les travaux dans son vaste diocèse flamand.

Outre les Pré-Porçins, on peut citer les couvents des Sœurs noires, des Sœurs grises, des Récollets, le béguinage Ste Catherine, le collège des Bons Enfants pour les Primetiers dont il est issu.

En 1242, il commence le chœur nouveau de la cathédrale, dans ce nouveau style gothique qu'il importe chez nous. On y ajoute l'installation des Dames de St André au Bruille et la construction, en 1251, de l'église de la Madeleine.

Où trouve-t-il donc les fonds nécessaires à ses réalisations ? Bien sûr dans les dons et prébendes nombreuses !

Déjà en 1235, il a obtenu du roi St Louis IX que le Magistrat lève l'interdiction de faire des dons à l'Eglise. Il a aussi libéré tous les serfs dépendant de ses propriétés, moyennant une minime redevance annuelle.

Mais surtout il a poussé à la mise en culture de nombreuses jachères qui couvrent la Flandre, s'en assurant un revenu, moitié pour le Chapitre, moitié pour l'Evêché...

Diplomate averti, il a résolu des conflits avec le châtelain Everard de Mortagne, a évité de prendre parti lors de cette incroyable aventure de l'Ermite de Glançon, en accueillant la comtesse Jeanne à l'Evêché, quand elle a du quitter son château de Gand.

Quant au subtil règlement qui mets fin au litige entre la Ville et Gautier d'Avesnes, qui est propriétaire de la paroisse d'Allain, qui l'a vu naître, il n'est pas impossible qu'il n'y ait mis son grain de sel : après partage entre les deux parties, la Ville s'assure 30 sols par cuisson des fours à chaux qu'on trouve déjà à cet endroit et 7 sols au seigneur.

Est-ce cela qui a pu donner l'idée à nos édiles de percevoir prébende pour toute tonne de gravier extraite aujourd'hui de nos carrières ?

Si, comme on l'écrit au début, Walter réalise le plus grand monument de la ville en 12 ans, c'est à lui que l'on doit en même temps un des plus petits, une des 7 merveilles de Belgique :

la châsse de St Eleuthère, depuis 1247, fait la gloire de notre grande Procession.

Ce grand prélat qui meurt le 16 février 1252 et est enterré dans le nouveau chœur de sa cathédrale, ne manquait pas d'humour :

Lors de son intronisation à l'évêché, il fait venir son ancien voisin, boulanger de Saint-Jean. Il le somme, en riant, de tenir sa promesse : fournir le pain du banquet !

Celui-ci y consent de bon cœur. Il ne s'en repend point : lui et les siens, dit-on, s'attirent les faveurs et la clientèle de notre remarquable évêque :

Walter de Marvis.

22. LES JUSTICES DE TOURNAI

(G.P..)

Sous l'ancien régime, la justice est beaucoup plus rigoureuse et expéditive que de nos jours. Les inculpés ne séjournent dans les cachots que le temps nécessaire à l'instruction de leur procès.

Aussi, les sentences judiciaires ne comportent guère de peines d'emprisonnement.

Les condamnations se traduisent, suivant la gravité du délit, par des amendes, expositions au pilori, pèlerinages, mutilations et, bien entendu, par des peines capitales.

Le mode d'exécution des condamnés à mort varient selon le sexe du malfaiteur et la nature du méfait commis.

Les quelques extraits publiés des registres de condamnations (qui ont été détruits en 1940) nous apprennent que, pendant tout un temps, le supplice le plus courant est celui de la pendaison, car la décapitation est des plus rares. Mais, par après, cette forme de mise à mort se généralise

Il existe également d'autres modes de supplices : ainsi les coupables de sorcellerie ou d'hérésie sont mis au bûcher, certains voleurs ou assassins sont enfouis vivants. Quant aux faux-monnayeurs, ils sont ébouillantés dans un chaudron spécialement gardé à cet usage qui est la propriété des Consaux.

Durant une assez longue période, l'on exécute les sentences capitales dans des endroits situés hors de la ville, près d'une voie de communication.

De cette façon, les gibets donnent l'image aux malfaiteurs éventuels qui se rendent en ville, qu'une justice rigoureuse y est exercée.

Le condamné est amené sur le lieu du supplice attaché sur une claie tirée par un cheval, ou encore est voituré dans un tombereau.

L'exécution terminée, les cadavres des suppliciés demeurent exposés, jusqu'au moment où ils entrent en décomposition. Ils sont alors inhumés sur place, à moins que des parents n'en réclament la dépouille.

Dans ces sinistres lieux, dénommés « justices » ou « fourches patibulaires », régnait une odeur pestilentielle et les charognards devaient certainement y pulluler.

La ville de Tournai comptait plusieurs justices, dont l'une se trouvait non loin de la porte Marvis, au long de l'ancien chemin de Mons et que l'on dénommait « justice de Leuze ».

Elle était constituée de quatre piliers de maçonnerie qui étaient reliés par des poutres ou des barres de fer où les condamnés étaient pendus.

23. HISTOIRE D'UN REVENANT.

(A.W.)

L'an 1300, la châtelaine de Tournai, Marie de Mortagne, fille du onzième châtelain, épouse Jean de Brabant, seigneur de Vierzon. Celui-ci devient, par son mariage, 12^e possesseur des châteaux de Mortagne et Tournai.

Mais, en 1302, il disparaît au cours de la fameuse bataille des Eperons d'or, à Courtrai, avec l'élite des barons français : on a rapporté que son corps, dépouillé par les communiens, a été jeté en fosse, sans avoir été reconnu.

La belle châtelaine en est folle de chagrin. Elle fait toutes les recherches possibles pour retrouver le corps de son mari. Mais c'est en vain.

Or, voici que des « Louez-Dieu », religieux errants, écrit l'historien Chotin, viennent réveiller ses espoirs : le comte d'Eu, le châtelain de Tournai et d'autres chevaliers ont, dit-on, miraculeusement échappé au carnage.

Ils ont fait vœu d'errer, en pauvres pénitents, durant sept ans entiers. Enfin, ils se rendront à Boulogne et y découvriront leur noble naissance.

Il n'en faut pas plus pour réveiller l'espoir au cœur de la châtelaine.

Et voici que reparaît, un jour, à Louvain, notre Jean de Vierzon, que reconnaissent les gens du Brabant.

Puis, le 23 février 1308, accompagné du comte d'Evreux, frère du roi Philippe le Bel, il arrive à Tournai en brillant équipage.

Il est reçu en notre château du Bruille, dans la joie que l'on devine : la belle Marie est prise aux traits de ressemblance qu'a l'imposteur, un certain Jacques de Ghistelle, avec son cher époux.

Elle le reçoit dans la couche nuptiale et file le parfait amour avec ce miraculeux revenant.

Reçu à Leuze, à Condé, moines, bourgeois et gens de la noblesse lui prêtent hommage.

Mais la tante de Marie, la Dame de Diest, vient, un jour, au château de Tournai : elle a connu Jean dans son enfance et émête des doutes sur l'identité du châtelain.

Celui-ci s'esquive du château ; il s'en vient en France et trouve, auprès d'Enguerrand de Marigny, « mignon » du roi, un accueil favorable.

Celui-ci, il est vrai, veut, pour la couronne, les châtelainies de Tournai et de Mortagne.

Philippe-le-Bel, à qui Jean de Vierzon vend ses droits, lui confère l'ordre de chevalerie.

Mais, à quelques temps de là, l'imposture de l'aventurier de Ghistelle est reconnue.

Cette enquête a-t-elle lieu à Tournai ? On ne le précise pas.

Mais c'est vraisemblable, car la jolie châtelaine Marie se défend avec bec et ongles : en 1309, elle serre en prison deux bourgeois de Tournai, parce

qu'ils plaident devant les échevins « contre un sien homme ».

Et la conséquence en est que tous les échevins d'alors sont déportés durant douze semaines « depuis le lundi avant Sainte Catherine ».

Quant au mystérieux revenant Jean de Vierzon ou Jacques de Ghistelle, un triste sort l'attend : appréhendé, il est jeté aux fers pour le restant de ses jours, disent les uns.

D'autres affirment qu'il est enterré vif... C'est bien cher payé pour quelques instants de belle vie !

Certains historiens ajoutent que la belle Marie de Mortagne en meurt de douleur en 1312.

Elle est la dernière châtelaine de Tournai. Car après, comme elle n'a pas de descendance, c'est son oncle, Baudouin de Landas, qui hérite et cède toutes ses propriétés au roi de France.

24. EUSTACHE DE RIBAUMONT

(A.W.)

Au terme de la grande fresque romancée qu'il consacre à l'histoire des « Rois maudits », Maurice Druon rappelle la bataille de Maupertuis (1355) près de Poitiers, où le roi Jean II fut fait prisonnier par le Prince Noir anglais.

Il rapporte que la veille de cette tragique défaite française, toute une avant-garde en reconnaissance fut encerclée par l'ennemi et y fut détruite jusqu'au dernier homme ; elle était commandée par un certain Eustache de Ribaumont, que l'auteur pare du titre de « bailli » de Lille et Douai.

En fait, il fait erreur : notre Eustache est bien bailli, mais de Tournai. Il commande toutes les milices de la ville, attachées à la garde royale. Tous nos concitoyens périssent dans cette aventure.

Mais notre auteur académicien ignore peut-être, comme nombre de Français, que Tournai, bien avant Lille, est propriété du roi de France.

Tout comme il cite à plaisir son héros favori, Robert d'Artois, et en raconte la présence au siège de Tournai en 1340, où il ne laissa pas le souvenir de quelque fait d'armes, bien à l'opposé de notre Eustache :

Lui, à la tête des assiégés, effectue nombre de sorties victorieuses. Mais, des divers exploits guerriers, réels ou imaginaires que Maurice Druon prête à son pétulant héros au long de sa suite romanesque, il n'en est aucun qui n'égale celui, authentique, qui rend célèbre notre vaillant concitoyen. Jugez-en plutôt !

Eustache de Ribamont commande une des 4 compagnies bourgeoises qui ont l'honneur d'être exclusives gardiennes de la tente royale, quand le monarque est à l'ost, en guerre.

Avec elles, il combat à Crécy, la première bataille où la poudre parle mais où la piétaille anglaise vient à bout de la lourde chevalerie française.

Peu de temps après, Edouard III, ayant entrepris le siège de Calais, le roi de France, pour libérer la ville, rappelle l'Ost en 1344.

En juillet, nos Tournaisiens le rejoignent donc au camp.

La veille de la bataille, quoique le Roi doute du succès de leur entreprise, ils réussissent à prendre de nuit le château de Sangatte dont les Anglais s'étaient emparés.

Le lendemain, les deux armées se mesurent en champ découvert. Là, comme il l'affectionne, Edouard III, fameux et redoutable bretteur, se mêle secrètement aux combattants à pied.

Il cherche toujours, parmi ses ennemis, ceux qui lui paraissent les plus vigoureux, afin de croiser le fer. Ainsi engage-t-il combat avec Eustache de Ribeaumont.

Notre héros ignore à qui il a affaire, car le monarque est dissimulé dans son armure.

Le combat est acharné. Par deux fois, le rude Tournaisien abat son adversaire, qui ne doit la vie qu'à la qualité de son armure. Mais, pendant ce temps, les Français ploient autour d'eux.

Quand notre homme se rend compte qu'ils sont défaits et dispersés et qu'il demeure isolé au milieu de l'ennemi, il se recule de quelques pas, présente son épée à son vis-à-vis et se constitue prisonnier.

C'est à ce moment que le roi anglais enlève son casque et se fait reconnaître.

Le monarque, loin d'être rancunier, l'admet à sa table au milieu de ses chevaliers.

Mieux encore : après le deuxième service, il s'adresse à lui et le félicite de sa vaillance au combat : « Messire Eustache, vous êtes le chevalier au monde que je visse oncques plus

vaillamment assaillir ses ennemis et son corps défendre. Ne trouvai oncques, en bataille où je fusse, qui tant me donna à faire, corps à corps, que vous avez aujourd'hui fait. Si vous en donne le prix et aussi sur tous les chevaliers de ma cour, par droite sentence. »

Alors, il retire son « chapelet », sorte de tore décoré en couronne porté sous le heaume de l'armure.

Et devant tous, il en couronne le Tournaisien en disant : « Monseigneur Eustache, je vous donne ce chapelet pour le mieux combattant de la journée, de ceux de dedans et de dehors, et vous prie que le portiez cette année pour l'amour de moi.

« Je sais que vous êtes gai et amoureux et que volontiers vous vous trouvez entre dames et demoiselles. Si dites partout où vous irez que je vous l'ai donné. Si vous quitte votre prison et vous en pouvez partir demain, s'il vous plaît. »

Faut-il que la réputation d'Eustache ait été grande, tant dans les joutes d'amour que dans les combats, pour qu'elles fussent parvenues ainsi jusqu'au roi anglais ?

A moins que des propos de fin de festin ne l'aient rapportée...ce qui arrive encore de nos jours !

Hélas, sept ans plus tard, la fortune des armes change pour notre concitoyen aux portes de Poitiers. Avant le combat opposant le roi Jean au Prince Noir anglais qui y est vainqueur, notre Eustache et ses Tournaisiens font, la veille de cette bataille, une reconnaissance nocturne .

Après la défaite, qui suit cette reconnaissance chez l'ennemi, on découvre son corps parmi les vaincus et il est enterré en l'église des Frères Mineurs de Poitiers avec les autres chevaliers français.

25. 1346 : LA CONNOILE.

(A.W.)

Il est habituellement admis que la poudre fut inventée en France vers 1325, sous le roi Philippe VI de Valois.

On sait aussi qu'en 1346, on aurait déjà tiré du canon au combat de Crécy. Mais connaît-on le nom de la première victime, qui serait morte au combat du fait d'une arme à feu ?

En tous cas, jusqu'à preuve du contraire, nous connaissons le nom d'une première victime morte accidentellement de ce fait : elle est tournaisienne et cela est prouvé par un P.V. indiscutable de 1346. Voici le fait vraiment peu commun qu'a rapporté notre historien local, Chotin.

Les Consaux ont appris qu'un potier d'étain, nommé Pierre de Bruges, a réalisé, sinon inventé, une « conoille » ou canon, engin capable de servir à la défense d'une ville, si elle était assiégée.

Il lui est donc demandé d'en réaliser un exemplaire et d'en faire la démonstration : si elle est très concluante, il s'ensuivra une plus grande commande.

Pierre de Bruges construit donc sa conoille. Sur l'ordre des Consaux, on en fait l'essai depuis les champs situés au delà de la porte Morel.

On dirige l'engin en direction de la porte et des remparts. Le projectile, un trait chargé de deux livres de plomb, est donc tiré.

A l'étonnement, tant de l'inventeur que des spectateurs, il surmonte tous les obstacles, au point qu'il chute près de l'église Saint-Brice, tuant de ce fait un passant, un certain foulon nommé Jacquemar de Rasse.

Volontairement ou non, Pierre se trouve donc coupable d'un homicide.

Ignorant la loi pénale de la commune, il préfère chercher abri en lieux saints, plutôt qu'être jugé.

Mais les Consaux conviennent que le cas est exceptionnel : l'auteur n'a pris aucune initiative personnelle mais a obéi aux ordres de l'autorité !

On reconnaît donc que le dit Pierre a occis le pauvre Jacquemar involontairement et sur ordre.

Il est absous et le jugement consigné et conservé aux Archives de la commune, hélas disparues dans l'incendie de 1940.

On peut donc témoigner que l'accident a eu lieu en septembre 1346.

26. SORCIERES ET SORTILEGES

(A.W.)

Rue du Château l'Abbaye, c'est une ancienne rue dont seule la partie haute a gardé son allure d'origine.

Jadis, les gamins l'appelaient « la rue des sorcières », parce que, paraît-il, on y trouvait toujours un balai dissimulé derrière la porte : n'était-ce pas en attente de la chevauchée d'un futur Sabbat ?

Avons-nous le droit de rire de semblables croyances, quand nous voyons encore fleurir tant de croyances ésotériques, qui trouvent terre propice dans l'attrait qu'a toujours eu l'insolite et le merveilleux ?

Le balai de la porte ne sert pas nécessairement à la maîtresse de maison en mal de festins sataniques, mais pour l'usage d'une éventuelle sorcière, qui n'irait pas ainsi jeter un sort aux habitants de la maison.

De même que le fer à cheval placé au dessus d'une entrée n'est pas simple porte-bonheur mais sert plutôt à conjurer et rompre charmes et maléfices qu'une éventuelle « macralle » aurait envisagé de jeter sur le logis.

Walter Ravez consacre au sujet tout un chapitre sur ces pratiques et des procès de sorcellerie qui s'en suivent. Il y remarque, comme d'autres auteurs, que la possession démoniaque des prévenus se recherchent principalement par des piqûres d'épingles dont on leur couvre le corps.

Oh ! Ce n'est pas le « supplice de la question » que nos pères ne pratiquent pas, heureusement. Mais il est de commune croyance que le stigmatisme diabolique acquis lors d'un premier sabbat marque le corps dont désormais le sang ne jaillira plus...

Les médecins légistes de l'époque promus à cette constatation en recherchent donc l'éventuelle existence.

Mais, si les sortilèges sont sensés nuire aux récoltes ou au bétail, voire à la santé humaine, il

est certain que les procédés magiques ont trouvé, de tous temps, leur terrain privilégié dans la passion amoureuse.

La sorcière du Moyen-Age rêve de sabbats et d'orgies, mais elle n'est qu'une descendante des anciennes bacchantes de Dyonisos, dont serait issu, dit-on, Alexandre le Grand.

La magie seule, la consécration à Satan, les sept fornications avec le « Grand Bouc » pallieraient-elles, peut-être, l'absence de séduction que lui vaut laideur ou âge avancé ?

La croyance populaire les imaginent, futures succubes d'enfer, se livrer, aux diaboliques sabbats, à des pratiques de luxure que leur terrestre apparence rendent inimaginables avec tout homme normalement constitué.

Mais ceux-ci craignent les foudres et maléfices de ces Ménides et tout spécialement une pratique, dont les effets appelés du terme savant de « psychosomatique » aujourd'hui, sont reconnus et redoutés :

C'est le « nouage de l'aiguillette », dont Robert Merle fait description dans un de ses romans.

L'aiguillette, c'est le lacet qui, avant l'invention du bouton, fermait la braguette des hauts de chausses masculins : la nouer était pratique de sorcellerie : elle vouait à l'impuissance l'homme devant qui on jetterait à terre un lacet noué en huit, en même temps qu'une piécette d'or en hommage au démon. Si la pièce disparaissait en terre, c'est que le seigneur des profondeurs agréait le maléfice. La victime, à semblable constat, ne pouvait qu'en être profondément affectée. Et, les choses de l'amour étant si délicates, qui sait si semblable émotion n'apportait pas réellement au malheureux un trouble propre à lui couper tous effets ? Particulièrement au moment où, l'émotion l'étreignant, il n'aurait su remarquer tel tour de passe-passe, qui aurait permis à la diablesse de récupérer habilement la piécette ?

Fort heureusement pour nous, il n'est plus d'aiguillette aujourd'hui ! La fermeture éclair l'a judicieusement remplacée ...Et, s'il nous arrive quelquefois d'en constater telle propension à

descendre seule ou à se bloquer à l'improviste, y est-il personne à y trouver un quelconque et démoniaque maléfice ?

27. IL N'Y A PLUS DE JUSTICE !

(A.W.)

Il fut un temps, juste après la guerre de 1945, où un brillant footballeur de Saint-Nicolas faisait les beaux jours de notre équipe nationale.

Ce Van Steeland, fort redouté de nos sportifs locaux porte le même nom qu'un fameux gentilhomme flamand dont jadis nous eûmes bien à pâtir : c'était en l'année 1321.

Ce noble Yprois prénommé Olivier s'achemine vers le Hainaut pour affaire. Il est suivi d'un écuyer et d'un page, à cheval comme lui.

En arrivant dans le faubourg de notre ville, il voit devant la porte d'un curé, un banni d'Ypres nommé Florent Mulgenwart, rebelle exilé des Flandres, qui trouve asile en notre terre française, où le comte n'a donc pas la juridiction.

Van Steeland, soit par haine, soit par envie de la rançon promise, se saisit du malheureux et veut l'emporter.

Le prêtre s'interpose mais l'écuyer, Jean du Four, se saisit de lui et l'enleve sur son cheval, à la poursuite de son maître.

En passant près de Tournai, il rencontre une procession. On y entend les appels au secours de l'abbé.

Tandis que le maître et son page s'enfuient en emportant leur prisonnier jusqu'à Termonde, les Tournaisiens se saisissent de l'écuyer et le mettent en prison en ville.

Deux jours après, on apprend que le comte Louis de Maele a envoyé le pauvre Florent à Ypres, où il a la tête tranchée.

En représailles chez nous, on pend l'écuyer au gibet.

En apprenant cela, messire Olivier va trouver le comte, pour demander vengeance du meurtre de son serviteur, qui est un gentilhomme.

« Faites-le, répondit Louis, mais je ne dois pas avoir l'air de m'en mêler. »

Dès lors, avec parents et amis, le noble Yprois vient aux abords de Tournai et, rencontrant quelques habitants, ils en tuent un et maltraitent quelques autres.

Fureur de nos aïeux : ils réclament réparation en Flandres. Le comte fait semblant de ne pas comprendre et donne raison à son vassal : il exige réparation pour la mort de l'écuyer. Refus scandalisé des nôtres.

Alors Olivier van Steeland se déchaîne : c'est avec soixante hommes qu'il pénètre en Tournaisis, en y démolissant le petit gibet et s'attaquant vainement au grand, trop solide.

Les portes de la ville s'ouvrent. Quatre cents hommes en sortent, bannière au vent. Les Flamands font semblant de fuir ; mais, attendant leurs poursuivants dispersés, au delà d'un pont à une demi lieue de là, ils en tuent trente six avant de se retirer chez eux.

C'est la désolation en ville, comme bien on le devine. Les Consaux demandent justice au Roi de France, leur maître, Jean le Bon lui-même.

Ah oui ? La belle justice que voilà ! :
« Comment ? Les Tournaisiens ont osé toucher à un gentilhomme ? » La décision royale est catastrophique pour ses sujets à qui il doit tant cependant. Jugez-en !

1. Tournai obtiendra pour Messire Olivier rémission et pardon du roi de France, de tout ce qu'il a fait, perpétré et commis. Et quittance de toute amende corporelle, criminelle et civile et ce avant Pâques prochain, sous peine de six mille francs-or à payer au comte de Flandres.
2. Que ledit Messire Olivier, ses parents, amis et complices, pourront librement demeurer à Tournai, sans que jamais on leur puisse rien demander pour les choses passées, les tenant quittes et déchargés envers les parents des morts et des navrés.

3. Que, avant Pâques prochain, les Tournaisiens donneront à l'abbé de St Pierre de Gand cinquante livres pour les parents de Jean du Four et cinquante pour l'entretien d'une chapelle pour l'âme dudit Jean. Et à Messire Olivier six cents francs pour en faire à son plaisir.

4. Que 36 hommes de Tournai, au choix du comte, seront contraints à un pèlerinage qu'il leur ordonnera à sa convenance.

5. Que, s'ils ne s'y rendaient pas, la ville paierait au comte de Flandres la somme de 12000fr-or. Que les bonnes gens de Tournai jureront solennellement de ne jamais demander au Roi grâce de ce jugement Signé le 31 mars 1362
Sire de Reyneval, plénipotentiaire royal.

Cette catastrophique décision atteint son comble quand, le 20 mai suivant, le comte Louis de Maele désigne 36 des plus huppés bourgeois de la ville pour partir en pèlerinage lointain, ce qui ruinerait leurs commerces, voire mettre leur vie en péril.

Ils préférèrent payer les 120.00fr-or , dont
quittance leur est donnée le 18 Août, par Pierre,
fils de Jean, receveur des Flandres.

L'histoire, émaillée de hauts faits d'armes et
d'héroïsme, l'est parfois aussi de défaites et
déconvenues...Notre ville ne s'est jamais vantée
de celle-ci...

28. LA GUERRE DES BECQUERAUX

(A.W.)

Après le désastre d'Azincourt(1415), la folie du roi Charles VI entraîne la division de l'opinion française. Armagnacs et Bourguignons du Nord se déchirent.

Le roi ne va-t-il pas jusqu'à promettre son trône à son ennemi britannique ? Et prescrire à ses sujets de lui prêter serment ?

A Tournai, l'opinion est, comme partout, divisée : le clergé, comme la haute bourgeoisie, penche pour le clan bourguignon.

Les Consaux temporisent de leur mieux, en payant très cher à Philippe le Bon une fragile neutralité.

Quant au petit peuple, artisans et ouvriers, il est d'autant plus farouchement royaliste que le pouvoir ne l'est guère. Et ce loyalisme chapeaute tout naturellement la rancœur qu'il éprouve à être écarté du pouvoir par les édiles en place : eux sont, comme tous nos voisins, partisans du comte de Flandres.

Quand le roi meurt en 1422, la ville prend le deuil, refuse de reconnaître le roi anglais, comme le font, jusqu'à Paris, les gens du nord du royaume. Elle adresse au nouveau roi, Charles VII une ambassade pour l'assurer de sa fidélité.

Quand les légats reviennent après plusieurs mois, les sentiments des édiles ont changé : par crainte de Philippe le Bon, ils éconduisent Jean de Troisy, messenger royal venu demander 40.000 écus pour lever des troupes.

Devant ce refus, ce dernier se tourne vers les gens de métier. Ceux-ci saisissent la balle au bond : leurs délégués, fervents Armagnacs, exigent l'accord des Consaux. Ceux-ci maintiennent leur résolution et refusent d'en appeler à l'opinion populaire.

C'en est trop : le monde des artisans et ouvriers qui peuple surtout le quartier Saint-Brice, se rassemble à la place du Becquerel, lieu de ralliement privilégié lors de cette révolte qu'on appellera dès lors « la guerre des Becqueraux ».

Une rixe entre deux citoyens de clans opposés met le feu aux poudres, le 8 juin 1423.

La populace envahit la Grand-Place et se heurte au Guet, qui fraternise avec elle. Les édiles calment pour un temps la révolte, en remettant aux artisans les 36 bannières, symboles de leurs franchises, confisquées depuis plus de cinquante ans.

Du coup, les doyens des métiers présentent une charte démocratique nouvelle qui crée un collège des « eswardeurs » : il est destiné à siéger avec les Consaux, donnant réel pouvoir aux petites gens.

Et, pour éviter que ce projet soit enterré par les grands bourgeois, comme cela a déjà été le cas, ils adressent une ambassade au roi, pour lui demander d'avaliser cette nouvelle charte.

Mais, quand une révolte a éclaté, il se trouve toujours des factieux pour refuser tout apaisement. Après le départ des ambassadeurs populaires, les révoltes et les grèves se succèdent. Nombre de

bourgeois effrayés quittent la ville et se réfugient dans leurs propriétés de Flandre et d'Artois.

Certains édiles demeurent néanmoins pour garder en ville un semblant d'autorité. Sous la pression populaire, ils gracient deux meneurs bannis, Jean Carmet et le parmentier Blarie (1425).

Le Collège est impuissant. Avec ses meneurs réintégrés, c'est le Becquerel qui règne en maître : on dresse des barricades, on vide l'Arsenal, on assassine bien des gros bourgeois qui n'ont pas pris la précaution de fuir.

En avril 1426, certains, dont Ernoul li Muisis, le si courageux chef des arbalétriers, réfugiés à l'Abbaye des Prés, sont, au mépris du droit d'asile, enlevés en pleine nuit par la bande à Blarie et décapités sans jugement.

Il est piquant de constater que c'est juste à ce moment, le plus noir de la révolte, qu'arrive une lettre du Roi : en récompense de la fidélité que Tournai, isolée parmi ses ennemis, témoigne à la couronne, il lui sera loisible de coiffer son écu

d'un chef aux armes de France : d'azur à trois fleurs de lys d'or.

Ceci est pris par le peuple des métiers comme une reconnaissance ; bien moins par les conservateurs, trouvant déshonorante cette « brisure » des armes de l'écu : de gueules au « Tournay » d'argent.

Mais la situation financière s'effondre sous les coups factieux. La réaction des modérés s'amplifie après trois ans de troubles. Sous sa pression, une autorité nouvelle puisée dans chacune des « bannières » reprend en mains la direction de la ville. Il instaure un gouvernement de salut public, qui arrête les chefs de la mutinerie.

En septembre 1428, quatre-vingt révoltés sont emprisonnés, dix-huit seront décapités dont le sinistre Blarie. Les bourgeois regagnent la ville. Mais la révolte des métiers ne reste pas sans lendemain : Dans un but d'apaisement, la constitution démocratique de 1424 n'est pas abolie : elle régira paisiblement la ville durant plus d'un siècle .

29. TOURNAI ET LA PUCELLE

(A.W.)

A la mort presque parallèle des rois français et anglais en 1421, le Dauphin Charles VII est bien isolé : seules, ne lui restent fidèles que quatre places : Orléans au centre, le Mont St Michel à l'ouest, Vaucouleurs à l'est, Tournai au nord.

En 1422, une ambassade part de chez nous pour assurer le roi de sa fidélité. Le Magistrat cependant maintient un difficile équilibre de prudente neutralité envers le Duc bourguignon, car la vie économique de la cité en dépend.

Il n'empêche : voilà qu'en 1429, la nouvelle se répand qu'une certaine petite bergère avait été trouver le roi à Chinon. Puis revêtue d'habits masculins et commandant la troupe, elle se proposait de libérer Orléans. Ce qu'elle réussit le 8 mai.

C'est, du reste, une lettre personnelle du roi qui l'apprend chez nous, lettre adressée à ses fidèles de l'extrême nord, eux qui avaient toujours refusé

de reconnaître la légitimité anglaise, plus fidèles que les Parisiens eux-mêmes.

Et, le 25 juin, en remerciement pour cette fidélité, et aussi en demande d'un soutien financier qui l'accompagnait, la jeune Pucelle invitait au sacre du roi prévu à Reims ses « gentils et loyaux Tournaisiens.. »

Ce qui eut lieu le 17 juillet suivant. Hélas Jeanne d'Arc est blessée le 8 septembre. Pire : le 23 mai suivant, elle est capturée à Compiègne et livrée à Philippe le Bon, qui n'a de cesse de la livrer aux ennemis du roi français.

Mais nos pères, soutiens dans l'infortune comme dans la gloire, ne se permettent pas d'abandonner l'héroïne : à une demande d'aide personnelle adressée depuis Arras, ils y répondent en lui adressant une bourse de vingt deux couronnes d'or, eux qui, cultivaient toujours des lys en haut de leur Beffroi...

Il fut même question d'en rappeler encore le souvenir, au siècle dernier : certains émirent l'idée de dresser contre le mur de l'Evêché, au Marché aux Poteries, une blanche statue à la gloire de la Sainte.

Mais elle ne fut jamais réalisée et céda la place à l'évocation d'une oeuvre de Roger de la Pasture.

30. DERNIERES ANNEES FRANCAISES

(A.W.)

Charles VII était mort le 22 juillet 1441. Son fils Louis XI lui succéda sur le trône. Il est sacré à Reims le 14 août suivant.

Mais, dès le 1er août, il tend déjà la main : sa bonne ville lui alloue, à sa demande, une aumône de 16000écus (près de 750000 euros.) Le roi, en compensation, l'autorise à récupérer ce qu'elle peut par la vente des rentes et des frappes d'impôts locaux nécessaires...et il confirme à la ville tous ses privilèges...Voire !

Le malin , dont on connaît l'austérité de la mise et la parcimonie apparente, à côté du luxe étalé par ses ennemis bourguignons, s'y connaît pour grappiller les espèces sonnantes et trébuchantes.

Notre cité est bien encerclée par un monde hostile. Mais elle est riche et prospère, peut-être parce qu'elle est toute proche et en commerce avec les Flamands et leurs voisins anglais.

Durant toutes ces années d'escarmouches, notre Tournaisis devra naviguer habilement.

Sentimentalement, le peuple reste attaché à la couronne. Mais la bourgeoisie qui gère la ville cherche par tous les moyens à ne pas se couper de ses riches clients du Nord.

Le roi le comprend très bien : qu'on négocie une difficile neutralité dans le conflit, soit ! Pour autant que celle-ci ait de substantielles retombées dans la royale escarcelle...

En 1463, il rachète au duc de Bourgogne les villes de Picardie pour rien moins que 400.000 écus ; et il nous en emprunte, 20.000 écus (1 million d'E).

L'année suivante, il est en ville. Il lui autorise d'hériter de tous les biens des citoyens morts intestats mais il essaie d'appliquer le « droit d'aubaine », faculté que se confère le roi d'hériter de tous les biens d'étrangers installés dans le royaume.

Ceci est contraire aux droits accordés par nos chartes et qu'il a donc confirmés. Les édiles se plaignent et plaident devant le Parlement.

En 1466, les fortifications exigent restauration : tous les citoyens y travaillent. Le roi oblige les membres du Chapitre à participer à l'ouvrage.

Tout comme, l'année suivante, il limite leur exemption de taxe sur les vins... à celle de leur seule consommation personnelle !

En 1477, il reçoit encore de Tournai 7500 écus mais il en demandait 13.000 ! Le Magistrat finit par les lui prêter et se voit autorisé à annuler toutes les rentes viagères que la ville doit à ceux « qui tiennent pour l'ennemi bourguignon ».

Ceux-ci se verront, l'année suivante, serrés à domicile. Cela ne durera pas longtemps : en octobre, un traité de neutralité et de commerce nouveau passé à Gand nous oblige à la levée de la main-mise sur les bourgeois « flamingants ».

Louis pardonnera à la ville d'avoir signé ce traité désobligeant pour lui : ils peuvent donc récupérer autrement les 13000 écus, en vendant, à 10 deniers pour une, les 1000 livres de rente nécessaires, « à condition de ne pas les vendre à l'ennemi ».

Que la neutralité était difficile à conserver ! Louis XI essaie bien d'entrer en nos murs par la ruse.

Ce fut le fait du célèbre Olivier le Daim, barbier et âme damnée du roi. Après avoir été éconduit à Gand, le 23 mai 1477 il se présente à la porte de Valenciennes.

Le soir venu, il s'introduit en ville avec la complicité de quelques partisans de la France et fait entrer à sa suite quelques compagnies venues d'Arras.

Les magistrats se prononcent contre la violation du droit qu'avait la ville à se défendre elle-même. Olivier les fait arrêter et déporter par ses troupes à Paris. Ils n'en reviennent que quelques années après, à la mort du figaro.

Le 26 juin 1477, milices locales et françaises combattent de concert à Chin, aux limites de la ville, contre les Flamands commandés par le duc de Gueldre qui y est tué. On lui fait des funérailles solennelles et on l'enterre en la chapelle Saint Louis.

Nombre de corps se voient portés en ville par les flots d'Escaut car, à cette époque, la marée haute fait refluer les eaux en amont, l'écluse de Kain ne datant que du siècle suivant.

Un an plus tard, après le siège de Condé, le roi Louis XI, dans la liesse générale, vient à Tournai.

Il donne un grand banquet sur un navire amarré à quai et y entonne avec ses soudards fidèles l'air à la mode :

« Joyeux mois de mai, quand reviendras-tu... »

31. L' EVEQUE DES FOUS (A.W.)

28 Décembre : Trois jours après Noël : l'Eglise y a joint dans son calendrier un souvenir évoqué dans l'Evangile de saint Luc : Ce sont les « Saints Innocents ». Gouaillieur à son habitude, le tournaisien en rit, en sa bonne langue picarde : « Fiête d' ein tas d' gins qui n' s' in dout' tent pos »

Tournai a, semble-t-il, presque le monopole d'une pratique de fêter cette fête particulière : on fête, ce jour-là, « l'évêque des fous ».

Il semble qu'on peut remonter cette carnavalesque pratique jusqu'au douzième siècle, pour le moins.

Chauvins comme ils le sont aussi, n'iraient-ils prétendre qu'ils y prolongent la tradition des Saturnales antiques fêtées à la même date ?

Celles-ci, instaurées au début de l'Empire se passaient les deux derniers jours de décembre, puis les quatre derniers jours sous Auguste, prolongés encore de deux autres, en début d'année nouvelle, sous Caligula.

A cette occasion, les esclaves partageaient la table et les habits du maître et profitaient, ces jours durant, de l'imiter, le critiquer et s'en moquer même, avec modération, en n'oubliant pas que celui-ci reprendrait son autorité, dès la fête achevée.

C'est un peu l'esprit qui préside aux anciens carnivals d'un peu partout. Mais il coïncide ici très exactement à l'époque des anciennes fêtes antiques.

Ce titre d' « évêque des fous » se retrouve aussi à Saint-Omer. Mais là, on le fête le 6 décembre, jour de Saint Nicolas.

Walter Ravez écrit que la coutume demeura longtemps en ville : jusqu'en 1885, quand dans certaines familles, les enfants se déguisaient, ce jour-là, avec les habits de leurs parents, dirigeant les sujets, réglant les menus du repas, sous les regards amusés des aînés.

Ceci prolonge dans l'esprit, la fête populaire de ce 28 décembre, « l'Evêque des fous ».

Les abus publics en ont débouché sur un procès officiel à Paris, dont les détails sont encore à ce jour consignés.

Si l'on cite encore en archives ces coutumes, dès le XIII^{ème} siècle, on trouve des traces historiques de leurs abus, dès 1458.

Les docteurs de la foi de Paris trouvent païennes et donc répréhensibles ces traditions locales .

C'est que, dès le 27 décembre au soir, les petits chantres et menus acolytes de la cathédrale vont rechercher un vicariot qu'ils nomment « évêque des fous », titre qu'il gardera un jour, sur son trône postiche.

Ils célèbrent en grande pompe, sur le parvis du monument, une parodie caricaturant les rites et coutumes habituelles.

Puis cela s'achève par de joyeuses agapes, qu'on nomme « cogni ». Le haut clergé complaisant et acceptant la moquerie, fournit vin et pain pour les réjouissances populaires de ce jour-là.

Mais la fête dégénère. Suite à des plaintes, le roi Charles VIII en interdit même la poursuite en 1490. Le calme revient pour un temps.

Mais, huit ans plus tard, trente jeunes et gais bourgeois réveillent la tradition populaire, avec la complicité tacite du pouvoir : ils s'en prennent aux cloches de La Madeleine.

Suite aux plaintes du curé et des chanoines, plainte est déposée et jugement rendu à Paris en 1499.

La défense fait valoir, pour excuser les jeunes fêtards, la grande ancienneté de la pratique locale.

Mais ceci sonne l'hallali de cette antique et vraiment locale fête du jour des Saints Innocents.

Les documents de procès citent les noms tant des plaignants que des protagonistes de la fête. S'y retrouvent ceux de ces gais lurons, par après devenus peut-être futurs Damoiseaux de la grande procession ou même des Consaux en herbe.

Lors des réunions de Conseil communal, ne s'y trouverait-il pas un de ceux-ci, jouant le rôle de « Fou Sage », ainsi qu'au Moyen-Age ?

C'était alors un des membres du Conseil : il tenait le même rôle que celui tenu par le fou du roi.

Le plus connu dans l'histoire de France est celui de François 1^{er} : il s'appelait Triboulet.

Il amusait ce dernier par des saillies spirituelles mais pleines de sagesse ; c'était bien utile à un monarque, souvent aveuglé par trop d'eau bénite de cour...

Quand donc réinstallera-t-on aujourd'hui, en nos conseils communaux, un si amusant et même si utile personnage ?

32. PIERKIN WARBECK (A.W.)

Dans sa ville natale, bien de nos contemporains ignorent jusqu'au nom de Pierkin Warbeck. Il n'en est pas de même pour les jeunes écoliers anglais : ils trouvent son nom dans tous leurs livres d'histoire.

Ce ne semble qu'une rocambolesque aventure, digne d'un roman d'Alexandre Dumas. Et pourtant, il est bien vrai qu'un jeune et beau garçon tournaisien fut à deux doigts d'être sacré roi d'Angleterre !

Essayons de résumer cet épisode qui se situe entre 1491 et 1499.

Depuis vingt ans, les branches d'York et de Tudor, descendant du roi Edouard III –(Rose blanche contre Rose rouge)- se disputent le trône.

A la mort d'Edouard IV d'York (en avril 1483), celui-ci laisse trois orphelins : Elisabeth, Edouard et Richard, 17, 12 et 11 ans.

Leur oncle, tuteur désigné par le défunt, garde les deux frères en la Tour de Londres en attendant leur avènement.

Epris de pouvoir, il les fait étouffer et enterrer en cachette. Puis, il se fait couronner sous le nom de Richard III.

La guerre des deux clans reprend de plus belle, émaillée d'exils, batailles, débarquement et assassinats : un vrai règlement de comptes de mafiosi, où périt l'assassin et triomphe la Rose rouge avec l'avènement d'Henri VII, un Tudor.

Lui est moins belliqueux et plus fin politique. Il croit apaiser les esprits, en épousant la jeune Elisabeth d'York.

Les partisans de la Rose blanche ne s'estiment pas battus pour autant, surtout la sœur des rois défunts : c'est Marguerite d'York, veuve de Charles le Téméraire, douairière des Pays-Bas, résidant à Malines : elle est viscéralement opposée aux Tudor.

Avec l'aide de nombreux complices de la noblesse et du clergé régulier, elle lance une arme secrète contre Henri VII : un faux enfant d'Edouard VI, trouvé en la personne du jeune Lambert Simnel : Il simulera être le prétendant échappé de sa prison et cherchant à reconquérir sa couronne.

C'est une habile trouvaille de la douairière, le défaut de la cuirasse du roi : c'est que, sauf lui, rares étaient ceux qui peuvent être certains que Richard III, son défunt ennemi, a bien fait périr ses neveux : le peuple en doit rester dans l'ignorance.

On peut donc lui faire croire que les enfants sont encore vivants, rescapés et revendiquent justement le trône.

Il n'est que de trouver quelque jeune garçon docile et bien entouré pour, la chance aidant ses armes, lui faire sans mal renverser l'adversaire et faire triompher la Rose blanche...

Les Yorkistes s'engagent à fond dans l'opération en 1487 : couronnement du faussaire à Dublin, débarquement de mercenaires avec ordre de

respecter les biens du peuple, qui demeure pourtant indifférent.

Finale­ment, les 15 et 16 juin, une bataille oppose les rebelles aux troupes royales : au prix de 2000 morts, celles-ci tuent 4000 opposants dont le chef de la ligue.

Seul, le faux roi, fait prisonnier, est habilement pardonné par Henri VII : il accepte de ce roi –oh dérision !- un emploi de marmiton pour prix de ses aveux, que le monarque rend public.

L'équipée a duré moins d'un an. La cour de Malines, amputée de ses moyens financiers, ronge son frein durant quatre ans.

Alors entre en scène un nouveau prétendant : notre jeune tournaisien, Pierkin Warbeck : le prénom pourrait se dire aujourd'hui Pierke ou Petit Pierre.

Son père, Jean, est « pireman » sur l'Escaut. Avec sa mère, Nicaise Faroul, il réside au quartier Saint-Jean.

Dans une lettre à sa mère au terme de sa triste aventure, il évoque sa jeunesse pauvre et sa vie princière durant huit ans.

Pierkin est né en 1474 : il a donc un ou deux ans de moins que le prince assassiné, dont il revêt l'identité.

Ses parents l'envoient chez son oncle, à Anvers, puis à Middelbourg pour apprendre le flamand !

En 1485, il travaille chez un négociant voisin, John Strewe, qui est anglais.. et yorkiste. C'est là que le découvre Lady Brampton, confidente de Marguerite d'York à Malines, veuve de Charles le Téméraire.

Celle-ci apprend alors l'existence de ce beau et jeune tournaisien, qui pourra reprendre le même rôle de prétendant.

Tout en ignorant son futur destin, Pierkin est envoyé par les conjurés chez un des leurs à Lisbonne, comme serviteur.

On lui apprend la langue et les façons de cour. Un an plus tard, on l'élève dans un emploi plus relevé comme adjoint à un marchand breton de soieries, qui va fréquemment en Irlande, pays très yorkiste.

La population a été chauffée d'avance par les conjurés et le maire de Cork, John O'Water.

Aussi, le jour où il débarque dans cette ville avec son patron, qui a certainement été mis au courant, on vêt son employé avec de somptueux habits. Le peuple acclame le jeune roi.

Mais Pierkin nie, tant et plus, être Edouard ou même son cousin Warwick, nom dont on l'affuble dans la circonstance.

Hélas, on lui suggère qu'il ne risque rien. A défaut, il peut accepter le nom du cadet, Richard, prince de Galles et donc prétendant au trône sous le nom de Richard IV.

Et cet élégant jeune Pierkin d'accepter un tel rôle fastueux.

Dès lors, la vie princière s'ouvre devant lui de manière à peine croyable. Les cours d'Europe où on l'entraîne, au gré des jeux politiques, le reçoivent avec éclat, tant à Paris, à Vienne, à Amboise qu'à Malines, où il réside longtemps et frappe même monnaie à son nom.

Les têtes couronnées, à leur tour, le reconnaissent comme prétendant évincé du trône, ne serait-ce que pour gêner la politique anglaise.

Malgré divers succès militaires, dus autant à son peu de connaissance des armes que par l'étroitesse des moyens mis à sa disposition par des partisans, gênés par la tentative avortée de Lambert Simnel.

Pierkin ira jusqu'à être accueilli par Jacques IV, roi d'Ecosse. Celui-ci redore écu du prétendant, en lui faisant épouser sa nièce, Catherine Gordon :

Elle est petite-fille de Jacques Ier, dont il aurait eu peut-être deux enfants, dans le court laps de temps qu'ils vivront ensemble.

Ce faux Richard IV débarque en Cornouailles, où cette fois, il est bien accueilli par le peuple. Il monte jusqu'à Exeter avec une troupe faite surtout d'aventuriers.

C'est la fin : lui qui, jusqu'ici, avait bien plus brillé dans les paisibles fastes des cours qu'au combat, lutte avec courage contre les armées royales mais il est fait prisonnier.

Henry VII, étonnamment moins sanguinaire que ses devanciers, lui accorde la vie sauve à la condition qu'il dévoile en public son incroyable aventure.

Ses confessions, ses lettres qu'on possède encore, se montrent discrètes sur l'opinion qu'eurent de lui les Grands de ce monde, hormis peut-être sur Marguerite d'York, qui ne peut ignorer la véritable identité du jeune homme.

Il se pourrait bien que l'astuce politicienne du monarque n'y soit pas étrangère : ne vaut-il pas mieux laisser supposer que les têtes couronnées qui accueillirent le faussaire ont été abusées par lui ?

D'ailleurs, la douairière ne peut plus encore avoir quelque poids : son neveu autrichien régnant a pris ses distances pour sauver le commerce flamand...

Après un séjour forcé à la cour, d'où il s'échappe, il se réfugie dans des monastères, qui l'accueillent par deux fois.

Pierkin est enfermé en Tour de Londres. Là, peut-être avec une fausse complicité de ses geôliers, il s'échappe à nouveau. Il est arrêté presque aussitôt.

Là, son sort est scellé : condamné à la potence par la justice, le jeune et beau Pierkin Warbeck, après huit années de gloire dorée, est traîné au gibet le 28 novembre 1499.

Ne restent de lui que quelques lettres, des pièces de monnaie à son nom et un portrait gravé qu'on peut voir encore au musée d'Arras.

L'identité réelle du faussaire a été recherchée et très vite communiquée au roi, qui n'en pouvait faire état publiquement.

C'est un conseiller du roi, nommé Poynings, qui est venu à Tournai et y a retrouvé trace des origines de Pierkin.

Serait-ce en souvenir de cette enquête fructueuse que, le jeune Henry VIII prenant possession de notre ville en nouveau roi, désigne l'enquêteur pour être le premier et éphémère gouverneur de Tournai ?

Pourquoi pas ?

33. ET TOURNAI TOURNA ! *(G.P)*

Au début du XVIème siècle, après avoir réalisé l'unification des Pays-Bas, les ducs de Bourgogne d'où était issu Charles-Quint, encore mineur avec Maximilien d'Autriche comme tuteur, faisaient partie de la Sainte Ligue unie contre la France de Louis XII avec le pape Léon X et Ferdinand d'Aragon .

Le roi Henry VIII d'Angleterre s'y était joint, en sortant de Calais.

Tournai et Tournaisis, petite propriété du roi de France englobant la ville et ses environs entre St Amand et Bossuyt, demeurent isolés dans les territoires du Nord.

Les alliés, ayant pris et détruit Théroouannes de fond en comble, entament le siège de ce territoire restant.

Les habitants, terrorisés par la destruction de cette voisine tremblent pour leur avenir. Les murs sont

très faiblement défendus et une troupe française de secours a été défaite à Seclin.

Un élément extérieur aux choses militaires change la donne à leur sujet : l'aumônier d'Henry VIII, Thomas Wolsey, envie le siège épiscopal de Tournai, encore vacant, dont Louis Guillard doit prendre possession : le fils d'un vice-président du Parlement de Paris.

Sans que nos concitoyens s'en doutent, un accord est intervenu entre Henry VIII et Maximilien : en cas de prise de la cité, celle-ci reviendra au roi.

N'oublions pas que celui-ci se fait, depuis 1340, toujours prévaloir du titre de roi de France. Alors, le Tournaisis, propriété personnelle du roi français, ne lui revient-il pas de droit ?

Bref, le siège de la ville, investie le 15 septembre, ne va pas durer longtemps : les puissants canons anglais font bien des dégâts aux remparts, en partie écroulés.

Le 21 déjà, on discute de reddition, au quartier de Maire à Froyennes, avec les souverains alliés.

Les assiégés s'attendent à être incorporés dans les états bourguignons ; ils sont étonnés d'apprendre qu'avec l'accord de Maximilien, c'est le roi anglais qui prend possession de cette enclave royale...avec forte rançon à la clef, bien sûr !

Mais ils échappent ainsi au sac de la ville, qu'ils pouvaient craindre de mercenaires déjà prêts à la curée.

Le traité prévoit serment de fidélité des habitants. Ceux qui refuseront peuvent, dans les vingt jours, quitter la ville pour l'étranger, hormis la France bien sûr.

C'est pourquoi nombre de riches habitants ont choisi et partent en Flandre.

Le Roi anglais installe au siège épiscopal Thomas Wolsey qui y demeure, mais en titre seulement, tant que dure l'occupation anglaise.

Mais c'est son vicaire général, Richard Sampson, qui y demeure, car Wolsey, dès 1514, cumule

d'autres fonctions : évêque de Lincoln et aussi archevêque d'York.

Sampson, déjà en froid avec le clergé, est furieux d'être aussi chassé de l'évêché par le gouverneur qui y loge.

Il voit aussi les beaux revenus du diocèse fameusement amputés par ses ouailles flamandes.

Celles-ci sont du reste bien encouragées à la rébellion par ses collecteurs de redevances. Ces dernières aboutissent, avec la complicité des autorités, à l'évêque Guillard, pressenti mais exclu de son diocèse.

La direction de la place qu'occupent au début 4000 fantassins et 1000 cavaliers, est confiée à sir Edouard Poynings : celui-ci doit bien connaître notre ville, puisqu'au temps du roi précédent, c'est lui qui a su remonter aux origines locales de Pierkin Warbeck, le fameux prétendant à la couronne, pendu 14 ans plus tôt...

En 1514 et 1515, une épidémie de peste fait de terribles ravages : on parle de 13000 morts. Poynings ne demeura pas longtemps sur place, mais su déjouer un complot français. Il fut remplacé, le 5 février 1515, par lord Montjoie : Cet ami d'Erasme, lui aussi, avait commandé en 1497 l'armée matant la rébellion fomentée par le jeune prétendant tournaisien.

Chez nous, il bannit les principaux conjurés dans la place. Obligé de réduire la garnison trop coûteuse, il dut faire face, au prix de quelques exécutions, à plusieurs révoltes de mercenaires mécontents. Sur ordre du roi, il entreprit la construction d'une citadelle dans le quartier du Château, mais obtint bien difficilement une intervention financière de la ville. En septembre 1515, William Pawne entreprit la construction, malgré bien des heurts avec le gouverneur.

Ce château, limité par l'enceinte communale au nord et à l'ouest, s'adossait à l'Escaut jusqu'à hauteur du Becquerelle, dont l'angle droit était limité par une tour blanche à trois niveaux. Trois autres tours à deux niveaux renforçaient le mur

longeant l'actuelle Place Verte, jusque notre actuelle Grosse Tour, donjon d'artillerie seul rescapé de l'édifice anglais.

Ce qui faisait un total de cinq nouvelles tours, car il y en avait deux qui encadraient l'entrée du château, depuis le pont levis situé à hauteur de notre actuelle rue du Cygne.

Deux mille ouvriers travaillèrent au chantier commencé en 1516, dont cent tournaisiens. Il en coûta 2.264£ à la commune. Le travail s'acheva le 14 janvier 1518, sous le gouvernement de sir Richard Jerningham, qui avait succédé en janvier 1517 à lord Montjoy.

De cette courte période où Tournai fut propriété anglaise, (et seule ville belge à prétendre à ce titre !), ne demeuraient en témoignage qu'une annexe à la cathédrale, l'église Notre-Dame, qui brûla en 1940 et ne fut pas reconstruite. De ce château, ne subsiste plus que notre « Grosse Tour » aux murs épais de plus de 7 mètres. Demeure encore la chapelle « anglaise » en l'église Saint-Nicolas et quelques traces de la rose rouge des Lancaster dans une fresque de la

cathédrale. Les murailles de la citadelle furent abattues sous Louis XIV et la dernière poudrière de l' Arsenal disparut des anciens jardins de l'école St André, lors de la construction du Lycée Campin, rue du Château.

Dès 1518, Henry VIII pensa restituer sa possession tournaisienne à François Ier.. Par économie, la garnison était réduite à 600 hommes. L'Anglais accepta la rétrocession, moyennant un versement de 600.000 couronnes d'or et une pension de 12000£ à Wolsey, qui jouit toujours des faveurs royales, jusqu'aux démêlés matrimoniales du roi en 1529.

Le 8 février 1519, le comte de Worcester cédait la ville à Gaspard de Coligny, et sir Richard Jerningham se retirait avec la centaine d'hommes restés en place. Mais la période française ne devait pas durer longtemps : deux ans plus tard, Charles Quint investissait la ville à nouveau. Elle capitulait et allait revenir aux Pays-Bas et suivre leur destin.

34. EDOUARD POYNINGS

(G.P.)

Sir Edward Poynings naît vers la fin de l'année 1459, à Southwark, dans la grande banlieue de Londres.

Il devient orphelin, dans son très jeune âge, son père, Robert Poynings ayant été tué à la seconde bataille de Sint-Alban, le 17 février 1461, une des nombreuses péripéties qui marquent la guerre des Deux Roses.

Poynings apparaît pour la première fois dans l'histoire en 1483, à la faveur d'un soulèvement dans le Comté de Kent, dirigé contre le sinistre Richard III.

Ce soulèvement ayant échoué, notre jeune conspirateur réussit à s'échapper et se réfugie en Bretagne, où il prend ouvertement le parti du futur Henry VII.

Au décès de Richard II survenu à la bataille de Bosworth (1485), Henry Tudor monte sur le trône

d'Angleterre et Poynings devient membre du Conseil Privé de ce souverain.

Dans les années qui suivent, il s'illustre, en 1492, à la tête d'un contingent de 1500 hommes, mis à la disposition de Maximilien d'Autriche par le roi d'Angleterre, pour mater une révolte en Flandre et il s'empare de la petite ville de Sluys.

L'année suivante, nommé gouverneur de Calais, - cette ville est alors possession anglaise, il fait partie d'une mission diplomatique auprès de Philippe le Beau, afin d'obtenir la cessation de l'aide accordée par la maison d'Autriche à cet imposteur de Pierquin Warbecque.

En 1494, le monarque anglais désigne son second fils Henry (futur Henry VIII) en qualité de vice-roi avec Poynings comme lord-deputy.

Ce dernier réunit un parlement à Droghda et promulgue des lois connues sous le nom de « Lois de Poynings », afin d'assujettir plus étroitement le territoire de Dublin sous la férule anglaise.

En juillet 1495, Poynings se signale encore en contraignant Pierkin Warbecque à lever le siège de Waterford et à s'enfuir en Ecosse.

Rappelé en Angleterre, il est promu « gardien des Cinq Ports » et confirmé dans cette fonction, après le décès d'Henry VII.

Cette charge consiste à diriger une confédération de cinq villes, qui fournit en équipages et en bâtiments la marine royale.

Par la suite, il participe à de nombreuses missions diplomatiques dans les Pays-Bas, aux négociations qui aboutissent à la formation de la Sainte Ligue dirigée contre la France.

Lorsque le roi Henry VIII entreprend une expédition sur le continent en 1513, Poynings commande un détachement de 500 hommes et prend part à la chute de Thérouanne (22 août) et à celle de Tournai (23 septembre).

Sa parfaite connaissance des Pays-Bas et ses antécédents en Irlande incitent certainement Henry VIII à le nommer gouverneur de Tournai.

Son mandat dans notre ville est relativement assez court, car, au début de l'année 1515, il demande à être relevé de ses fonctions ;

Son mauvais état de santé, le souhait de pouvoir effectuer un pèlerinage à Rome n'est point étranger à sa requête : elle est acceptée par Henry VIII.

Il est remplacé par Lord Mountjoy, qui reçoit ses lettres patentes de gouverneur et bailli de Tournai, le 20 janvier 1515.

Par après, Poynings effectue encore quelques missions diplomatiques dans les Pays-Bas.

En 1518, il prend part aux tractations, qui amènent la rétrocession de Tournai à la France.

Il est également un organisateur de la fameuse rencontre dite « du Camp du Drap d'Or »

non loin de Calais, entre François 1^{er} et Henry VIII, le 7 juin 1520.

Il meurt en octobre 1521 en son manoir de Westenhanger, dans le comté de Kent.

Il avait épousé Elisabeth Scot, qui lui donna un fils unique, disparu peu avant le décès de celle-ci en 1528.

Il laissait aussi sept enfants illégitimes (trois garçons et quatre filles), dont l'aîné Thomas relève plus tard le titre de baron Poynings.

35. PASQUIER ET JEAN GRENIER

(A.W)

« Tournai, ville d'art ! », écrit-on généralement.

Nombreuses sont, bien sûr, les cités qui peuvent se prétendre telles. Mais nombreux sont aussi les arts, les œuvres d'art de toutes époques qui ne doivent leur gloire qu'aux seules mains, au seul génie créateur des artistes, qu'ils soient peintres, sculpteurs, écrivains, musiciens, orfèvres ou dinandiers.

Tournai, comme d'autres, est le berceau de tels hommes, en domaines divers et en époques diverses.

Mais s'il est un art, qui peut s'enorgueillir d'être issu du génie d'un peuple d'auteurs et d'artisans façonneurs, lequel pourrait-il bien surpasser l'art de la tapisserie ?

A comparer les œuvres jalonnant sa vie et son évolution, depuis les broderies de la Reine Mathilde à Bayeux jusqu'aux compositions

contemporaines, il est hors de doute que les sommets qu'elle atteignit se situent au XVe siècle, avant de se disperser dans des copies d'œuvres picturales.

Et c'est à Tournai que ces sommets furent principalement atteints, dépassant les anciens centres d'Angers et d'Arras, avant d'être évincés par ceux d'Audenarde, Beauvais, Enghien, ou Bruxelles.

Quelques noms de cartonniers, comme Jacques Daret nous sont parfois évoqués.

Mais que dire des anonymes petites mains qui, par milliers au long des jours, ont façonné ces belles et émouvantes « chambres de tapisseries », qu'ont commandé les rois, les ducs, aussi les princes de l'Eglise ?

Les œuvres survivantes étonnent les visiteurs des palais et musées du monde entier !

Les noms de ces artisans géniaux sont totalement inconnus. C'est qu'ils étaient souvent des saisonniers, agriculteurs ou autres.

En famille, ils peuplent leurs loisirs en une profession parallèle à domicile, bien nécessaire pour assurer leur subsistance. Mais que de merveilles y virent le jour !

Les écrits évoquent le nom d'un Baudouin de Bailleul (donc du Tournaisis). Celui-ci dirigea durant 45 ans, jusqu'à sa mort en 1464, les ateliers d'Arras, avec une telle maîtrise que toute œuvre de tapisserie se nommait à l'époque « drap d'Arras ». même les œuvres de chez nous, du reste.

Dès 1450 ces artisans arrageois arrivent, surtout quand Louis XI fait le sac de leur ville en 1477.

Avec les nôtres, ils bénéficient des talents de marchands d'exception : Pasquier Grenier et son fils Jean.

Jusqu'en 1520, ils décrochent des commandes fabuleuses auprès des cours régnautes.

Leurs contrats ont, depuis lors, donné lieu à nombre de grandes suites prestigieuses, commandées par des Henry VII et VIII, Charles le Téméraire, même un Jean Chevrot, évêque de Tournai à l'époque.

Depuis lors, tous les grands musées du monde ont hérité de ces merveilles.

La ville a dû ce remarquable essor du plus somptueux des arts à la fine diplomatie de ses dirigeants.

Ceux-ci ont su rester neutres dans les luttes de riches princes régnants, malgré une délicate situation frontalière.

Pasquier Grenier y excella. Richissime comme il devient, il agrandit à ses frais son église paroissiale Saint-Quentin et la dote de tapisseries de ses ateliers, disparues, hélas, dans les désordres qui suivent.

Qu'ont-elles de spécifiques, ces œuvres de chez nous ?

Outre les semis floraux des sols, les architectures peuplant ou séparant les chapitres qu'ils évoquent, on lit les noms de héros qui surchargent un personnage ; on y admire les transparences de draperies ; plus typiques encore, les décors flammés qu'on découvre sur les toits, les casques et les coiffures sont spécifiquement d'ici.

Ce fourmillement surtout de personnages entremêlés, couvrant de haut en bas toute la surface, sans recherche d'une quelconque profondeur : cela nuirait à un tel décor mural exceptionnel.

Dans les fameux albums des aventures de Tintin, Hergé donne aussi parfois libre cours à sa fantaisie.

On y trouve parfois quelques grandes planches où s'ébattent tous ses personnages .Le grand maître de la B.D. aurait-il trouvé semblable idée chez nos ancêtres du XVème siècle ?

36. CHARLES QUINT ET LA TOISON D'OR (A.W.)

Le retour de la ville dans le giron français ne dura que deux ans. Charles-Quint, fils de Maximilien et petit-fils du « Téméraire », accumula, au fil des temps, bien des couronnes sur sa tête.

Mais c'était celle de l'Empereur Charlemagne, qu'il cherchait à acquérir, tout comme le roi de France François Ier. Leur rivalité fut cause de bien des guerres.

Notre ville, toujours ilôt royal perdu dans les Pays-Bas, fut un nouveau sujet de convoitise.

Charles guerroyait au loin. Chez nous, c'était le comte de Nassau qui dirigeait les conquêtes.

La ville n'avait qu'une faible garnison. Une fois de plus, le roi ne sut y amener à temps une armée de soutien ; il autorisa la négociation pour une reddition.

Nos délégués obtinrent, avec la cessation des combats en ville, que le château n'ait à se rendre

que si, dans les quinze jours, aucun secours ne lui était venu.

Ce fut le cas : les troupes royales purent regagner la France et Tournai put garder ses privilèges.

Colère de nombreux Flamands : ils auraient voulu voir rasée la ville, comme ce fut le sort, quelques années auparavant de la pauvre Théroouannes, sous leurs pioches.

Mais Nassau refusa : il tenait à respecter la parole donnée et Charles-Quint lui donna raison à son retour au pays. Bien plus, il aménagea en notre faveur notre autonomie, ce qui le grandit dans l'estime du peuple.

Il promit de faire une joyeuse entrée, ce qui donna lieu à une réception fastueuse, et il y ajouta un solennel chapitre de la « Toison d'or » où se retrouvèrent ou furent reçues de nombreuses têtes couronnées.

Ces fêtes durèrent un mois entier en 1531, à la gloire de St André, patron de l'ordre centenaire.

Le même faste se déroula en 1547, quand l'Empereur vieillissant vint présenter son futur successeur, son fils Philippe II, si redoutable par la suite !

Mais, avant que règne le nouveau monarque, les premiers Réformés se manifestaient déjà chez nous : le frère Henry, augustin défroqué et marié, subit , le tout premier, un supplice qui allait tant se reproduire durant la sinistre période espagnole qui allait suivre.

37 : LA PRINCESSE D'ESPINOY *(G.P.)*

Aux tragiques heures de la Réforme à Tournai, allaient s'affronter bien des opinions diverses. Mais, en majorité, la population voyait d'un mauvais œil cette présence étrangère des Espagnols et de leurs alliés, que ce soit pour des raisons politiques, économiques ou religieuses.

On était rien moins que royaliste et partisan d'une indépendance sous la direction d'un Guillaume d'Orange, que Charles-Quint avait apprécié mais que détestait son fils Philippe.

De sa lointaine Espagne, il avait délégué ses pouvoirs à Marguerite de Parme, la fille naturelle de l'empereur défunt, sa demi-sœur en somme.

Le protestantisme nouveau trouvait un terrain propice pour s'implanter chez nous.

Vers 1570, les 2/3 de la population étaient faits, soit de calvinistes convaincus, soit de catholiques au moins bienveillants. St Brice, St Jacques, St

Nicolas accueillirent les prêches et les psaumes des pasteurs.

Quoique la gouvernante exigeât le retour à la normale, même les plus rigoureux membres du clergé ne s'opposaient pas à ce que, par défaut, la liberté soit laissée aux manifestations, hors de la ville, des cultes calvinistes auxquels participaient des milliers de fidèles.

Hélas, le 24 Août 1566, une lie d'iconoclastes rendus furieux sous les prêches du pasteur local Ambroise Wille, issus de l'enseignement calviniste de Genève, vint, en un seul jour, détruire nombre d'œuvres d'art religieux et, pire encore, d'archives précieuses à jamais disparues.

La Régente nomma, comme gouverneur, le comte de Hornes, originaire de la région. Celui-ci tenta d'apaiser les factieux et de calmer les passions, en tolérant les prêches calvinistes.

Ce fut pire encore avec l'arrivée du Duc d'Albe : en trois ans de répression, 152 habitants furent exécutés sur la Grand-Place.

Les troubles eurent raison de la prospérité de la ville : plus de dix mille habitants s'exilèrent vers les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Allemagne.

Plusieurs milliers sont, paraît-il, à la base du soudain développement de Francfort. Un certain brasseur exilé, Jean Fourment , était père de la jolie Hélène, deuxième épouse de P.P. Rubens et le plus célèbre modèle du grand peintre.

Dans le même temps, au donjon du Château d'Antoing, la noblesse rédigeait le fameux « Compromis des Nobles » que présentèrent à Marguerite les comtes d'Egmont et de Hornes.

Défendus en vain par le juriste tournaisien, Landas, ils furent décapités le 5 juin 1568.

Or la nièce des deux martyrs, c'est Philippine Christine de Lalaing. Elle est la femme de Pierre de Melun, prince d'Espinoy depuis 1571.

Il a été nommé gouverneur de Tournai, après la mort de Noircarmes en 1574.

Quoique catholique, il est tolérant et opposé aux étrangers espagnols. Six mille huguenots s'étaient mis à l'abri des murs de la ville : le gouverneur en avait expulsé une bonne part des religieux royalistes.

A cause des combats qu'il engageait à Gravelines pour le parti des Pays-Bas en 1581, il abandonne la cité où ne restent plus qu'un millier de guerriers combattants ; ils sont confiés temporairement à Christine, sa femme.

Son absence profite à Alexandre Farnèse, fils de la gouvernante. Avec 20.000 hommes, il entreprend le siège de ce que le jésuite Strada appelle « la Genève du Nord ».

La princesse refuse la reddition. Du 5 octobre au 30 novembre, aidée par les calvinistes réfugiés, elle organise la défense et se montre sur les murs attaqués principalement entre la porte St Martin et la porte « de la Vigne ».

Cinq tours y sont prises et reprises. On cite 24 combats et 12 sorties des assiégés. Alexandre est blessé deux fois lors des combats.

Mais des Ecossais qui ont réussi à passer en ville y apprennent la défaite de Melun à Gravelines : un secours est bien improbable. Le vieux conseiller Destrelle décide Christine à négocier une reddition.

Il le fait si bien qu'Alexandre se montre très généreux : il accorde l'annistie, permet aux troupes et à la Princesse de quitter la ville, avec armes et bagages.

Christine se retire à Gand. Elle y mourra l'année suivante.

38. LES SAINTE-ALDEGONDE DE NOIRCARMES (A.W.)

A la rue Dusquesnoy, un grand linteau de porte a été récemment découvert : il porte l'inscription « Hôtel de Sainte-Aldegonde de Noircarmes »

C'était le nom d'une grande famille qui connut la célébrité durant plusieurs générations à Tournai, à commencer par les années de règne de Charles-Quint.

Car, lorsque le 2 novembre 1531, l'empereur présida le chapitre de la Toison d'or, figure parmi les chevaliers nouvellement admis, Jean, seigneur de Noircarmes. Son fils Philippe qui épousa Benne de Lannoy, d'une autre famille de notre noblesse encore vivante, dirigea la ville au XVème siècle, comme on l'évoquait ci-avant.

En fin de 1566, après destructions iconoclastes, c'est lui qui fut appelé à rétablir l'ordre, tandis qu'il conduisait à ce moment le siège de Valenciennes.

Quittant ce siège avec une partie de ses troupes il revient, pénètre au Château, où s'était réfugié le seigneur de Châtelier, gouverneur de la ville.

Apprenant que les Huguenots du Nord s'apprêtent à envahir nos terres, il attaque les insurgés, les vainquit le 28 décembre. Ensuite, il retourne à Valenciennes qu'il emporte le 23 mars 1567.

Après les terribles répressions du Duc d'Albe, il est nommé gouverneur de la ville, pour services rendus. Il meurt à Utrecht, le 5 mars 1574, blessé au siège d'Alkmaar.

En 1628, une demoiselle de SainteAldegonde fonde, avec six religieuses Clarisses, en la rue qui porte encore ce nom, une maison de cet ordre, dont il demeure une chapelle, en fond de l'actuelle droguerie de cette rue.

Le 27 juillet 1667, lors de sa joyeuse entrée, Louis XIV arrête une dame de Sainte Aldegonde : on l'a entendu crier : « Le voilà, ce fameux bougre ! »

Elle ne nie pas ces propos, mise en présence du souverain. Mais elle fait valoir que ces propos n'ont rien d'offensant dans le langage de chez nous, bien au contraire...

« Madame, lui répond le Roi-Soleil, allez, s'il vous plaît, faire toilette : je vous invite à dîner aujourd'hui avec moi. »

Comme elle est aimable et a de l'esprit, Louis l'indemnise des pertes que le siège a causées à ses biens. Et sa famille est, dès lors, admise à la Cour de Versailles.

Au XVIIIème siècle, un membre de la famille possède comme colonel, un régiment français qui porte son nom. Au XIXième, plusieurs comtes de Sainte-Aldegonde servent dans les armées russes.

En janvier 1839, François, l'aîné de la famille, meurt à Lille à 80 ans. La famille n'a, depuis lors, plus conservé de souche en notre ville.

C'est à Zele près de Dendermonde, que se trouve aujourd'hui le château des Sainte Aldegonde de Noircarme.

39. JACQUES LEMAIRE, EXPLORATEUR_(A.W.)

Le jour de la Saint-André 1581, après deux mois d'héroïques combats, Tournai se rend aux troupes d'Alexandre Farnèse. Les accords de reddition accordent aux calvinistes locaux le droit de quitter la ville, après avoir réalisé leurs biens. Parmi les 6.000 citoyens qui abandonnèrent la cité figurent les frères Lemaire, qui émigrent en Hollande.

Jacques, en l'an 1615, contourne la pointe sud de l'Amérique, en y découvrant un détroit qui porte désormais son nom.

Près d'un siècle plus tôt, Magellan a contourné le sud, en cheminant par un étroit passage, portant son nom depuis lors.

Ce parcours est semé d'embûches redoutables. Personne ne s'est aventuré plus au sud, pour contourner les îles de la Terre de Feu, qui est constamment battues par les tempêtes et intempéries de toutes sortes.

C'est notre concitoyen qui part à cette découverte. Et il trouve, entre ces îles et l'extrémité du continent formé de l'île des Etats, un détroit de 20km de long et de large, dans lequel il ose s'engager et le baptise de son nom.

Voici ce qu'écrit le capitaine de vaisseau Théogène Page, en 1855, au sujet de ce détroit :

« Il n'a que deux myriamètres de long et de large. Dans son milieu, sur la Terre de Feu, est la baie de Bon Succès, excellent abri pour les navires que le vent contraire surprend à la sortie du détroit. Ils trouvent là des ruisseaux d'eau limpide, des plantes rafraîchissantes pour les marins atteints du scorbut, du bois en abondance et un très bon fond pour les ancres. La marée y produit de rapides courants et peut-être y pourrait-on constater un courant général tendant vers l'occident. »

De nos jours, les atlas les plus élémentaires renseignent, à l'est du terrible Cap Horn, le détroit de Lemaire, explorateur tournaisien de l'aube du 17^{ème} siècle...

40. UN TOURNAISIEN FONDATEUR DE NEW- YORK !(A.W.)

Le président des Etats-Unis, Théodore Roosevelt lui-même, l'écrivit : « On peut dire que la cité de New-York fut fondée, quand quelques familles de protestants wallons furent envoyées sur les bords de l'Hudson, dans le bateau « Nieuw Nederland » en 1624. »

Or, on attribue généralement la fondation de la grande métropole à Peter Stuyvesant, alors qu'il n'y est arrivé qu'en 1647, vingt trois ans après l'arrivée des premiers colons.

Pierre MINUIT était né à Wézel en bord du Rhin. Son père Jehan, natif de Tournai, dut fuir, comme bien d'autres, la répression du terrible duc d'Albe. Et Salomon son frère, négociant huguenot comme lui, fut exécuté en place de Tournai, vers 1570.

Fuyant à Anvers où il demeure dix ans, il s'installe ensuite à Wézel où lui naît ce fils.

Les premiers colons wallons nomment leurs premières installations Neuve Avesnes, souvenir de Jesse de Forest natif d'Avesnes, clef de l'exode de ces premiers colons de ce qu'on appela « Nouvelle Belgique ».

Leurs premiers essais de colonisation s'avérant peu rentables, la Compagnie des Indes Orientales y envoie, dans le vaisseau cité ci-dessus, ce Pierre Minuit, diacre de l'Eglise wallonne.

C'est Pierre Minuit qui, en 1626, se rend célèbre surtout, en achetant pour le prix de quelques verroteries ne valant guère plus de 60 florins, l'île de Manhattan, cœur de la cité actuelle, aux indiens Manhattes.

Il se distingue aussi par son respect pour les indiens autochtones, partant du principe qu'il y a plus à retirer d'un vrai mélange et de la plus correcte intégration entre les deux cultures, toutes deux également respectables.

Les traces des Wallons et Flamands à New-York sont, encore aujourd'hui plus grandes qu'il n'y paraît : Hoboken est un quartier bien connu à l'ouest de Manhattan.

Communnipaw à Jersey City est contraction de Community of Pauw, Pauw rappelant le nom de Michel De Pauw, natif de Gand, qui l'avait acheté aux indiens en 1630.

Hélas, l'attitude de Pierre Minuit déplaît : on le rappelle en 1632.

41. LE ROI SOLEIL ET MESGRIGNY

(G.P.)

Entre le 25 juin 1667 (après un siège de cinq jours) jusqu'en fin 1708, Tournai vécut quarante ans d'un essor prodigieux, sous le règne de Louis XIV.

Le grand roi la chérissait particulièrement et y séjourna fréquemment. Déjà lors de sa prise de possession de la ville, il fut très sensible à l'accueil que lui réserva la population, viscéralement française, et singulièrement au discours d'accueil de Mr de Bargibant, lui présentant la ville qui, disait-il, « retrouvera dans le plus grand des rois le meilleur de ses pères. » « Voilà comment j'aime les discours ! » dit le Roi.

Pour rester dans le style de cet ouvrage, qui ne se veut travail d'historien mais être plutôt un récit de journaliste, quelques portraits et faits divers de cette période heureuse sont de mise pour lui donner le relief qui convient.

Mais, à tout seigneur tout honneur, parlons de l'homme que le grand roi nous apporta avec lui et à qui la ville dut son nouveau visage, dont il lui reste encore bien des traces : Monsieur de Mégrigny, adjoint de Vauban.

Si le roi appréciait de retrouver dans ses états la ville qui en était le berceau, il en voulait, de plus, la voir retrouver un titre de chef-lieu du nord français, tant au point de vue économique que culturel et surtout militaire. Aussi voulut-il très vite la voir dotée d'une place forte qui en serait l'expression la plus exemplaire.

Quoique d'aucuns lui en attribuèrent la paternité, ce n'est pas au ministre Vauban mais bien à l'ingénieur Deshoulières qu'on demanda les plans de la nouvelle citadelle. Mais c'est à Jean de Mégrigny que revient la gloire de l'avoir réalisée et de l'avoir dotée d'un réseau souterrain de contremines qui la rendait quasi imprenable.

Jean de Mégrigny fut considéré, à l'époque, comme le deuxième ingénieur de France. Arrivé jeune avec les troupes royales à Tournai, on peut

le revendiquer comme un vrai concitoyen, tant il fut le grand urbaniste, architecte, ingénieur, qui transforma la ville moyenâgeuse en cité moderne d'avant-garde.

Les nouveaux quais, les ponts, les rues, le style des habitations lui doivent leur aspect, autant que, avec la démolition de l'ancien château anglais, ces remparts, cette énorme citadelle dont il avait droit d'être fier... Si fier que, après la perte de la ville en 1709, les Pays-Bas exigèrent son maintien chez nous, alors qu'il avait déjà un grand âge. Mais il ne voulait pas, non plus, abandonner sa bonne ville, où il demeura dans sa résidence de la rue Saint-Piat, jusqu'à sa mort, le 20 octobre 1720, à l'âge de 90 ans !

Pour réaliser les terrassements d'une telle place forte, peut-être aurait-il fallu vingt ans ? Mais le roi était impatient : toute la troupe, trente mille hommes, dut y travailler, se relayant par tranches de 6.000, sans arrêt.

En trois mois, tout était achevé ! Et Mégrigny, faisant visiter son œuvre à son roi, et lui demandant s'il en était satisfait : « Assurément,

répondit-il : je voudrais seulement qu'on put y mettre quatre roues, pour la transporter où bon me semblerait ! »...

42. LE DOCTEUR MICHEL BRISSEAU (A.W.)

Michel Brisseau est-il né à Tournai ? C'est peu probable, car, né en 1676, son père, Pierre, médecin légiste de la ville et des hôpitaux du Roi, n'occupa ces fonctions qu'en 1677. Mais il vécut chez nous son enfance, y exerça son art aussi et avec quel talent !

Pierre Brisseau se signalait déjà par quelques communications scientifiques traitant des vertiges et de l'épilepsie.

On lui doit aussi la reconnaissance des vertus des eaux et des boues de Saint-Amand, notre ville voisine, qui lui doit sa renommée.

Quant à Michel, devenu médecin comme son père, il partage son office dès l'âge de vingt ans, quand il est reçu au nombre des médecins.

Mais son plus grand titre de gloire est d'avoir, comme médecin militaire, opéré, le tout premier,

de la cataracte, un militaire qui lui doit d'avoir retrouvé la vue.

Après avoir étudié cette maladie peu connue à l'époque, il en fait une communication à l'Académie le 18 novembre 1705, réalise cette opération en 1706 et en fait rapport en 1708.

Avec son père, il suit la retraite française de 1709 et est alors nommé à la Faculté de médecine de Douai. Son père y meurt en 1717 et Michel l'y suit en 1743.

L'année même de sa mort, sa grande étude sur « la cataracte, le glaucôme, par Mr Brisseau le fils, médecin major des hôpitaux du Roi et pensionnaire de la Ville de Tournai », ouvrage de 264 pages et 4 planches sera traduit en allemand à Berlin.

Son neveu, l'abbé Brisseau, publie un de ses ouvrages, posthume, en 1745, qu'il intitule : « Dissertation sur les mauvaises et pernicieuses qualités du cuivre en cuisine et en pharmacie et

bonne qualité du fer qu'on doit lui substituer pour le même usage ».

Tout ceci démontre à suffisance que notre concitoyen était loin d'être un de ces médecins fumeux moqués par Molière...

Mais un de ses autres talents cachés est, à ses moments perdus, de s'exercer à la poésie satirique en vrai chansonnier.

Il en publie même deux brochures à Douai sous le pseudonyme d'Arbésius, -anagramme de son nom ! L'une s'intitule : La buvette des philosophes. L'autre : Théophraste au Cabaret.

N'y écrivait-il pas :

Je cherche en vain la vérité
Si le vin n'aide à ma faiblesse...
...n'en déplaie Hippocrate
Qui disait qu'il faut, chaque mois,
S'enivrer au moins une fois !

Cet illustre tournaisien, oublié jusqu'ici dans la dénomination des rues, a droit cependant à une

grande plaque en bronze, marquée de ses armes, placée sur le pignon d'entrée de l'église Saint Piat, sa paroisse. Elle y a été apposée à la suite d'un congrès d'ophtalmologie qui réunit le monde médical, moins oublieux de ce gentil savant, grand découvreur de la chirurgie de l'œil.

43. LE SERGENT « LA VIOLETTE »

(A.W.)

Tout visiteur de notre cathédrale, fouinant quelque peu, pourrait découvrir, à l'ombre d'un pilier du transept, une humble inscription funéraire, placée naguère à cet endroit.

Elle garde souvenir de la tombe qui, en l'ancien hôpital de Marvis, abrita les restes de ce Claude Meret, un soldat surnommé La Violette, décédé le 11 novembre 1692.

Qu'a-t-il fait d'étonnant, ce pauvre militaire, pour valoir l'honneur de se retrouver en compagnie de plaques funéraires des puissants seigneurs, qu'on peut voir sur les sols et murs du prestigieux monument ?

La Violette est blessé à la jambe, lors de la bataille de Steenkerque. Transporté à l'hôpital de Marvis, il devait y décéder des suites de l'inflammation de sa blessure.

Les infirmiers portent le corps dans une cour de l'hôpital et le jettent sur la paille.

Rien d'étonnant jusqu'ici. Mais, le lendemain, le cadavre conservait « un teint vermeil et l'air d'un homme qui sommeillait. »

On attend seize jours et aucune altération ne se fait remarquer. Le docteur Brisseau, dont nous parlons ci-dessus, fait un rapport détaillé à un ami, notant l'absence de putréfaction de ce corps demeurant en parfait état.

Le bruit s'en répand au loin. On crie au miracle ! Une foule de pèlerins s'en vient défiler à Marvis, et il faut une dizaine d'hommes, pour la contenir : on veut voir « le saint », mettre à son contact chapelet ou linge-relique...

Les officiers du régiment Dauphin viennent en visite : ce pauvre La Violette n'a-t-il pas subi tels traitements, dont ils se sentent responsables...et qui lui valent peut-être d'avoir atteint ce destin bienheureux ?

Vingt trois jours se passent avant qu'on ne se décide à inhumer ce saint phénomène. On appose sur sa tombe cette plaque, aujourd'hui scellée à Notre-Dame.

Deux ans plus tard, le Dauphin, de passage, va s'incliner sur la tombe. Il félicite les religieuses, d'avoir le bonheur de garder les restes miraculeux de cet homme.

En somme, ne peut-il pas en tirer gloire, puisque La Violette, objet de la vénération générale, sortait de son régiment ?...

44. LE PILLEUR DE TOMBEAUX

(G.P.)

Les mémoires de la Marquise de Montespan relatent l'étrange rencontre que fit, à Tournai, le roi Louis XIV, au lendemain de la prise de la ville par ses troupes : on lui amena un jour un personnage insolite qu'on avait trouvé occupé à creuser parmi d'anciens aqueducs. Mis en présence du roi, il déclara, en pleurs, qu'il exerçait le métier d'antiquaire et s'était spécialisé dans le pillage des tombes anciennes échelonnées au long des anciennes voies romaines, qu'un ancien manuscrit localisait de façon certaine. La découverte récente de la tombe de Childéric, en 1653, ne devait pas être étrangère à l'intérêt de ce fouilleur. Louis XIV, dès lors rassuré, fit relâcher notre homme et autorisa la poursuite de ses recherches.

Quelques jours plus tard, l'homme sollicita une entrevue avec le souverain, pour lui offrir quelques unes de ses récentes trouvailles. Voici ce qu'en rapporte Madame de Montespan : « Après avoir rompu la voûte d'un sépulcre, il avait saisi et enlevé un grand vase d'albâtre où l'on voyait

encore les cendres calcinées du défunt. Auprès de cette urne soigneusement recouverte et fermée, un autre vase renfermait trois anneaux d'or ornés de pierreries, deux éperons d'or, le mors tout entier d'un cheval de bataille fort peu taché de rouille et enrichi d'or et d'argent, une manière de cachet imitant, à peu de choses près, des armoiries, un collier de grosses perles fort bien choisies, un stylet ou poinçon propre aux écritures et une centaine de médailles d'or ou d'argent à l'effigie de Domitien, très méchant empereur qui régnait à Rome et sur la Gaule en ce temps-là. »

Il y avait aussi un flacon de vin, diminué d'un tiers ; il fut ouvert. Ce vin pâle et sans odeur fut trouvé délicieux par ceux qui osèrent en boire. La culture sans défaut du roi lui fit dire qu'il s'agissait du « vin de Charon » réservé au nocher des Enfers. Mais, quand on vida l'urne funéraire, on y trouva une inscription latine que le roi traduisit : « Que les dieux protecteurs des tombeaux punissent le violateur de ce mausolée ! Les agitations et traverses d'Aurélius Silvius ont été assez cruelles durant sa vie : qu'il trouve du moins la paix dans ce tombeau ! » Louis XIV se

porta acquéreur des diverses médailles et fit remarquer à l'antiquaire que l'inscription latine comportait une malédiction pour le profanateur. L'homme n'en avait cure, visiblement : il offrit même à la Marquise le collier de perles et la bague : celle-ci refusa le tout avec horreur.... Au cours d'un second séjour à Tournai, elle apprit que, quelques temps plus tard, notre pilleur fut agressé par des voleurs, alors qu'il s'apprêtait à recueillir le fruit de ses rapines dans un autre tombeau. Il fut dépouillé de ses trouvailles, proprement enterré vivant dans le sépulcre qu'il venait de piller...Ainsi se trouvait réalisée la terrible malédiction d'Aurélius Silvius !.....

45. LA GUERRE EN DENTELLES !

(A.W.)

En a-t-on connu nombreux, ailleurs que chez nous, des épisodes spécifiques de cette « guerre en dentelles », dont on affuble les derniers combats de l'ancien régime royal français ? Certes, dentelles ou pas, ces combats n'en furent pas moins très meurtriers. Nous n'en allons rappeler que certains, dont notre ville fut le théâtre.

Et tout d'abord le terrible siège de 1709, qui vit la fin du grand séjour du Roi-Soleil dans ce berceau de la monarchie française.

Lors de cette nouvelle guerre dite « de la succession d'Espagne », les alliés anglais, hollandais et autrichiens firent subir nombre de revers aux Français, leur reprenant Lille après Audenaerde et venant alors assiéger la place de Tournai, réputée si invulnérable.

Cent mille hommes s'y retrouvèrent, dirigés par le Prince Eugène, le Prince d'Orange et le duc de Marlborough, aïeul de Churchill.

Surville et Mégrigny, derrière nos murs, avec leurs 6.000 hommes, n'avaient que peu d'espoir de secours à attendre du maréchal de Villars, qui croyait la forteresse capable de tenir cinq à six mois.

Mais, devant la puissante artillerie anglaise, Surville dut bien vite convenir que la ville ne tiendrait pas longtemps.

Les opérations commencées le 7 juillet et les destructions accumulées en ville le portèrent à négocier la reddition de celle-ci, dès le 28, avec son ennemi le Prince Eugène, autour d'une table bien garnie.

Il fut entendu que tous les militaires et leurs familles se retireraient dans la citadelle, où les combats continueraient.

Cette « guerre des taupes », comme disaient les Anglais, dura jusqu'au 3 septembre. Mais que de morts n'en déplora-t-on de part et d'autres.

Car Mégrigny avait bien fait les choses avec ses contre-mines, où se déroulèrent tant de luttes souterraines : l'une d'entre elles coûta la vie à quatre cents hommes !...

Ne restaient que 3.000 assiégés, lors de la reddition, qui purent se retirer en France avec armes et bagages, après échange de tous les prisonniers.

Surville, de retour à la Cour, subit nombre de critiques, non pas qu'on l'accusât d'avoir mal conduit la résistance.... mais bien d'avoir, pour payer la solde de ses hommes, fait frapper des monnaies à son effigie en faisant fondre sa vaisselle personnelle : quel crime de lèse-majesté : un général devenu faux-monnayeur !...

45. « VA D'BON CŒUR »

(A.W.)

Le grand écrivain français, Jean de la Varende, a, dans son livre de nouvelles « Heureux les humbles ! », quitté un moment l'évocation des exploits de ses compatriotes normands, pour évoquer celui de notre concitoyen « Va d'bon Cœur, sergent à Tournaisis ».

Ce régiment de Tournaisis avait été créé au temps de Louis XIV et, même après le retrait de 1709, il avait conservé cette dénomination qu'il retrouva, bien sûr, pleinement justifiée pendant les trois années de retour à la France sous Louis XV.

A ce moment, il faisait partie des troupes au combat dans les guerres d'Italie, où l'armée combattait sous les ordres du Maréchal de Maillebois.

Celui-ci, après la victoire de Bassignano (où dut s'illustrer notre régiment si l'on en croit la liste des décorés de cette époque) dut subir la défaite de Plaisance et fit retraite au delà de la ligne du Po.

Mais on y avait oublié, près d'Asti, un hôpital de campagne établi au monastère de Castel Alfiéri, qui dominait la ville.

S'y trouvaient là deux cents blessés, qui ne pourraient être désormais que prisonniers de l'ennemi autrichien.

Un lieutenant, seul officier du groupe, était mort de ses blessures, la veille du retrait. Le plus haut gradé survivant était un sergent de « Tournaisis », au naturel gouailleur, qui lui avait valu ce surnom de « Va d'bon Cœur ».

Apprenant, par les infirmières montant de la ville, comme chaque jour, que l'armée avait fait retraite en les oubliant, notre sergent ameuta la troupe des blessés, s'institua « commandant de la place » et fit décider, à l'unanimité la résistance à l'ennemi.

Il réquisitionna le monastère, au nom du Roi, distribua les munitions restantes et remit en état un vieux canon trouvé sur place.

Comme cela va de soi, la cave à vin fut prise d'assaut, pour donner du cœur aux assiégés . ..Et l'on attendit l'ennemi...

Le dimanche suivant, quelques autrichiens grappillant dans les vignes furent accueillis par un tir de mousqueterie.

Affolés, ils rentrèrent à Asti et y annoncèrent un nid de résistance au monastère. Le général de Leutrun, commandant les forces autrichiennes, vint lui-même se rendre compte sur place et demanda, drapeau blanc en tête, à parlementer.

Alors notre « Va d'bon Cœur » se présenta, comme « commandant de place, au nom du Roi. »

L'entrevue fut courtoise, expliqua Jean de la Varende. De Leutrun ne voulut jamais laisser entendre au « gouverneur » que sa résistance n'était qu'une « buffa » à l'italienne. Et notre Tournaisien de déclarer que :

« Il se pourrait bien, Monsieur le Général Major, que nous dussions mettre les pouces, mais toujours

en gens de guerre : qu'on amène du canon et que, devant nos murs, on ouvre tranchée, Monsieur, ne fut-ce que de la longueur de ma pipe ! » ...

Telle fut sa comparaison « historique ». Monsieur de Leutrun apprécia : il serait tenu compte de sa bravoure et fait selon son désir : il y affecta deux compagnies de ligne.

Les Autrichiens ouvrirent tranchée ; on tira du canon ! La résistance dura le temps que le permirent les munitions et le vin des assiégés ! Ensuite ceux-ci négocièrent leur reddition.

Le général, grand seigneur, accéda aux conditions des Français : ils pourraient rejoindre leurs fronts, (éloignés de vingt lieues), avec armes et bagages.

C'est sous les applaudissements de leurs ennemis, et plus tard de leurs compatriotes, que les blessés regagnèrent les lignes. Le général ennemi avait mis vingt charrettes à leur disposition. Et Va d'bon Cœur , au nom du Roi, fut décoré de l'Ordre de Saint Louis.

Il termina sa vie, promu comme officier, à l'aide majorité de la place de Neu-Brisach où, dit l'écrivain, il fut pensionné après sa retraite.

« Je ne sais pas le nom de ce sergent, ajoutait-il. Je ne suis pas chartiste et n'ai eu d'autres desseins que de passer quelques heures le plus près possible de ces gens, braves et rieurs, à leur soleil, à leur feu : Cela, c'était la France ! »

Mais, en fouillant les archives militaires du Fort de Vincennes on peut lire que, à l'époque, la place de Neuf-Brisach, commandée par un major Le Torcy, avait comme adjoint un certain capitaine Husson, venant du corps des volontaires des Flandres, mort le 25/7/1762.

47. MILORD D'ALBEMARLE

!G.P.)

Arnold Joost van Keppel, comte d'Albemarle voit le jour en 1669, dans la province hollandaise de Gueldre. Il est le fils d'Oswald et d'Anna van Lintele.

En juin 1701, il épouse Geertruid van der Duyn et de cette union naissent une fille et un fils qui devint général dans l'armée anglaise.

Lorsque le stadhouder Guillaume d'Orange est proclamé roi d'Angleterre en 1689, sous le nom de Guillaume III, van Keppel fait partie de la suite du nouveau souverain ; il gagne l'amitié de ce dernier, qui lui confère notamment le titre de comte d'Albemarle, un siège au Parlement de Londres et le grade de chevalier de l'Ordre de la Jarretière.

Notre homme fait essentiellement une carrière militaire, propriétaire d'un régiment de troupes

suisses au service des Provinces Unies. Il parvient au grade de lieutenant – général de cavalerie. Il participe activement aux opérations de la guerre de la Succession d'Espagne.

Quand en 1709, notre ville tombe aux mains des troupes alliées, il y exerce les fonctions de gouverneur militaire et, la même année, il est blessé à la bataille de Malplaquet.

En 1712, au cours de la bataille de Denain, il est fait prisonnier par les Français mais sa captivité à Valenciennes est de courte durée.

Dans le mois qui suivit le Traité d'Utrecht, 11 avril 1713, le commandement hollandais procède à toute une série de nominations au sein de la garnison stationnée à Tournai. Albemarle est nommé gouverneur militaire.

Le grand nombre de nominations d'officiers supérieurs doit être mis en rapport avec l'importance numérique de la garnison de Tournai.

A titre d'exemple, celle-ci compte encore en 1716, alors que la paix est signée, pas moins de sept régiments d'infanterie, un régiment de cavalerie et une compagnie d'artillerie.

Durant son mandat, Albemarle est appelé à remplir certaines fonctions officielles dans son pays d'origine.

En 1714, quand l'électeur Georges de Hanovre transite par la Hollande pour gagner l'Angleterre où il monte sur le trône sous le nom de Georges 1, la délégation d'accueil comprend notre gouverneur.

Lors du second voyage en Occident du tsar Pierre le Grand, Albemarle reçoit l'ambassade qui reçoit le souverain. A cette occasion, il le gratifie d'un discours si pompeux que dans sa réponse, le tsar déclare n'avoir rien compris, car il ne connaît que le dialecte des charpentiers de Zaandam, ville où il a travaillé antérieurement...

Ces faits laissent à penser que le séjour à Tournai du premier gouverneur de la Barrière est coupé par de longues absences.

Ces rapports avec les autorités civiles sont contrariés par des conflits relatifs aux exemptions de droits d'entrée sur les boissons fermentées et le tabac.

Les nombreuses cantines militaires installées dans la ville importaient des marchandises en franchise de droits et des proportions qui dépassent les besoins de la garnison.

Tel est le cas de la petite caserne de la Calandre, (située sur l'actuel quai des Poissonsceaux, qui, en 1715, possède un stock de 150 tonnes de bière, alors que 18 soldats y sont cantonnés ! Le surplus est vendu à la population tournaisienne à des prix inférieurs à ceux pratiqués par les commerçants locaux.

De ce fait, les recettes communales s'en trouvent singulièrement diminuées.

En outre, de nombreux militaires se livrent à la contrebande d'alcool et de tabac.

Le contrôle que peuvent exercer les commis de la ville sont mis en échec par la mauvaise volonté du gouverneur hollandais.

Celui-ci ne tolère pas, par exemple, que les préposés communaux circulent la nuit sur les remparts car, écrit-il, dans cette optique, « l'honneur et la réputation d'un commandant dépendraient uniquement d'un tas de canailles semblables ».

Toujours à ce sujet, il ne tient aucun compte du rachat annuel des droits effectués, dès 1714, par les Consaux au gouvernement des Provinces Unies.

Toutes les résolutions des Etats Généraux demeurent lettre morte durant son mandat.

Sans aucun doute, l'influence du comte d'Albemarle auprès de leurs Hautes Puissances à la Haye est plus prépondérantes que les

protestations des autorités de Tournai et de Bruxelles.

Hoverlant de Beauwelaere porte un jugement sévère sur notre personnage, en disant qu'il se fait détester par « ses arrigances et son despotisme ».

Albemarle devient gouverneur militaire de 's –Hertogenbosch, le 28 avril 1718. Son mandat dans cette ville est de courte durée, car il meurt le 39 mai 1718 à la Haye.

Son corps est inhumé à Warmsveld-lez- Zuttphen dans sa province natale.

48. LE COMTE DE SAINT - GERMAIN

(G.P.)

Le séjour de ce curieux personnage est bien court dans notre ville. Mais il est tellement conforme à ceux connus en cette époque des lumières, qu'on ne peut oublier son étrange passage en nos murs.

Quand il apparaît à Londres en 1743, il étonne et fascine rapidement la haute société anglaise. Il se fait appeler comte de Saint-Germain et, bien qu'il se montre discret au sujet de ses origines, il n'en a pas moins les manières d'un parfait gentilhomme.

Polyglotte, sa grande érudition ainsi que ses réels talents de violoniste et de claveciniste suscitent l'admiration et la stupéfaction des gens qu'il fréquente.

En outre, il attire l'attention par ses nombreuses compositions musicales qui auraient provoqué, dit-on, l'admiration de Rameau et sont éditées entre 1745 et 1765 chez Walsh : on les trouve encore au British Museum.

Après une éclipse de quelques années, on le voit réapparaître à Paris en 1758.

Bien vite il entre en relation avec la marquise de Pompadour, qui le présente à Louis XV.

A cette époque, Saint-Germain se fait remarquer par ses stupéfiantes connaissances en chimie : il prétend avoir découvert plusieurs procédés de teinture des tissus.

Le frère de la marquise met alors à sa disposition quelques pièces du château de Chambord, afin d'y installer un laboratoire.

Le comte fréquente les salons de la marquise d'Urfé qui s'est entichée d'alchimie et, bien souvent au cours de ses conversations, il cite l'histoire de telle façon que l'on s'imagine qu'il a réellement vécu les événements qu'il évoque.

De là naît la légende qu'il a découvert l'élixir de longue vie et qu'il a acquis l'immortalité...

Les inventions les plus absurdes sont narrées à son sujet : qu'il a connu Alexandre le Grand, ou bien assisté avec Jésus aux noces de Cana !

Cependant, notre étrange personnage ne fait rien pour détruire cette légende. Il confie même à la Pompadour : « Quelquefois je m'amuse, non pas à faire croire mais à laisser croire que j'ai vécu dans les plus anciens temps. »

Le duc de Choiseul, ministre du roi, se méfie du comte et ses soupçons se transforment en vindicte personnelle, quand il apprend que notre homme a été envoyé en mission secrète aux Pays-Bas, pour le compte de la France.

Il tente vainement de le faire arrêter. Mis au courant des desseins du duc, Saint-Germain se réfugie en Angleterre.

L'alerte passée, il revient en Hollande et achète un domaine à Ubbergen, près de Nimègue. Il en profite pour changer de nom, prenant alors le titre de comte de Surmont, ce qui est la traduction française de Ubbergen.

Dans les débuts de l'année 1763, on le voit arriver à Bruxelles. Un soir, il parvient à se faire recevoir par le comte de Cobenzl, plénipotentiaire de Marie-Thérèse.

Celui-ci, vivant en grand seigneur, est en outre grand collectionneur et amateur d'œuvres d'art.. Il ne faut pas longtemps à « Mr de Surmont » pour gagner la confiance du ministre : il lui fait cadeau d'un Raphael, ou soi-disant tel.

Par la suite, il lui apporte un diamant qui présente des taches et peu de temps après le même diamant débarrassé de ses impuretés.

Cobenzl, enthousiasmé, en écrit un rapport en avril 1763 : « J'ai trouvé en lui l'homme le plus étrange que j'ai connu dans ma vie : il possède de grandes richesses et vit très simplement.

Il est d'une probité étonnante, une bonté digne d'admiration, une connaissance approfondie de tous les arts...

Une seule chose que je puis lui reprocher : c'est de se vanter trop souvent de ses talents et de ses origines. »

Cobenzl stimule l'activité économique dans les Pays-Bas. Il s'intéresse notamment à la relance de la manufacture de porcelaines de Tournai, située au Quai des Salines, dont il connaît les difficultés financières. Saint-Germain lui explique ses découvertes en matière de teintures.

On l'invite à effectuer des expériences devant un groupe d'amis du ministre.

Ce qui fut fait à Tournai. Ce monsieur de Surmont y transforme une pièce de fer en un métal « aussi beau que l'or » et montre plusieurs procédés de teinture des tissus et de tannage du cuir.

Ces épreuves sont concluantes : on cherche un appui financier auprès de Madame de Nettine, banquière de la Cour.

On décide de transformer une partie des locaux en teinturerie et on acquiert un terrain voisin, pour établir une tannerie et une fabrique de chapeaux.

C'est à cette époque que, venant de Calais, le célèbre Casanova fait escale en notre ville : il a dû quitter l'Angleterre où il est inculpé d'escroquerie et sous le coup d'un mandat d'arrêt.

Dans ses mémoires, le fameux libertin raconte en large sa visite chez le comte de Saint-Germain à Tournai. Il l'avait rencontré auparavant à Paris.

Apercevant en rue de très beaux chevaux, il demande aux serviteurs le nom du propriétaire. Ils lui disent que celui-ci, le comte de Saint-Germain, vit en reclus, condamne sa porte aux importuns.

Curieux il adresse au comte un billet où il exprime son désir de le rencontrer. L'hôte accepte et l'introduisit dans son laboratoire.

Avisant la mauvaise mine de Casanova, qui a contracté une maladie vénérienne, pour la quatrième fois, il s'offre de le guérir, pour autant

qu'il demeure trois jours à Tournai. Refus de l'aventurier.

Néanmoins, Saint-Germain, en désirant faire preuve de son savoir, lui demande une pièce de douze sous qu'il couvre d'une sorte de fève noire.

Il place le tout sur un charbon ardent, attise le feu au moyen d'un chalumeau en verre ...et la pièce devient incandescente. Quand elle est refroidie, le comte la lui rend en souriant, en disant que c'est de l'or.

Casanova incrédule lui dit qu'il s'agit, sans nul doute, d'un tour de passe-passe. Vexé, le comte répond : « Qui doute de ma science n'est pas digne de me regarder en face. » Il l'engage à revenir le voir, quand le libertin va rejoindre Bruxelles.

Les rapports élogieux de Cobenzl ne trouvant pas d'échos à Vienne, le ministre change d'attitude envers son protégé.

Il mande à Kaunitz que les objets mis en garantie par Saint-Germain sont de peu de valeur...

« de sorte que nous ne pouvons que souhaiter nous débarrasser de lui et de nous emparer de ses inventions le moins cher possible, éviter d'autres dépenses, lui ôter la direction de l'entreprise ».

Le relevé des dépenses engagées approche les 200.000 florins, dont la moitié au compte spécial de Saint-Germain.

Notre chevalier d'industrie, que l'Histoire considère comme un parfait charlatan, quitte notre ville après nombre de démêlés avec le pouvoir.

On le retrouve ensuite en Allemagne, puis en Italie. En octobre 1776, à Leipzig, il se surnomme comte de Welldone.

Après quelques années à Berlin, en 1778, il se fixe en Schleswig-Holstein, protégé par le landgrave qui s'adonne à l'occultisme. Renouvelant là ses expériences de teinture, il avoue avoir 88 ans, en 1779.

Sa santé déclinant, il meurt le 27 février 1794 à Eckernfôrde sur la Baltique.

49. L'ARCHITECTE BRUNO RENARD

(A.W.)

Bruno Renard naît à Tournai, le 30 décembre 1781 et meurt à St Josse, le 17 juin 1861. Il est fils de l'architecte Jean Baptiste Renard. Sa mère a un frère Bourla, architecte lui aussi.

A Paris, celui-ci a été formé par les grands artistes Percier et Fontaine, auteurs réputés de ce style Empire, continuateur d'un néo-classique dit style Louis XVI .

En 1810, Henry Degorge, un gros capitaine d'industrie borain, enrichi par les fournitures militaires napoléoniennes, cherche un grand architecte, capable de réaliser un gigantesque ensemble, semblable à ce que Nicolas Ledoux a réalisé aux Salines de France.

On lui renseigne Bruno Renard, rentré au pays, que sa ville natale a nommé architecte communal, le 22 février 1808, poste qu'il occupe, sa vie durant, jusqu'en 1858.

Cet architecte tournaisien est universellement: on trouve, dans la réalisation du « Grand Hornu », le plus parfait témoignage des grandes idées sociales, qui ont fleuri chez nous après la Révolution française.

Cet ensemble si prestigieux est sûrement son oeuvre majeure: ce sont des grandioses bâtiments industriels cernant l'actuelle cour centrale, où trône la statue du fondateur. De Gorges.

Pour moitié, aujourd'hui, hélas, en ruines, ils s'ouvrent sur une avant-cour monumentale de magnifique proportion. Ils sont ceinturés par un ensemble de 425 maisons ouvrières, que l'industriel lui commande en 1816, mais devenu bien disparate, depuis lors !

Mais ce qui intéresse d'avantage notre ouvrage, ce sont les traces des 50 années d'activités locales de ce grand artiste : notre ville a été profondément bouleversée par ses initiatives : la cathédrale, le beffroi, les églises St Piat ou St Jacques sont l'objet de ses soins.

On lui doit nombre de constructions nouvelles, l'habillage blanc de combien de façades anciennes comme aussi hélas les destructions de prestigieux témoins de notre histoire : les églises romanes St Pierre et St Nicaise, l'antique Tour des Six et la Halle des Consaux, qui y était adjointe, dont Renard dessine, heureusement, le relevé avant sa destruction, l'Arche qui franchissait l'Escaut depuis la deuxième enceinte, le pont des Caufours qui datait, lui de la troisième, etc.

Mais c'est lui aussi qui crée une nouvelle place St Pierre, une place Reine Astrid où trône le « tambour à pattes » de la Salle des Concerts et le musée de la Tapisserie, des ensembles entiers comme celui du quartier du Château, et ses abattoirs, celui des riches hôtels de la rue Perdue et surtout le superbe ensemble de la Manufacture royale des Tapis, qui ouvrait ses portiques dans la rue des Clairisses.

Encore de nos jours, quand nos trains s'arrêtent en gare de Leuze, ce curieux bâtiment aux lignes si classiques, sait-on qu'on l'a déménagé de son emplacement ancien à Tournai ? C'est une oeuvre

de Bruno Renard, élevée en gare « tête de ligne » à gauche du Pont de Fer, sur la rive droite de l'Escaut , le train de Bruxelles ou celui de Renaix y arrivant au long de fleuve, sur l'ancien quai de l'Arsenal !

Bien des oeuvres de Bruno Renard et son style Empire si typique ont disparu aujourd'hui.

Il n'en reste, depuis lors, que certains éléments disparates : la guerre et ses bombardements de 1940 ont mis à mal bien de ces constructions.

Mais plus encore c'est l'incompréhension et le dégoût de nos contemporains pour un style bâtard ,qui dégénère au cours de ce stupide XIXme siècle.

Car toutes les constructions du style Empire, oeuvre de Bruno Renard et de son contemporain De Craene, se signalent avant tout, dans leur blancheur et leur dépouillement, par leurs admirables proportions issues de l'antiquité, auxquelles bien des nôtres sont insensibles, comme le sont déjà leurs successeurs.

Que d'endroits où l'on en a supprimé les enduits, déformé leur proportion, les rendant ainsi méconnaissables !

Au bourgmestre Charles de Rasse qui, plein de projets, l'a fait nommer, jeune encore, architecte communal, il déclare : « Quand donc cessera-t-on cette stupide et banale architecture Louis XIII ? Si l'on s'y obstine encore, la ville aura tôt fait de ne plus être qu'une gigantesque cage à poules ! »

50. BARTHELEMY DUMORTIER

(A.W.)

De tous les monuments qui parsèment encore les rues de la ville, la grande statue blanche qui borde l'Escaut et en voisine la rampe du Pont de Fer ne saurait passer inaperçue : c'est la statue de Barthélémy Dumortier, le plus important personnage politique local du XIX^{me} siècle.

Il est né à Tournai, le 3 avril 1797, d'une vieille famille patricienne et habite dans la maison familiale dite « des Douze Césars », qui se dressait non loin de l'église Saint Quentin, sur la grand-place, jusque en 1940.

Cette maison doit son nom au fait que, étalant deux étages de six fenêtres en façades, les soubassements de celles-ci étaient décorées de bas-reliefs reproduisant les profils des douze premiers Césars évoqués par Suétone.

Elle occupait la place où se dressait jadis la célèbre Hôtellerie du Porc.

Barthélémy Dumortier, dès sa jeunesse, acquiert la célébrité par ses hautes connaissances et ses nombreuses publications en botanique.

C'est la raison pour laquelle il milite très tôt pour l'implantation bruxelloise d'un Jardin des Plantes, qui va y devenir l'actuel Jardin Botanique.

Est-ce déception de n'y avoir pas été reconnu à sa juste valeur par un régime hollandais qui, un peu partout en Belgique, a multiplié les raisons de rancœur et d'hostilité à son endroit ?

C'est certes une des raisons qu'il est une des plus fortes chevilles ouvrières poussant à la révolte de septembre 1830, après avoir participé aux combats de Bruxelles, avec nos concitoyens commandés par Bruno Renard fils, futur ministre des armées de la jeune Belgique.

Développant des idées libérales indépendantes, c'est lui qui fonda, en 1829, le « Courrier de l'Escaut ». Ce dernier revendique l'honneur d'être le plus ancien journal du pays.

Elu député de l'Assemblée constituante, il est un des plus acharnés défenseurs du maintien du Limbourg et du Luxembourg entier sur notre territoire national, lors de la rédaction du Traité des XIV articles, base de notre constitution.

C'est en commandant de la Garde civique qu'il assiste à la réception du roi Léopold Ier, lors de sa visite en 1832.

Il demeure parlementaire dans la politique et député, sa vie durant, n'étant battu qu'une seule fois aux élections de 1847.

La ville de Tournai, à son époque, s'enrichit de plus de 3000 âmes et se transforme radicalement.

Il meurt dans sa ville le 9 juillet 1878.

51. PARLONS MUSIQUE !

(A.W.)

« Le Tournaisien, rossignol de l'Europe, chante en hiver aussi bien qu'en été ! » a chanté, en son temps, un des pères de nos chansonniers, le grand Adolphe Leray.

De même que l'antique cité peut s'enorgueillir de sa prestigieuse cathédrale, elle aurait droit de revendiquer une pareille ancienneté pour la maîtrise qui remonte au moins à la même époque, si pas plus haut.

En effet, le poète Milon de Saint-Amand, mort en 871, (qui rappelle qu'à son époque s'élevait un prestigieux monument à Tournai) , était l'oncle d'un maître Hucbald, pratiquant des diaphonies archaïques.

Et, au XIIème siècle, Odon, l'écolâtre du chapitre était si connu qu'on appelait alors notre ville : l' « Athènes du Nord ».

Encore aujourd'hui, on reconnaît, à la « Messe de Tournai », le titre de : la plus ancienne œuvre connue de polyphonie religieuse. Et, sauf de rares éclipses dues à des guerres, l'antique Maîtrise est, aujourd'hui encore, bien active et bien vivante.

Entre autres musiciens qui furent appelés loin de nos murs au cours des siècles, rappelons-nous ces quatre frères Régnart, dont fut édité à Douai en 1590 un recueil de 39 motets à 4, 5 et 6 voix rappelant finement le psaume 133 : « Qu'il est bon et doux à des frères d'habiter ensemble »

L'ouvrage est si beau qu'Augustin, cinquième frère et chanoine à Lille, le présente au public.. : « coquetterie familiale, écrit Nicolas Joachin, c'est un fait unique dans l'histoire de toutes les maîtrises d'Europe ! »

François Rabelais, dans son Quatrième Livre de Pantagruel, cite, parmi les grands noms de la musique de son temps, rend égal à un Josquin des Prés ou Roland de Lassus, un Pierre de la Rue, qui est l'auteur de 36 messes polyphoniques, dont on a conservé des œuvres entières, écrites à l'époque.

Mais ce n'est pas la musique religieuse qui retenait seule l'intérêt de nos amateurs de musique.

La facture d'instruments a retenu quelques noms et un foyer de luthiers ou de facteurs renommés s'illustra, comme les Decomble, dont divers violons ornent encore les musées : on en trouve au magnifique musée instrumental de Bruxelles.

Un Amédée Soil de Moriamé, compositeur à ses heures, possédait deux « Stradivarius » parmi les plus beaux du grand maître, qui sont encore dans les mains des plus grands solistes.

Au dix-neuvième siècle, les groupements musicaux de toutes sortes fleurissent en nos murs, au point qu'en 1900, on ne compte pas moins de 99 sociétés de musique diverses.

Depuis 1889 et durant cinquante ans, la Société de Musique donne de très nombreuses exécutions d'oratorios. Elles groupent même jusqu'à 250 exécutants, la plupart amateurs.

Des grandes villes avoisinantes, même Lille ou Bruxelles, bien des amateurs accourent, pour goûter ces exécutions si rarement jouées chez eux.

Un Massenet y est à ce point goûté, qu'il vient souvent en nos murs qui lui dédicacent une rue.

Les professionnels du chant ont, du reste, l'occasion de se produire au théâtre communal, qui donne trois représentations par semaine, jusqu'à la deuxième guerre mondiale.

Hélas, celle-ci, avec la destruction des salles de concert, sonne le glas de cinquante ans des prestigieux concerts, oratorios et opéras.

Nos concitoyens en gardent encore le souvenir, au point qu'ils l'ont fixé dans le nom de certaines rues ou monuments tel celui dédié à Jean Noté, grand baryton de l'Opéra de Paris ou Auguste Waucamp compositeur d'harmonies, dont se voit encore la statue dans le parc Marie Louise.

Chanteurs autant que poètes, nos bardes locaux se font depuis longtemps remarquer, déjà au cours du Moyen-Age.

Leur verve si caustique s'exerce souvent au dépens des autorités, même religieuses, comme dans ces « Fêtes des fous », où, le jour des Saints Innocents, les petits clercs de la cathédrale singent les cérémonies auxquelles ils prêtent leur voix et leur concours durant toute l'année.

Et que de joutes poétiques, parfois entre diverses villes, réunissent les poètes et trouvères locaux ! « Puys verts, puys d'amour , plaids sous l'ormel » qu'évoquent Walter Ravez !

Il est fier de rappeler le souvenir d'un Jehan de la Fontaine, ce Jehan d'Estruen, ce Gautier le Long auteur d'un fabliau nommé La Veuve, unique pièce qui ait survécu de l'œuvre de cet auteur caustique.

Entre Chambres de Rhétorique plus tardives, celle de Tournai est célèbre au XVIème siècle, depuis 1491.

Treize membres la composent, auteurs de poésies légères, prétexte déjà à des réunions bachiques :

Au bien churler Content je suy
Au bien churler
Et point parler Dessus aultruy
Mais rigoler
Et trondeler.

Ainsi rime Massin Vilain, ...qui est un religieux augustin.

Un concours a lieu tous les mois et les assistants, au cours d'un banquet présidé par leur « Prince d'amours » y couronnent les vainqueurs d'un capiel d'argent.

Jean de Marvis, dont une satire sur Charles le Téméraire reprend, en refrain :« Bien commenchier et mieulx conclure », y est souvent lauréat.

Tous ces escoliers n'ont-ils pas été chez nous les précurseurs de l'actuel Cabaret Wallon ?

Du reste, déjà à cette époque, ces chansonniers anciens se recrutent dans toutes les couches de la société : le seul document manuscrit sauvé du désastre des archives communales date du 12^{ième} siècle : c'est une chanson d'un marchand de vin, vantant les mérites du vin du terroir :

« Vesci un vin qu'est moult aimable
Et bieu et bon et délectable, etc. »

On en publia copie et traduction faite par l'ancien archiviste Wangermée : il l'a trouvé dans un tiroir de feu Adolphe Hocquet, son prédécesseur : c'est la seule survivance de nos défuntes archives...

Comment oublier un Louis des Masures, né en 1515 ? En 1538, il traduit l'Enéide en vers, puis devenu calviniste, fait de même avec 20 psaumes, à la demande de Calvin, et fréquente Ronsard, Rabelais et Clément Marot.

Nous avons évoqué plus haut d'autres ancêtres de nos actuels poètes : Etienne d'Orléans, évêque en 1200... ou Michel Brisseau, médecin sous Louis XIV .

Les adopterons-nous comme des compatriotes ?
Faisons -le aussi pour Georges Rodenbach, ce
grand poète du 19ième siècle qui, lui aussi, était né
à Tournai !

Laissons donc agir le temps, le chargeant de ne
retenir de nos poètes et chansonniers actuels ou
récemment disparus, que ceux dont les qualités
survivront, comme celles de tous les historiens de
notre passé.

Leur souvenir se gardera longtemps, par ce
monument à la gloire de la Chanson wallonne,
édifié en 1931, au pied de l'église St Piat, dont la
forme de fontaine reproduit celle, qui se dressait là
jusqu'en 1884, qui est année de naissance de son
restaurateur, Jules Wilboux.

52. HISTOIRES DE FOUILLES

(A.W.)

Au dix huitième siècle, la découverte fortuite de Pompéi, disparue sous les cendres du Vésuve en 79, fut à ce point retentissante qu'elle fut à l'origine d'un retour à l'antique. L'Histoire l'a baptisé le style néo-classique. Est-ce une raison similaire qui, chez nous, poussa tant de chercheurs à y faire des fouilles depuis bien des générations ?

Déjà, en 1653, avait eu lieu la découverte fortuite par l'ouvrier Quinquin Latôme, de cette étonnante tombe de Childéric, évoquée plus haut. Le trésor y découvert n'intéressa que peu le Roi Soleil, lui qui pourtant chérissait la ville qui fut berceau de la dynastie française.

A peine accepta-t-il quelques cadeaux de ce fouilleur de tombeaux, dont les précédentes découvertes ne l'a que bien peu passionné.

Sans doute, à sa suite, comme les pillards antiques, nombre de fouilleurs n'ont cherché

qu'à faire de l'argent, en détruisant à jamais tant de témoins historiques.

Mais que dire de leurs descendants des 19^{ième} et vingtième siècle, qui se sont passionnés pour l'histoire et l'archéologie ?

Ceux-là, sur la foi de l'une ou l'autre référence historique, imaginent des reconstitutions de ce qu'auraient dû être certains témoins anciens en ruine.

Passes encore qu'ils dessinent de tels fruits de leur imagination. Certains vont jusqu'à leur donner vie, au risque de truquer les vénérables témoins survivant de notre passé.

Qu'y a-t-il d'authentique encore dans le palais de Cnossos ?

Les fouilleurs d'aujourd'hui sont bien plus scrupuleux que leurs pères. Trop peut-être : il nous arrive de nous étonner parfois de les voir gratter le sol avec une truelle, pour découvrir ne serait-ce qu'un fémur ou un tesson banal : qui

sait si un de leurs descendants ne va pas leur reprocher une distraction coupable?...

Les destructions des bombardements et les reconstructions qui suivent donnent bien des occasions de découvertes, preuves des origines antiques de la ville.

Les maçonneries d'époque romaine, tuiles, poteries, pièces de monnaie, hypocaustes foisonnent dans tous les quartiers.

Et l'étude de notre cathédrale n'a pas fini de découvrir bien des substructions inattendues.

Qu'étonnante fut la découverte, juste au devant de l'ancienne tombe de Childéric, de nombreux squelettes de chevaux de son antique cavalerie, sous les pavés de la Place Clovis !

Déjà au début du vingtième siècle, un digne magistrat qui se voulait archéologue, ouvre un chantier de fouilles au centre de la Grand' Place.

Quelques joyeux drilles un peu farfelus ne trouvent, la nuit, rien de mieux que de jeter dans la fouille, bien enrobée dans une motte d'argile la tête vert-de-gris, d'une épingle à chapeau, fort de mode à cette époque.

Dès le lendemain, notre fouilleur fait la découverte de sa vie : un vrai bijou de l'époque romaine ! Sensation en ville : on expose la merveille, à la grande gêne de nos blagueurs : ils n'ont d'autre ressource que d'adresser au grand homme une lettre anonyme, et lui conseillent de retourner le bijou : il porte certainement le trou d'attache de l'épingle manquante...

53. JEAN NOTE (A.W.)

Ce fut la mode, au Tournai du XIX^{me} siècle, d'élever de nombreuses statues à la gloire des célébrités locales. S'il en est une qui donna lieu à bien des critiques, sous des dehors politico-religieux exacerbés, c'est bien notre Princesse d'Espinoy, Christine de Lalaing, qui trône sur la Grand-Place.

Notre ancien ministre Bara, à l'entrée du parc de la Place Crombez, tout comme notre grand peintre Louis Gallait, au centre du jardin précédent notre Hôtel de Ville, ont eu les honneurs de somptueux monuments créés par le grand architecte Horta.

Après la première guerre mondiale, notre héroïne Gabrielle Petit est évoquée au chevet de l'église Saint Brice, comme l'humble Herman Planque l'est à Allain.

Plus discrètement, on évoqua Roger de la Pasture en reproduisant, en statuaire, une de ses belles compositions : « St Luc peignant la Vierge »

Mais qui se rappelle encore Leray ou Adolphe Delmée, dont les bustes se dressent discrets, à l'ombre de nos parcs ?

Pourtant, s'il en est un qui vit encore dans les coeurs populaires, c'est bien Jean Noté, le plus tournaisien de nos artistes, dont un buste orne sa tombe au cimetière de Mulette et tout un monument à l'entrée de l'avenue de Gaulle.

Un siècle plus tard, les descendants de son quartier en ont fait un géant.

C'est qu'elle est typique, la vie de ce célèbre artiste de l'Opéra de Paris. Jugez plutôt !

Le petit Jean avait vécu toute son enfance au bas de la rue As-Pois natif de « Sainte Marguerite », le quartier le plus populaire !

Né de père inconnu, sa mère était servante chez Adolphe Delmée, (le père des « Tournaisiens sont là ! »), devenu comme notre hymne communal.

Jeune encore, il fut même musicien, dans la fanfare des « Porporas ». Le tirage au sort lui ayant été défavorable, c'est à Gand qu'il doit remplir ses obligations militaires.

Est-il étonnant qu'un jeune indiscipliné de chez nous se retrouve quelque jour au cachot de sa garnison ? Et qu'il y chante à tue-tête ? Un officier qui passe par hasard, s'étonne d'entendre jaillir une voix si extraordinaire : il se le fait appeler et l'oriente vers des professeurs adéquats.

Notre baryton n'est pas long à gravir les échelons de la célébrité : ils le mènent bien vite à l'Opéra de Paris, le faisant devenir, à l'époque, aussi célèbre que le grand ténor Caruso.

Le vingtième siècle débute avec l'arrivée du phonographe ; les rubans, puis les premiers disques répandent les accents de cette voix magnifique, qui le rendent mondialement célèbre.

Les échos réactualisés qui nous parviennent nous étonnent encore, un siècle plus tard.

Mais devenu aussi célèbre, il adore revenir en sa ville natale ; il n'y trouve que des admirateurs, séduit par sa gouaille et sa simplicité.

L'acuité de sa vue égalait la puissance de sa voix : un jour, occupé à parler avec d'autres à la Porte St Martin, il aperçoit la silhouette d'un ami passant au long de la chaussée de Lille, à cinq cent mètres de distance.

Il lui lance un tel « OOH » qu'on voit celui-ci s'arrêter et lui faire signe du bras : une voix pareille ne peut être que celle de Jean Noté !

Généreux s'il en est, tant de sa personne que de son portefeuille : il sauve un jour de la mort un enfant tombé par mégarde sur les rails d'un train.

Il est tout aussi chaleureux avec ses copains musiciens et amis chansonniers des premiers temps d'un Cabaret wallon naissant.

C'est sur sa cassette qu'il commande le monument à la gloire d'Adolphe Delmée : il l'a connu dans son enfance, se ressemblent physiquement, dit-on.

Le soir du 11 novembre 1918, au milieu de la liesse générale à Paris, où se retrouvent dans les rues les combattants alliés triomphants, issus de tous pays, on entend s'élever une voix puissante, depuis les toits de l'Opéra. Elle entonne la plus vibrante des « Marseillaises »...et « a capella » encore !... C'est la voix de notre Jean Noté !!!

« Ch' n'éteot fauqu' ein p'tit rambille,
« Ch'teot l'baryteon Jean Noté :
« I n'éteot qu' ein infant d'fille
« Et i-aveot l'meonde à ses pieds ! »

54. CONQUETE DE L'AIR.

(A.W.)

Le 19^{me} siècle s'achevant, le 20^{me} à sa naissance ont vu s'épanouir la définitive conquête de l'air. Bien sûr, Pilâtre de Rosier et sa montgolfière avaient montré le chemin. Mais pouvait-on raisonnablement parler de conquête par l'homme, quand seule la Nature et ses éléments décidaient de le transporter au gré de ses hasards ?

User de l'air chaud ou d'un gaz enfermé dans une enveloppe dirigeable comme le tentait un Santos Dumont en ses débuts ne doivent guère espérer un développement mondial du transport aérien. Et ce n'est que le petit bond en l'air d'un engin plus lourd que l'air qu'a réussi un Clément Ader, ni un cerf-volant orientable s'écrasant avec Otto Lilienthal qui peuvent assurer la vraie conquête.

Ce n'est qu'en 1905 que les frères Wright ont vraiment réussi à se faire enlever en l'air par un engin de leur fabrication.

Dès lors, la course à l'espace était ouverte. Et c'est la France, plus que les U.S.A. qui occupe la première place de cette course.

Né à Pézenas, près de Béziers, Louis Paulhan, vite associé à l'américain Curtiss, tient la dragée haute aux deux frères américains, bien trop occupés à défendre leurs droits d'auteurs qu'à se lancer eux-mêmes dans l'aventure.

En l'année 1909, il ne se passe pas de jour sans qu'on ne célèbre les exploits de ces rares et si audacieux conquérants.

En janvier, Orville Wright s'élève avec un passager. Le 25 juillet, Blériot traversait la Manche avec son monoplan. Le 22 août s'ouvre une première semaine d'aviation à Reims-Béthiny, où les Paulhan, Curtiss, Bréguet, Farman, Blériot se disputent les coupes Gordon-Benett des divers records de durée de vol ou d'altitude. avec les engins de leur conception.

Aussi, nous pouvons nous glorifier d'avoir, quinze jours à peine plus tard, organisé sur la Plaine des

Manoeuvres, une deuxième semaine d'aviation, cette fois hors de France, où le public peut admirer ces étonnants engins volants et leurs audacieux concepteurs.

Chacun d'entre eux cherche fortune auprès des diverses nations qui, militairement surtout, semblent intéressées. On trouve, parmi eux, un ingénieur tournaisien, Monsieur Walter Bulot, qui réalise en ses ateliers de la rue du Cygne, divers modèles, mono ou biplans, qu'il baptise Mouette, puis aussi Antoinette, comme le nom d'un engin du riche chercheur si passionné Santos-Dumont, s'orientant désormais vers le plus lourd que l'air.

La semaine d'aviation se passe donc du 5 au 14 septembre 1909, offrant aux curieux le rare spectacle de cette vraie nouveauté, s'ils acceptent de payer un abonnement de 25f-or pour la semaine entière ou 1 franc pour la journée, quelque soit le temps...

Et le temps, parlons-en ! Rares étaient les moments favorables à quelque envol : pas assez ou bien trop de vent !

Alors, pour ne pas tout à fait décourager les spectateurs impatients, c'était souvent notre monsieur Bulot qui sortait d'un hangar de fortune sa Mouette, et lui faisait faire un tour de plaine, au sol, en l'accompagnant à ses côtés.

Sur l'air de la Marche funèbre de Chopin,
Adolphe Prayez le commentait :

« I-avanch' tout à la dou-ouche,
« Comm' si ch'éteot ein intierr'mint !
« I-aveot écrit pa d'ssus qu'i vol'ra d'main :
« Si te creos cha,
« Ch'est que t'as ein' sacrée couche ! »

Heureux que de 4 à six heures, les organisateurs avaient prévu des concerts de fanfares militaires, pour calmer les impatiences.

Ce fut l'occasion au génial Adolphe Prayez, de la naissante Compagnie du Cabaret Wallon,(1908) de donner pleine mesure de son ironie :

« De tous ces plans, biplans, rataplans,
« Tout au leong de l'semaine,
« Oui, d'tous ces plans, biplans, rataplans,
« Nous n'avons vu qu'Paulhan ! Vlan ! »

Car il est vrai que, seul entre tous, c'est Paulhan qui remporte tous les prix offerts par de généreux sponsors.

Le vol le plus spectaculaire est offert par le sénateur Henry Crombé, bourgmestre de Taintignies, offrant somme rondelette à qui réussirait un atterrissage sur les pelouse de son château.

Paulhan le réalise, après qu'on eut abattu quelques arbres de la chaussée de Douai. Il en revient glorieusement dans le soir tombant.

Chez le sénateur, il a donné le baptême de l'air aux châtelains. Et le fils du sénateur, Henry Crombé, devient le 27ème aviateur, qui en 1912 remporte la coupe Gordon Bénnett et va devenir le pilote du roi Albert, durant la guerre 1914-1918.

Cette semaine d'aviation, deuxième du genre dans ces débuts de conquête de l'air fut suivie de bien des autres ailleurs dans le monde.

De records en records, la transformation fut très rapide entre les premiers avions de toile emportant vers le ciel un aventurier casse-cou et les engins sortis de nos industrie d'aujourd'hui.

D'autant plus qu'il n'échappait pas aux militaires d'en saisir l'importance d'un possible usage futur guerrier, qui allait se matérialiser dans les toutes proches années qui suivraient.

Il n'est guère de photos de cette semaine de 1909 où n'apparaissent les képis d'officiers de l'époque ... hormis celle où un René Desclée réalise, avec un paisible et astucieux cerf-volant, de surprenantes photos aériennes de notre ville, au début du vingtième siècle...avant que les flottes venues du ciel ne l'anéantisse...

55. LE TOURNOI DE 1913

(A.W.)

On a toujours aimé fêter des anniversaires. Et la ville de Tournai n'a jamais été en reste à ce sujet.

Voici qu'en 1913, se célèbre le quatrième centenaire d'un fameux tournoi : c'est celui où, sur la Grand-place, en 1513, se sont affrontés les plus grands princes de cette époque.

Dans le « Revue Tournaisienne » qui paraît à cette époque (de 1904 à 1914), les préparatifs de ce grand évènement s'étalent de belle façon.

Ils relatent combien il intéresse activement toute la population locale, et singulièrement l'aristocratie et la bourgeoisie locale, qui participent à cette reconstitution.

Nombreuses nous restent les photos d'époque et les articles de journaux locaux : ils relatent cette brillante reconstitution.

Après un cortège à travers la ville, la cérémonie s'achève sur une bonne partie de la Grand-Place

Ce spectacle se répéta plusieurs fois, avec le plus grand succès.

C'est la fin de toute une époque : elle ignore encore toutes les dramatiques années, que vivra désormais notre bonne ville !

56. QUATRE ANS DE GUERRE !

(A.W.)

Des monuments aux morts locaux, il n'en manque guère : le plus grand est dédié à tous nos morts, civils ou militaires : il couvre l'ancien tracé de la Petite rivière, nouvellement comblée, près du Pont Morel.

Ce pont là franchit les voies du chemin de fer, près de la gare nouvelle, que vient de réaliser Beyaert, architecte courtraisien, en même temps que le nouvel hôpital communal.

Non loin de là, un tertre, surmonté d'un guerrier demi-nu, est bien plus impressionnant.

Peut-être trouve-t-on, par dessous, les restes des vaillants morts vendéens, issus de deux bataillons de vétérans français :

Le 24 août, dans ce faubourg du Sacré -Coeur, ils résistent, avec leurs faibles moyens, aux envahisseurs germaniques.

Ceux-ci en sont retardés, pour rejoindre le gros des troupes engagées dans la première bataille de la Marne.

Nombre d'entre eux, leur commandant Delahaye en tête, y périssent en cette courte bataille, le seul combat que connut notre ville à l'époque.

D'autres monuments locaux sont dédiés à des compatriotes : notre héroïque Gabrielle Petit évoquée au dos de l'église St Brice.

De notre ouvrier carrier réfractaire, Herman Planque, un monument symbolique voisine l'église d'Allain : il est fait d'une simple masse rocheuse, évoquant le célèbre mot de cet héroïque ouvrier : déporté et refusant de travailler pour l'ennemi : il en jeûne jusqu'à la mort :

« Ils ne feront pas branler un roctier »

Dans notre région, le front resta stabilisé durant quatre ans : il se situe à Wez-Macquart, au sud de La Chapelle d'Armentières, où les Allemands sont opposés au contingent anglo- canadien.

Nombre de tournaisiens se rendent au pied du moulin Lagache, appelé à ce moment « le chemin du canon », d'où l'on entend distinctement les lointains roulements de la canonnade du front.

En ville même, la Kommandantur s'est installée dans l' « Hôtel de la Cathédrale », qui vient d'être inauguré en juillet 1914. Les casernes sont occupées par des troupes en repos ; l'hôpital militaire, lui, est en grande activité. Il est commandé par un général-médecin, installé, lui et sa suite, face à la plaine des manoeuvres, à la Conservation des Hypothèques.

Les blessés anglais ou allemands sont nombreux à occuper les locaux, durant quatre longues années.

Nombreux sont qui y décèdent : c'est bien la raison pour laquelle on voit encore tant de tombes anglaises au cimetière du Sud dit « de Mulette ».

Les allemands ont été rapatriés depuis lors :
Dommage : l'ensemble de leurs tombes en était émouvant dans sa romantique simplicité !

57. L'ENTRE DEUX GUERRES

(A.W.)

La paix revenue, la ville reprend le train-train coutumier, émaillé de rares manifestations extraordinaires : les marchés du samedi, les kermesses et les courses cyclistes de mai et de septembre ; les processions ou les cortèges de quartiers.

En leurs défilés militaires, le 3^e chasseurs et le 11^e d'artillerie célèbrent 11 novembre et 21 juillet.

Mais la ville se ressent, plus que d'autres semble-t-il, de la grande crise économique, qui survient durant cette période.

Tout ce qui a fait sa richesse locale se ressent de ce mal : l'industrie extractive de la pierre de Tournai va décliner : chaux et ciment trouvent des concurrents lointains, mieux pourvus en moyens de transport.

Le textile s'industrialise dans le nord de la France et c'est la mort du « balotil », artisan à domicile.

Trop peu d'industriels locaux, sauf encore les chaudronniers, apportent encore de l'ouvrage. La population s'amenuise, semble-t-il.

Notre ville ne semble exporter et se singulariser que dans les créneaux de l'imprimerie (Desclée de Brouwer ou Casterman) ou dans l'industrie alimentaire (sucreries, biscuits).

Au fond, ce qui manque le plus chez nous, ce sont des entrepreneurs plus créatifs et plus dynamiques. L'enthousiasme s'est endormi, hélas !

Sont à signaler cependant les expositions florale ou coloniale à la Halle aux draps, peut-être aussi la célébration du centenaire de notre pays en 1930 avec la présence du couple princier.

Sur la grand-place, tous les enfants des écoles tournent en larges cercles, en chantant à la gloire de notre roi et de nos troupes glorieuses : « Papa, la nuit tombe bientôt... »

La révolution russe de 1917, le Mussolini de 1920 et ses conquêtes en Ethiopie, la guerre civile en Espagne semblent bien lointaines et étrangères.

Seule, la si rapide ascension hitlérienne en Allemagne réveille des craintes pour l'avenir de notre pays.

Les montées du fascisme en Belgique, Léon Degrelle et son nouveau parti pro-allemand, Rex, ou le V.N.V.flamand, le réarmement mondial font craindre l'imminence d'une nouvelle guerre.

Mais la sagesse de notre nouveau roi, la neutralité qu'il proclame en 1936, nous rassurent sur les retombées de ce nouveau conflit, qu'on évite à Munich en 1938, qui éclate le 2 septembre 1939.

A Tournai, nos deux régiments, renforcés par le « Pied de Paix Renforcé » ont déserté nos casernes. Mais, réputée ville libre, que risquerions-nous ?

58. DEUXIEME GUERRE MONDIALE

Dès le début septembre 1939, la guerre se révèle à nos portes. Mais n'étions-nous pas sauvés, par notre neutralité dans ce nouveau conflit ?

Les soirs d'hiver 39/40, le ciel d'ouest s'anime de phares anti-aériens des champs d'aviation français frontaliers, au passage de quelque avion de reconnaissance allemand.

Mais nous nous sentons bien à l'abri de quelque surprise que ce soit : notre ville même n'est-elle pas considérée comme « le refuge national » ?

Tout change le 10 mai 1940 : la Belgique entre dans la guerre.

Dès les premières heures du jour, la sirène du beffroi réveille les habitants encore endormis : des avions allemands survolent la ville, mais sans autrement s'y manifester.

La radio diffuse l'émouvant discours royal ; les rues s'emplissent de rappelés en uniforme.

Dès dix heures, défilent les premiers véhicules anglais, arrivant de la frontière si proche.

Dès le premier jour passent ou se réfugient de nombreux civils qui fuient l'invasion.

Le jeudi 16 mai, à 15 heures, la sirène hurle à nouveau : cette fois, c'est plus sérieux : les avions ennemis s'en prennent à la ville !

Les bombardements vont se succéder durant toute la nuit, puis se répèteront les 17, 18 et 19 mai.

Un gigantesque incendie s'ensuit. Tout le centre de la ville est la proie des flammes.

Quoiqu'en rapportent divers ouvrages qui en doutent, les Allemands y ont usés des Stukas : les hurlements de leurs piqués s'ajoutent aux explosions et amplifient la panique qui s'est emparée de la ville.

Combien de victimes ? Une soixantaine pour le moins, a-t-on dit. On ne le saura jamais, car il n'y a plus d'état-civil, les archives ont brûlé dans le feu de l'Hôtel de Ville...

Plus de pompiers, plus de policiers, plus de collègue échevinal !

D'initiative, le conseiller communal Edmond Carton, avec l'aide d'un groupe de prisonniers, parvient à limiter le feu à la Cathédrale.

Le vent venant de l'ouest, c'est sa masse, qui protégera de la destruction le quartier qui s'étend jusqu'à l'Escaut.

En prévision de combats qui pourraient se passer le long du fleuve, les Anglais invitent les habitants à fuir sur les routes de la France, dont s'ouvrent les frontières.

L'avance ennemie est très rapide. La ville est occupée, dès le 24 mai.

Les combats sur le front de l'Escaut ne dure que peu de temps et ne font que très peu de dégâts, complémentaires aux violents assauts aériens précédents.

La ville est presque vide d'habitants. L'armée anglaise détruit tous les ponts de la ville. Hélas, elle va même détruire deux arches du vénérable Pont des Trous, qui n'avait de pont que le nom !

Et c'est elle aussi qui est responsable de l'incendie de l'Hôtel de Ville : il y perd ses trésors et ses précieuses archives.

Les premiers citadins rentrent d'évacuation en France, dès le début de juin.

Ils y retrouvent un centre de la ville anéanti.

La nouvelle Kommandantur a tôt fait de nommer un bourgmestre faisant fonction, en l'absence du vrai : il fait choix du procureur du Roi, Charles Mauroy, homme décidé et efficace.

En moins de deux mois, grâce à son intervention, tous les murs sont abattus, hormis les pignons les plus dignes de conservation.

Le centre de la ville n'est plus qu'un énorme terrain plat, hormis quelques caves, qui n'ont pas résisté.

Charles Mauroy rend son tablier après trois mois d'effort. Mais l'occupant refuse le retour aux affaires de l'ancien maïeur.

Aaa la Komndantur, le colonel Schiker désigne à sa place Louis Casterman, industriel, qui remplira cette délicate fonction durant toute la guerre .

La nouvelle occupation allemande ne donna lieu qu'aux heurts communs à toute ville belge, sans beaucoup de drames, jusqu'à ce 10 mai 1944, où un nouveau bombardement, allié cette fois, se concentra sur les quartiers voisins de la gare, qui firent à nouveau une cinquantaine de victimes.

Quand arriva la libération éclair, le 3 septembre 44 c'est au pied du beffroi que les avancées alliées,

en colonnes distinctes, Anglais à l'ouest , U.S.A. à l'est, se rejoignirent à leur entrée en Belgique.

Dans leur avancée concurrente, ce sont les Anglais qui remportent la course : le 2 septembre, ils ont atteint Rumes. Mais la brigade belge du général Piron les précède à Rongy et atteignent en premier la capitale le 3 au soir.

Peu de combats se déroulent avec l'ennemi en retraite : juste une canonnade au pont Soyer, où périssent un fermier français et ses chevaux et le partisan local Carlos Gallait, le suicide d'un S.S. à Lamain, un half-track détruit par des résistants au Pont des roulages : un seul coup de feu d'un policier local y fait sauter un lot de grenades : cinq allemands y perdent la vie !

Avec un court combat au bois d'Ere, l'entrée des Alliés chez nous, le 3 septembre, ne fait au total que quinze victimes.

Comme permanent du dépôt mortuaire de la Halle aux -draps, en témoigne l'auteur de ces lignes...

59. LA RECONSTRUCTION

(A.W.)

Une nouvelle « Histoire de Tournai » ne saurait ignorer le nom d'un de ses enfants né – natif, à qui notre ville doit la réussite de sa résurrection : Jules Deschamps, le président du Tribunal.

En quel domaine n'a-t-il pas utilisé, à l'époque, ses connaissances artistiques et sa passion pour sa ville natale ?

Il écrit, du reste, dans le mensuel qu'il a créé « Tournai, reconstruction et Avenir », qui paraît, dès l'après-guerre :

*J'arbore deux drapeaux, comme j'ai deux patries :
Mon pays et Tournai !*

On peut affirmer qu'il joint les actes à la parole : si les terrains en ruine se couvrent de fleurs, dès le premier été, c'est qu'il y a semé des lupins en allant au Palais de Justice...

Il modère les initiatives radicales du premier architecte désigné par l'occupant, Mr Deligne et

favorise au mieux la délicate modération de son successeur d'après-guerre, Mr Paul Bonduelle, lui aussi né-natif de la ville.

C'est à lui aussi qu'on doit le maintien de notre culture par des cycles de conférences, de concerts et de festivals.

Hélas, comme on impute d'anciennes pertes à Bruno Renard au XIXème siècle, c'est lui qu'on accuse, en son temps, de la perte des six maisons subsistantes entre Beffroi et Cathédrale, et aussi de la destruction du Théâtre Communal, rue Perdue.

Même si les gens pointus lui reprochent un trop timide conservatisme de style, la reconstruction du centre de la ville est une réussite : elle a été protégée de ces immeubles-tours des autres cités détruites. Elle a gardé son tracé ancien et son caractère spécifique. Tous les étrangers qui découvrent cet aspect accueillant le reconnaissent. ignorant à qui ils doivent cette modération.

60. QUOI DE CHANGE ?

(A.W.)

Durant une vingtaine d'années, il n'est partout que chantiers publics ou privés. Mais l'urbanisme radical n'a pas trop sévi.

Pourtant, dès 1940, et d'initiative d'un concours dit « du Prince de Ligne », nombreux furent les plans d'architectes et d'urbanistes, qui imaginent des bouleversements.

Tous les ponts ayant été détruits, tant les ponts fixes reliant les boulevards de ceinture que les ponts levants du centre de la ville, on reconstruit très vite, en charpente de bois, les périphériques Delwart et Soyez.

Mais, en attendant les modifications éventuelles du centre, les « Ponts et Chaussées » établissent deux ponts levants provisoires : l'un reliait le Quai Dumon à la rue des Fossés, l'autre la rue Cambron à la rue des Carliers.

De la sorte restent assurées les liaisons entre les deux rives en d'autres endroits que ceux qu'occupaient ou peut-être réoccuperaient plus tard les ponts reconstruits.

Mais l'opinion prévaut qu'il faudra certainement réaliser un ou plusieurs ponts fixes centraux, dès la reconstruction. C'est la réalisation en pont fixe du Pont-à-Pont qui s'impose très vite.

Et c'est là que la modification urbanistique de la ville fut la plus importante : déplacement latéral des rues Garnier et rue de Paris, élargissement des rues de Pont et des Puits-l'eau, suppression de la rue des Trois Coquelets et de la rue des Brasseurs,

Le nom de cette dernière est donné à une rue nouvelle, destinée à recevoir le futur Hospice, entre la rue du Nord et la rue du Crampon.

L'ancien pont St Jean n'est reconstruit qu'en simple passerelle ; une autre double le pont Notre-Dame, qui demeurera toujours levant.

Quant au Pont de Fer, après bien des études, il garde sa structure métallique affinant fort son profil.

Deux rampes latérales sur la rive droite y font accéder, ainsi que trois pentes fort raides en rive gauche, surtout celle accédant au quai des Salines, toujours dangereuse en temps de verglas.

A part quelques anciennes chicanes de carrefours bien gênantes pour le parcours d'automobiles, rien ne modifie le reste des rues anciennes.

La ville désormais n'est plus traversée par des trams électriques : les quelques rails, prévus au début, ont très vite disparu.

61. EXTENSION

(A.W.)

Après l'accroissement sensible de la population de la ville, en début de 19^{ème} siècle, celle-ci reste stable depuis lors, autour de ses trente cinq mille citadins.

Mais, que ce nombre grandisse ou non, c'est le sort de toutes les villes de grandir en surface, plus ou moins vite, au cours du vingtième siècle.

Tous les ménages, quelle que soit leurs moyens, ont des besoins de surface, bâtie ou non. Et l'éclosion des sociétés d'habitations à bon marché ou d'investissement immobilier encourage cette éclosion.

Pendant des siècles, les villes se sont gonflées en population, mais toujours dans les limites que leur imposent leurs remparts. Mais ceux-ci sont devenus inutiles pour protéger du canon.

A Tournai, la fin du dix neuvième siècle voit s'abattre presque tous les murs d'enceinte que remplace une fort belle ceinture de boulevards.

Dès lors, on voit se développer nombre de quartiers périphériques où se côtoient des ensembles d'habitations groupées, avec de grandes propriétés patriciennes.

Comme partout, l'urbanisme est à la traîne : il laisse les routes menant au loin s'encombrer de lotissements sauvages de « villas » disparates.

Mais, quand on regarde la cité vue du ciel, on ne peut que constater qu'elle bénéficie d'une deuxième ceinture de protection doublant les nouveaux boulevards. C'est fort bien ainsi !

Tout le nord et l'est sont remparés par la très large extension des chemins de fer, quand ce n'est pas celle du bassin carrier. Tout le sud et l'ouest, qui n'ont pas cette chance voient de larges surfaces occupées par de grandes institutions : caserne, hôpitaux, écoles, plaine des manoeuvres.

Les quartiers périphériques grandissent et se peuplent, d'abord durant l'entre-deux guerre au « Maroc » ou à St Lazare. Plus récemment, on voit la naissance de ceux de Vaulx et du « Vert Bocage ».

Ce qui n'est pas pour déplaire, c'est que, dans ces nouveaux quartiers environnants, se développe naturellement des sentiments d'appartenance et de voisinage très spécifiques : ce n'est pas n'importe qui, un citadin du « Maroc », pas plus qu'un natif de notre ancien quartier St Piat : si celui-ci garde tradition de sa « Gramère Cucu », l'autre n'a-t-il pas tiré gloire de son propre Bourgmestre ?

62. VISIONS DU FUTUR

(A.W.)

De quoi un vieux citadin, né-natif peut-il rêver sur l'avenir de la ville, qui lui est si chère ?

Voici que l'avenir de notre cité commence à se préciser, avec la venue de nouveaux Consaux.

Rêvons ensemble, chers lecteurs, de ce qu'elle devient, en fin de ce nouveau siècle !

L'aspect de la ville prend une autre allure, rien que par une transformation radicale : c'est que se réalise la ré-ouverture de l'ancienne Petite Rivière.

Jadis, elle doublait et protégeait l'ancien pourtour des remparts de la rive droite du fleuve. Ce n'était plus qu'un égout à ciel ouvert : on le combla en 1918.

Ce qu'on appelait des « quais » sont devenu des « avenues ». L'ancienne sentine a fait place à un enchaînement de parcs, où les arbres précieux ont bien grandi, au bord de témoins des anciens remparts moyen-âgeux.

Créer un tour de ville nautique serait plus beau que ce qu'offre Ostende, Bruges, Anvers ou Gand.

Le nouveau Collège constate qu'un essor nouveau du développement touristique sera nautique.

Il a refusé les travaux inutiles sur la traversée urbaine du fleuve. Il y préfère la renaissance de l'ancienne Petite Rivière, sur son parcours ancien mais à l'aspect tout nouveau, à travers ses parcs.

C'est à présent un très joli canal de ceinture peu profond, réservé aux seuls bateaux touristiques, publics ou non, loués ou louables aux visiteurs occasionnels.

Pourquoi leur créer de nouveaux hôtels ? Les touristes ont bien plus d'agrément d'user d'un studio mobile sur l'eau : ils y découvrent de nouveaux pays, sur les chemins si calmes des rivières, bien loin des bruyants parcours encombrés des autoroutes !

Sur leur bateau fluvial, ils disposent d'une terrasse privée mobile, voyant défiler un paisible paysage, loin de ces plages si populeuses.

Voici que la Place Verte est port de plaisance : elle accueille les Anglais à l'ombre de la Grosse Tour de leur célèbre Henry VIII , dans la seule ville belge qui fut anglaise, un jour !(mettons 5 ans !)

Du reste, cette fameuse Grosse Tour a été , aux frais de la Ville, restaurée et aménagée ; elle est plus visitée par les touristes, bien plus que notre cathédrale elle-même.

C'est qu'après son ravatement extérieur, qui fait redécouvrir la succession de ses tas de pierre blanche anglaise et pierre de Tournai, on en a profité pour réaliser, dans cette muraille de 7,4m d'épaisseur une galerie montante de 3m de large : en deux tours ou trois, elle donne accès aux deux salles voûtées hautes et basses en ne s'élevant qu'en une pente de 5cm.p.mètre.

Et on accède ainsi à son sommet périphérique, où la vue circulaire sur la cité est bien plus jolie qu'au sommet du beffroi, d'accès si difficile !

La nouvelle Euro-région franco-belge offre un parcours Lys-Scarpe-Escaut, qui réunit ses villes en un paisible parcours arboré : il est presque dépourvu d'affreux ensemble industriel de jadis.

La Belgique touristique est devenue nautique.

Tournai ? C'est le « nec plus ultra » artistique européen : un « trois étoiles » des Guides verts ! Mais une autre vision frappe aussi l'étranger : il s'arrête chez nous, non plus pour une heure mais pour trois jours au moins.

En Suisse, quand il a franchi les remparts de Gruyère : point de drapeau national, non ! C'est une forêt de drapeaux rouge, non à la Croix mais à la Grue blanche !...

Excusez-nous, digne et cher Comte Michel : votre Grue est bien plus jeune que notre Tour Blanche : aucun étendard au monde n'est plus vénérable !

Nous nous sommes contentés trop longtemps d'un anonyme fanion bicolore rouge – blanc !...

C'est bien fini : voici que tous les édifices urbains, tous les étages du centre-ville se parent à nouveau de l'antique drapeau.

Même les rois de France de jadis ont accepté et reconnu son ancienneté.

Letalde et Engelbert, qui l'ont porté jadis sur les remparts de Jérusalem, sourient de le voir renaître, là où ils sont peut-être aujourd'hui.

N'a-t-il pas droit à place d'honneur, au centre du balcon de notre glorieuse « Régence », comme nos concitoyens nomment leur Hôtel de Ville ?

TABLE DES MATIERES

Introduction.	3
Les deux premiers rois de Tournai	6
Ce diable de Childéric.	11
Saint Eleuthère et ses prédécesseurs.	20
Le bon roi Clovis !	28
Saint Médard.	36
Un miracle de saint Eleuthère !	42
Chilpéric et Frédégonde.	50
Le mystérieux évêque Chrasmer.	57
Les Normands !	64
Légendaire Karl Mayak.	70
Guerre froide Tournai / Noyon.	86
Les Croisés tournaisiens.	93
Simon de Vermandois.	99
Les visions du chanoine Henry.	105
Les philosophes tournaisiens.	110
Notre charte communale.	116
Etienne d'Orléans.	122

Gérard à le Truy.	128
Bouchard d'Avesnes.	137
Faussaire malgré lui.	148
Walter de Marvis.	156
Les justices de Tournai.	164
Histoire d'un revenant.	168
Eustache de Ribaumont.	173
La Connoille.	180
Sorcières et sortilèges.	184
Il n'y a plus de justice !	190
La guerre des Becqueraux.	198
Tournai et la Pucelle.	204
Dernières années française.	208
L' évêque des fous.	214
Pierkin Warbeck.	220
Et Tournai tourna !	231
Edouard Poynings	239
Pasquier et Jean Grenier.	245
Charles-Quint et la Toison d'or.	251
La Princesse d'Espinoy.	255
Les Sainte-Aldeguonde de Noircarme.	261
Jacques Lemaire explorateur.	266

Un fondateur de New-York.	269
Le Roi-Soleil et Mégrigny.	273
Le docteur Michel Brisseau.	278
Le sergent La Violette.	283
Le pilleur de tombeaux.	287
La guerre en dentelles.	291
Le sergent Va d'bon cœur.	295
Milord d'Albemarle	301
Le comte de Saint-Germain.	308
L'architecte Bruno Renard	317
Barthélémy Dumortier	323
Parlons musique !	327
Histoires de fouilles	336
Jean Noté.	341
Conquête de l'air.	347
Le tournoi de 1913	354
Quatre ans de guerre.	357
L'entre deux guerres.	361
Deuxième guerre mondiale	365
La reconstruction.	371
Quoi de changé ?	374
Extension	378
Vision du futur	387

LE « PENDU DEPENDU »

*1^{er} volet de 2 tapisseries (2,40 x 2,60)
d' André Wilbaux. (2004 propriété privée)*

*Père et fils, deux pèlerins allemands en route pour Compostelle,
s'arrêtent en auberge à Santillana del Mar. L'hôtelier félon, dissimule
un vase d'or dans leurs bagages, se plaint à l'Alcade d'un vol présumé.
L'Alcade condamne le fils à la pendaison . Le père en larme est chassé.*

*Au retour, le père découvre vivant le fils pendu, soutenu par St Jacques
L'Alcade, attablé, doutant du miracle, voit devant lui ses poulets revivre.*

L'hôtelier avoue son crime et en est puni. Les deux pèlerins retournent en procession vers leur pays, après ce miracle.